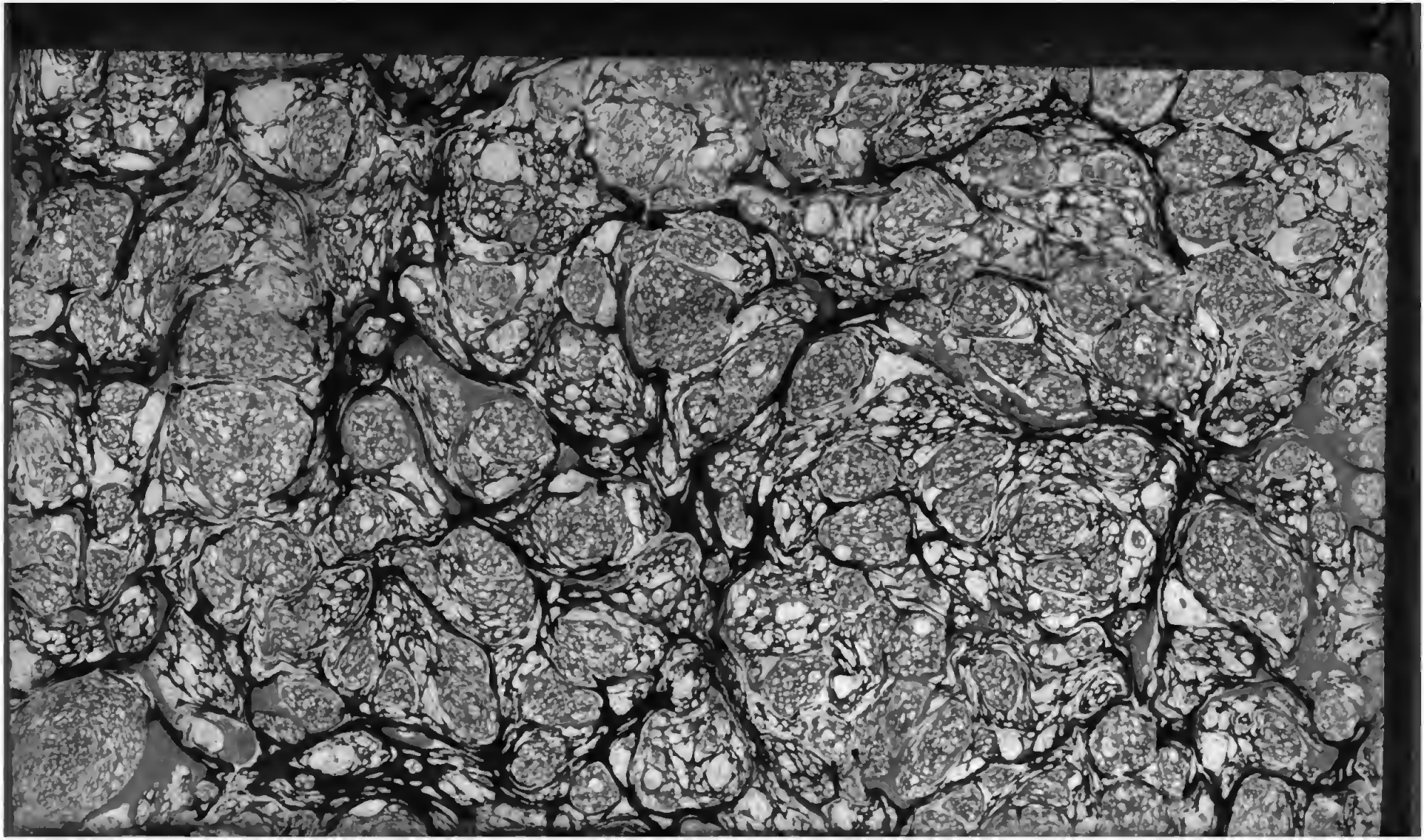
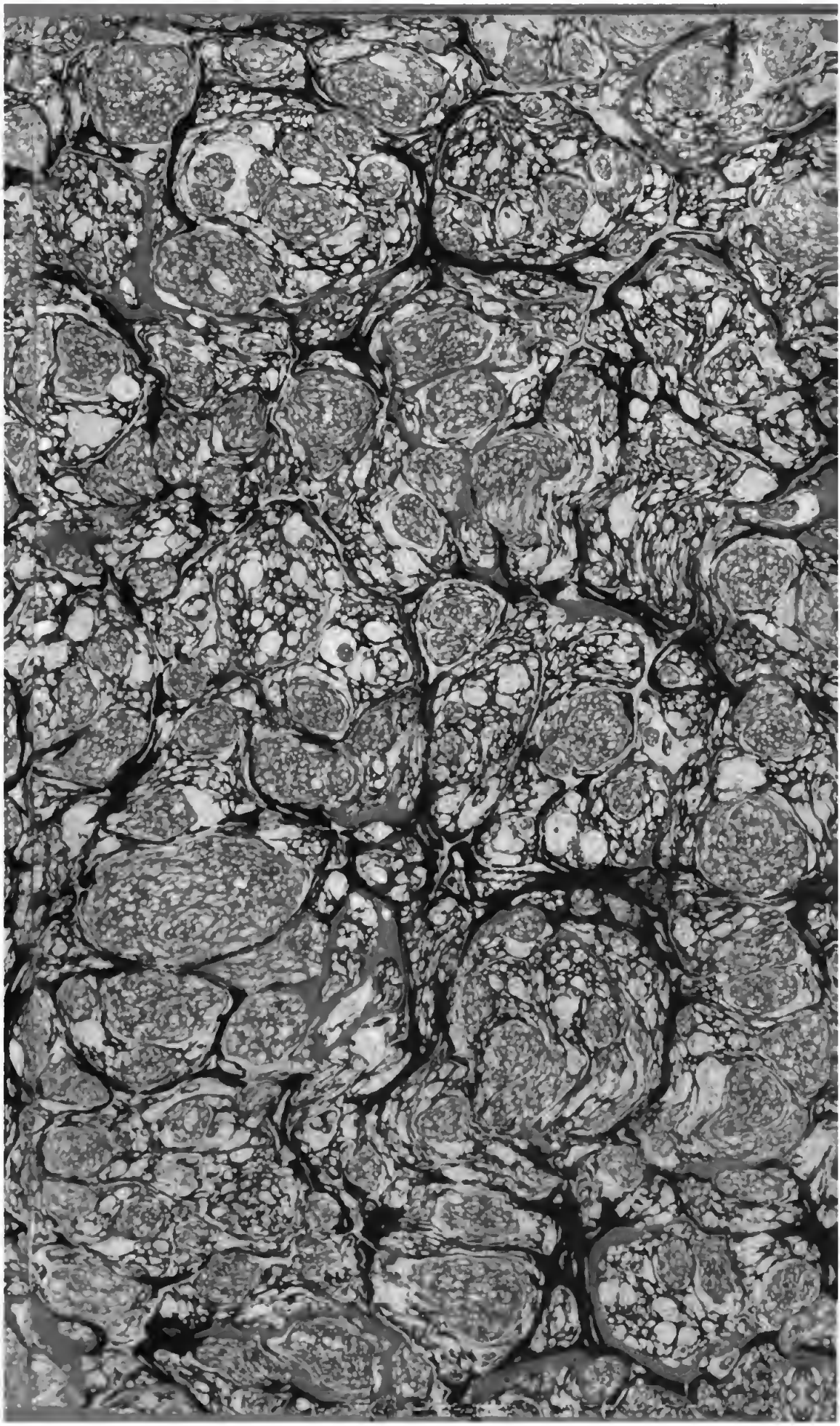




5475

Digitized by Google

Palat. LVIII-21

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST.

Digitized by Google

Liv. I. ch. I.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

SBN

L'IMITATION

DE

JÉSUS-CHRIST,

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE

PAR M. L'ABBÉ DE LA HOGUE,

Docteur et Professeur de Sorbonne.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez LEFÈVRE, Libraire, rue du Foin-Saint-Jacques, n° 11.

1812.

Digitized by Google

AVIS DE L'ÉDITEUR

SUR L'ÉDITION DE LONDRES, 1797.

Ce n'est pas une traduction nouvelle de *l'Imitation* que je présente au Public. Je n'ai jamais eu la présomption de croire que j'en pusse faire une meilleure que celles qui ont paru (1). D'ailleurs les circonstances ne m'auroient pas permis de me livrer à ce travail, puisqu'il falloit répondre au vif empressement que tous les François exilés de leur patrie témoignoient de pouvoir se procurer le livre de piété le plus capable de les consoler dans leurs malheurs. J'ai donc cru devoir choisir, parmi les traductions les plus estimées que j'ai pu avoir, celle dont

(1) Voyez la Dissertation sur soixante traductions françaises de l'Imitation de Jésus-Christ, par M. Barbier, Bibliothécaire de Sa Majesté l'Empereur et Roi. *Paris, Lefèvre*, 1812, *in*-12. Prix, 4 fr. papier ordinaire, et 6 fr. pap. vélin.

je donnerois une nouvelle édition. Je n'ai point eu de peine à reconnoître que l'ancienne traduction qui porte le nom du *sieur de Beuil, prieur de Saint-Val*, et qui est de M. *le Maistre de Saci*, avoit servi de modèle, pour toutes celles qui ont paru depuis, et en particulier pour celle du *P. Gonnelieu* qui l'a copiée en très-grande partie (1). Je n'en ai pas été surpris, parce que cette traduction de *M. de Saci* est exacte, simple, noble, pleine d'onction, et qu'elle a le mérite bien rare de paroître plutôt un texte original qu'une traduction. Je n'ai donc point balancé à la préférer pour être imprimée de nouveau. J'y ai fait quelques corrections,

(1) M. *Barbier* prouve, dans sa *Dissertation*, que le Père Gonnelieu n'a jamais traduit l'Imitation de Jésus-Christ. La traduction qu'on lui attribue ordinairement est celle qui a été publiée à Paris, en 1673, par Jean Cusson, imprimeur, ancien avocat au Parlement, et revue à Nancy, en 1712, par Jean-Baptiste Cusson, imprimeur-libraire, fils de Jean-Cusson.

pour lesquelles je me suis servi du travail du *P. Gonnelieu.*

Plusieurs personnes auroient désiré qu'on eût ajouté dans cette édition les *Pratiques* et les *Prières* que le *P. Gonnelieu* a mises à la fin de chaque chapitre de *l'Imitation;* mais, outre que cette addition auroit beaucoup augmenté le prix du livre, inconvénient très-grand dans les circonstances et qu'il falloit éviter, ces *Pratiques* et *Prières*, quoique très-bien faites, ne sont pas nécessaires.

1. Le livre de *l'Imitation* est un ouvrage qui ne peut se comparer à aucun autre livre de piété; il est *cette manne délicieuse qui prend tous les goûts, suivant le désir des fidèles qui la recueillent.* (*Sag: c.* 16, *v.* 21.) Il suffit qu'en ouvrant ce livre nous ayons une volonté sincère d'en profiter, pour y trouver ce qui convient à l'état de notre âme, et nous l'appliquer aisément sans le secours d'aucun avertissement.

2. Un autre caractère particulier de

l'Imitation est d'être, depuis le commencement jusqu'à la fin, une conversation familière de Dieu avec l'Ame. D'un côté, c'est un père qui instruit de la manière la plus simple; de l'autre, c'est un fils qui écoute avec docilité, qui expose ses besoins, qui demande des secours; en un mot qui épanche dans le sein de son père les sentimens les plus affectueux d'un cœur vivement touché de la grâce: or il n'est pas nécessaire que, dans une conversation aussi intime d'un père avec un fils, il intervienne une autre personne pour expliquer au fils les avis les plus simples que lui donne son père; ou pour lui apprendre comment former dans son cœur des actes d'amour, de résignation, de confiance, de demande et de reconnoissance, dont il lit ou prononce les formules les plus expressives.

L'on pourroit ajouter que ces *Pratiques* et *Prières* ont peut-être pour beaucoup de personnes l'inconvénient de favoriser la paresse naturelle de l'âme pour

la réflexion, sans laquelle cependant il est impossible de tirer un avantage solide de la lecture même assidue de *l'Imitation*. Il faut méditer par soi-même ce livre admirable, si l'on veut en profiter; et dans sa sublimité il est si simple, que la méditation en est facile à toute personne: il suffit pour cela de prendre l'habitude d'en lire peu à la fois, et de s'occuper quelques instans à se faire à soi-même l'application de ce qu'on aura lu avec attention.

J'ai mis à la fin de cette édition deux tables. La première indique les livres et les chapitres suivant l'ordre qu'ils ont: j'ai rangé dans la seconde table, sous différens titres, tous les chapitres par ordre de matières. Ainsi on trouvera sous le titre *adversités* les Chapitres qui se rapportent plus directement à ce sujet. Il en est de même des autres. Cette seconde table m'a paru avoir le double avantage de mettre les fidèles à portée de trouver facilement les Chapitres qu'il

leur seroit plus utile de lire à raison de l'état actuel de leur âme; et de leur procurer un moyen facile de méditer plusieurs jours le même sujet, en changeant cependant de lecture.

Quoiqu'il n'y ait presque aucun Chapitre de *l'Imitation* qui ne contienne quelque prière, j'ai cru devoir indiquer sous un même titre les prières les plus affectueuses que ce livre contient, afin que les fidèles puissent y avoir recours, suivant que les unes ou les autres leur conviendroient davantage.

« Daignent les âmes pieuses lorsqu'elles » se seront unies à vous, ô mon Dieu! » (dans la lecture de ce livre) et qu'elles » seront comblées des douceurs de vos » divines consolations, se ressouvenir du » dernier de vos serviteurs! » (Liv. 4, de *l'Imitation*, ch. 17.)

AVERTISSEMENT.

Il n'est pas besoin de relever ici le livre de l'Imitation de Jésus-Christ; le seul titre le fait assez connoître. Tout le monde sait quelle réputation il a toujours eue dans l'Eglise, et qu'il a été comme les délices saintes des âmes les plus pieuses et les plus spirituelles de ces derniers temps.

On n'ignore pas ce qui a été écrit par plusieurs, que Saint-Charles Borromée a toujours porté sur lui ce petit livre, et qu'il y a puisé les règles de cette piété parfaite, qui a depuis éclaté dans toutes les actions de sa vie; que Saint-Philippe de Néry y a pris de même tout l'esprit de la Religion Chrétienne; que Saint-Ignace l'a recommandé très-particulièrement à toute sa Compagnie, et qu'il se l'étoit rendu si propre et si familier, que l'on écrit de lui, que toute sa vie en a été comme une représentation et une image vivante; et que le Cardinal Bellarmin, et ensuite le Cardinal Baronius,

ont témoigné une estime et une vénération toute particulière pour ce livre.

On a remarqué même qu'il est connu et révéré dans tous les pays; qu'il est traduit en toutes les langues, et qu'il a passé jusqu'à la connoissance des hommes les plus barbares : en sorte qu'un Religieux étant allé trouver un Roi de Maroc, ce Prince le lui fit voir en sa bibliothèque, traduit en la langue vulgaire des Turcs, et lui témoigna le préférer à tout autre.

Aussi le P. Louis de Grenade, si célèbre par ses écrits de piété, a tellement estimé cet ouvrage, qu'il l'a traduit lui-même en Espagnol, avec un grand éloge qu'il a mis à la tête, où il dit entre autres choses : « Que » nous trouverons dans ce livre des remèdes » contre toutes les maladies de l'âme ; une » manne cachée où nous goûterons toutes » les délices de l'esprit; une lumière admi- » rable qui nous enseigne à nous connoître » nous-mêmes, et à rendre à Dieu le culte » et l'adoration que nous lui devons; et » enfin la science du salut, qui nous apprend

» à vivre et à mourir en vrais Chrétiens. »
Et il ajoute, « Que, quelque louange qu'on
» donne à ce livre, ceux qui le considére-
» ront avec un esprit de piété, diront, après
» l'avoir lu, ce que la reine de Saba dit
» après avoir vu la gloire de Salomon: *Major*
» *est sapientia tua et opera tua, quàm ru-*
» *mor quem audivi:* Votre sagesse est plus
» grande que votre réputation, et ce que
» vous faites passe tout ce qu'on m'a dit de
» vous. »

L'expérience confirme cette parole; car l'esprit de piété et l'onction de Dieu est tellement répandue dans tout cet ouvrage, qu'on peut dire, selon l'apôtre, qu'il est comme la bonne odeur de Jésus-Christ, qui se communique et se fait sentir à tous ceux qui en approchent. L'Auteur y parle partout avec tant de bonté, tant de charité et tant de lumière, qu'il est visible que son ouvrage est plutôt une effusion de son cœur et de son ardente piété, qu'une production de son esprit et de sa science. Il écrit toujours comme étant attentif à Dieu qui lui est

présent, interrompant quelquefois ses discours, pour lui adresser la parole, et mêlant d'excellentes prières avec les instructions qu'il nous propose.

Aussi il est difficile de remarquer quelque méthode humaine et étudiée dans cet ouvrage. Il parle plutôt par mouvement et par sentiment que par raisonnement et par dessein : et c'est en cela même qu'il est plus semblable aux auteurs qui nous ont donné l'Ecriture sainte, et aux plus spirituels d'entre les Saints Pères. Il traite souvent les mêmes matières en divers endroits ; il reprend ce qu'il avoit touché auparavant ; il renouvelle les mêmes préceptes ; il parle indifféremment tantôt aux gens du monde, et tantôt aux Religieux ; et il fait tout cela d'une manière si libre, si édifiante et si animée, que tout est saint, agréable, et toujours nouveau dans sa bouche ; que les gens du monde sont touchés de ce qu'il dit aux Religieux, et les Religieux de ce qu'il dit aux gens du monde ; et qu'ainsi il paroît que ce n'est pas tant lui qui parle de Dieu, que c'est Dieu qui parle

par lui, n'y ayant que cet Esprit souverain et incompréhensible qui puisse diversifier de la sorte ses lumières, ses opérations et ses mouvemens, en les proportionnant aux goûts dissemblables, et aux différentes dispositions des âmes.

On peut néanmoins remarquer un ordre général et naturel dans tout le corps de cet ouvrage: car le premier livre est plus propre à ceux qui commencent. Le second entre plus dans la vie intérieure et spirituelle, et le troisième en est un admirable tableau, qui nous découvre tout ce qui s'y passe, et qui nous fait voir comme à nu le fond de nos cœurs. C'est pourquoi il étoit bien raisonnable qu'ayant ainsi conduit l'âme dans ses trois premiers livres jusqu'à la perfection, il lui apprît dans le quatrième la manière dont elle doit participer au plus grand de nos mystères, afin qu'elle y trouve de quoi faire croître sans cesse ses désirs et son amour envers Jésus-Christ, par une continuelle participation de son saint corps, qui purifie de plus en plus les âmes pures,

et les comble de grâces toujours nouvelles.

Plusieurs ont écrit, et on le reconnoît tous les jours par expérience, qu'en quelque état que l'on soit, en ouvrant ce livre, chacun y trouve ce qui peut l'édifier. Ce qui vient sans doute de ce qu'il est plein par-tout d'une certaine onction, qui présente à l'esprit et qui forme dans le cœur une disposition générale de piété, qui est propre à tout le monde. Il est vrai aussi qu'il contient un fort grand nombre d'instructions très-intérieures et très-particulières, et que le troisième livre, qui est seul plus grand que tous les trois autres, et qui a été appelé par quelques-uns *l'Entretien de l'âme avec* Jésus-Christ, représente si excellemment et si particulièrement tous les états différens que nous pouvons éprouver au dedans de nous, que tout le monde s'y peut trouver aisément, et y remarquer ce qui lui est propre. Qu'une âme soit ou dans la tiédeur et comme dans le dégoût des choses saintes, ou dans l'irrésolution de ce qu'elle doit faire, ou dans

l'accablement de ce qu'elle souffre, elle voit dépeint dans ce livre tout ce qu'elle sent au dedans d'elle. Elle y trouve des paroles et des prières pour s'adresser à Jésus-Christ, et l'y voit lui-même qui lui parle, et qui vient la consoler dans ses sécheresses, l'éclairer dans ses doutes, et la fortifier dans ses souffrances.

Je sais qu'il y a eu des personnes qui, ayant la même estime de l'utilité de cet ouvrage qu'en ont tous les autres, en étoient cependant moins touchées, parce qu'elles n'y voyoient pas dans les termes ces expressions si sublimes et si saintes tout ensemble qui paroissent dans les écrits des Saints Pères. Il est vrai que, si on comparoit le style de l'Auteur avec celui des anciens Pères, il pourroit passer pour barbare, parce qu'ils ont écrit selon leur temps, comme il a parlé selon le sien. Néanmoins il est certain que cette rudesse et cette simplicité du langage, qui ne déplairont jamais aux personnes pieuses, ne sont que dans les termes seuls, et non dans les choses; et que, si en le traduisant on exprime

sa pensée avec les mots simples et propres de notre langue, on trouvera que son style est en soi très-agréable, étant court, vif, solide et plein de sentences; et en divers endroits même, si fort, si touchant et si élevé, qu'il égale la hauteur et la magnificence des ouvrages des Saints Pères.

Aussi nous voyons, par la lecture de ce livre, que l'Auteur a été rempli et animé du même Esprit qui a conduit ces grands Saints. Il a puisé comme eux toutes ses lumières et ses connoissances dans la source si pure de la parole de Dieu. Il s'est nourri sans cesse des vérités de l'Ecriture, qu'il s'est rendues propres, et qu'il a comme transformées en lui-même par une méditation et une pratique continuelle: et quoiqu'il n'en cite pas souvent les paroles, il les a d'ordinaire en vue, il en prend le sens, et il écrit toujours par son esprit.

Il est aisé aussi de reconnoître, en comparant sa doctrine avec celle de Saint Grégoire, Pape, et de Saint Bernard, qu'il avoit beaucoup lu les écrits de ces deux Pères, et qu'il

a pris d'eux les plus excellentes maximes de la piété, comme ils en ont toujours été reconnus pour les maîtres principaux entre les Saints Docteurs.

On a fort douté autrefois qui avoit été l'Auteur de ce livre. Les uns ont dit que c'étoit Gerson, Docteur célèbre et Chancelier de l'Université de Paris : Les autres, un certain Abbé Gersen de l'Ordre de Saint Benoît. La plus commune opinion est que c'est Thomas à Kempis, Chanoine régulier de l'Ordre de Saint Augustin, dans l'Archevêché de Cologne, qui a fleuri au commencement du quinzième siècle, et a vécu et est mort en odeur de sainteté. Il y a néanmoins encore des personnes habiles qui croient que cet ouvrage n'est pas de cet auteur (1).

Mais, comme Saint Grégoire, Pape, disoit autrefois qu'il ne falloit pas beaucoup se

(1) Voyez les Considérations sur la question relative à l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, par J. B. M. Gence, membre de plusieurs sociétés littéraires, à la suite de la Dissertation de M. Barbier, pag. 215 et suiv.

mettre en peine qui étoit l'auteur du livre de Job, puisqu'il nous devoit suffire de savoir que c'est l'ouvrage du Saint-Esprit, nous pouvons dire de même qu'il importe peu d'examiner qui est l'auteur de ce livre, puisqu'il est certain que ceux qui le liront se persuaderont sans peine que c'est un homme tout de Dieu qui l'a fait; et que, s'ils n'y cherchent que leur édification, les bons effets qu'il produira dans leur âme feront dire ce que nous venons de rapporter du Père de Grenade: Que ceux qui le louent le plus ne nous le font jamais assez bien connoître, et qu'ils nous promettent moins de fruit et d'utilité de sa lecture que nous n'en ressentons nous-mêmes après l'avoir lu.

Mais nous ne retirerons ces avantages qu'autant que nous mettrons en pratique les règles que l'Auteur donne, Liv. I, Ch. V, pour lire avec fruit les livres de piété. « Ne » cherchons point (*dans l'Imitation*) l'élo- » quence, mais la vérité; lisons-la avec hu- » milité, avec simplicité, avec foi; pesons » bien ce qui y est dit; méditons-en les

» maximes dans le recueillement; et prions
» le Seigneur d'exciter en nous, par l'onc-
» tion de sa grâce, les sentimens de piété
» que ce livre exprime. »

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

La bonté est toujours indulgente.

Que celui de vous qui est sans péchés lui jette la première pierre.

L'IMITATION
DE
JESUS-CHRIST.

LIVRE PREMIER.

AVIS POUR UNE AME QUI VEUT SE DONNER A DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Imiter Jésus-Christ. Mépriser toutes les vanités du monde.

CELUI *qui me suit ne marche point dans les ténèbres* (*Jean.* 8, 12.), dit notre Seigneur. Voilà les paroles de JÉSUS-CHRIST, par lesquelles il nous exhorte d'imiter sa conduite et sa vie, si nous voulons être éclairés de la véritable lumière, et être entièrement délivrés de l'aveuglement du cœur.

Ainsi notre souveraine occupation doit être de méditer sur la vie du Sauveur.

L'instruction que nous donne Jésus-Christ passe, sans comparaison, celle de tous les saints; et une âme qui aura l'esprit de Dieu, y trouvera la *manne cachée*. (*Apoc.* 2, 27.)

Plusieurs néanmoins entendent souvent l'Évangile, et en sont peu touchés, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de Jésus-Christ.

Celui qui veut entendre parfaitement et goûter les paroles de Jésus-Christ, doit nécessairement travailler à rendre toute sa vie conforme à la sienne.

Que vous servira de parler savamment de la Trinité, si, n'étant pas humble, vous êtes désagréable à la Trinité?

Les discours sublimes ne sanctifient pas, mais la vie pieuse rend ami de Dieu.

J'aime mieux sentir la componction en mon cœur, que de savoir comment on la définit.

Quand vous sauriez par cœur toute la Bible, et ce qu'enseignent tous les philosophes, que vous serviroit tout cela sans la grâce et l'amour de Dieu?

Vanité des vanités, dit le Sage, *et tout n'est que vanité* (*Eccles.* 1, 2.), hors aimer Dieu, et le servir seul.

La souveraine sagesse consiste à tendre au royaume des cieux par le mépris des choses de la terre.

C'est donc une vanité et une folie de chercher des richesses périssables, et d'y mettre son espérance.

C'est une vanité de se passionner pour les honneurs, et de travailler à devenir grand.

C'est une vanité que de suivre la sensualité de la chair, et d'aimer des plaisirs qui doivent être si rigoureusement punis.

C'est une vanité que de souhaiter de vivre long-temps, et de ne pas se mettre en peine de vivre bien.

C'est une vanité que de penser avec empressement aux choses présentes, et de ne pas prévoir les futures.

Enfin c'est une vanité que de s'attacher à ce qui passe si vite, et de ne pas rechercher un bonheur qui demeure éternellement.

Souvenez-vous souvent de cette parole du Sage : *L'œil ne se rassasie point de voir, et l'oreille d'entendre.* (*Eccles.* I, 8.) Travaillez donc à détacher votre cœur de l'amour des choses visibles, pour ne l'attacher qu'aux invisibles : car ceux qui suivent l'attrait de

leurs sens, souillent leur âme, et perdent la grâce de Dieu.

CHAPITRE II.

Ne point désirer de savoir, et être humble dans sa science.

Tout homme désire naturellement de savoir; mais que sert la science, si on ne craint pas Dieu?

Un paysan qui est humble, et qui sert Dieu, vaut sans doute mieux qu'un philosophe superbe, qui s'amuse à considérer le cours des astres, en négligeant le soin de son âme.

Celui qui se connoît bien, se méprise lui-même, et ne se plaît point à être loué des hommes.

Quand je saurois tout ce qui peut se savoir dans le monde, si je n'ai point la charité, que me serviroit toute cette science devant Dieu, qui doit me juger sur mes actions?

Fuyez le trop grand désir de savoir, parce qu'on s'y dissipe beaucoup, et que ce n'est souvent qu'un sujet d'illusion.

Les savans sont bien aises d'être connus,

et de passer pour des sages; il y a cependant beaucoup de choses dont la connoissance sert peu ou ne sert point du tout à l'âme; et c'est une grande folie de ne pas s'appliquer uniquement à ce qui sert à notre salut.

La multitude des paroles ne remplit point l'âme; mais l'innocence de la vie met l'esprit en repos, et la conscience pure donne une grande confiance en Dieu.

Plus vous êtes éclairé dans le bien, plus vous serez condamné, si vous n'en vivez pas plus saintement.

Ne vous enorgueillissez donc pas de votre habileté ou de votre science; mais craignez plutôt que les connoissances que Dieu vous a données ne vous condamnent.

Si vous croyez savoir beaucoup de choses, et les bien comprendre, assurez-vous qu'il y en a encore beaucoup plus que vous ignorez.

Ne vous élevez point (*Rom.* 11, 20.), mais plutôt avouez votre ignorance.

Pourquoi vous préférez-vous à de moins habiles, puisqu'il y en a tant qui le sont plus que plus, et qui ont plus d'intelligence dans la loi de Dieu?

Si vous voulez que vos connoissances vous

servent, aimez à être inconnu, et à passer pour un homme qui n'est bon à rien.

La plus haute et la plus utile méditation est la connoissance sincère et le mépris de soi-même.

C'est une grande sagesse et une grande perfection que d'avoir une basse opinion de soi-même, et une haute estime des autres.

Quand vous verriez votre frère tomber dans des fautes, ou même dans des crimes manifestes, vous ne devriez pas vous croire meilleur que lui, puisque vous ne savez combien de temps vous persévérerez dans le bien.

Nous sommes tous fragiles, mais vous ne devez croire personne plus fragile que vous.

CHAPITRE III.

Ecouter Dieu. Se connoître et se combattre soi-même.

Heureux celui que la vérité enseigne, non par des figures et des paroles qui passent, mais par elle-même, et selon ce qu'elle est!

Nos opinions et nos pensées nous trompent souvent, et la vue de notre esprit est bien foible.

Que sert de rechercher avec tant de subtilité des choses secrètes et obscures, puisque nous ne serons point repris au jugement de Dieu de les avoir ignorées ?

C'est une grande folie de négliger ce qui est utile et nécessaire, pour nous appliquer avec ardeur à des connoissances curieuses et même nuisibles. Nous avons des yeux, et nous ne voyons point.

Pourquoi nous mettre en peine de ces disputes de *genre* et d'*espèce*, dont parlent les philosophes ?

Celui qui écoute la parole éternelle ne s'embarrasse point dans ces questions inutiles.

Tout a été fait par cette unique parole, et tout rend témoignage à cette parole ; et c'est cette parole et ce principe souverain qui parlent à nos cœurs.

Sans elle, nul ne peut ni bien comprendre les choses, ni en juger sainement.

Celui qui trouve tout dans l'unité souveraine, qui rapporte tout à cette unité, et qui voit tout dans cette unité, conservera toujours son cœur immobile, et demeurera en paix dans le sein de Dieu.

O vérité! qui êtes mon Dieu, rendez-moi une même chose avec vous, en me liant à vous par une éternelle charité! Je m'ennuie souvent de tant lire et de tant écouter. C'est en vous seul que se trouve tout ce que je cherche et tout ce que je désire. Que tous les Docteurs se taisent, que toutes les créatures demeurent en silence devant vous: parlez-moi vous seul.

Plus un homme sera recueilli en lui-même, et sera devenu simple au fond de son cœur, plus il avancera sans peine dans la connoissance des choses, et en comprendra de plus relevées, parce qu'il recevra d'en haut le don de l'intelligence.

L'âme pure, simple et constante ne se dissipe point par la multiplicité des actions, parce qu'elle les fait toutes pour honorer Dieu, et qu'elle s'efforce de ne se permettre aucune recherche qui se rapporte à elle.

D'où viennent tous vos troubles et toutes vos peines d'esprit, sinon des affections immortifiées de votre cœur?

Celui qui est bon et fidèle à Dieu, dispose et règle au dedans de soi tout ce qu'il doit faire au dehors.

Ainsi il ne se laisse pas emporter dans ses actions par la pente et le poids de l'inclination vicieuse ; mais il les règle au contraire selon la loi de la vraie raison.

Qui a un plus grand ennemi à combattre, que celui qui combat contre soi, et qui veut se vaincre ?

Ce devroit être là notre occupation continuelle, de travailler à nous vaincre nous-mêmes, de remporter chaque jour quelque nouvel avantage sur nous, et de nous avancer de plus en plus dans la piété.

Toute perfection en cette vie est mêlée de quelque imperfection, comme toutes nos lumières sont mêlées d'ombre et d'obscurité.

L'humble connoissance de vous-même est une voie bien plus sûre pour aller à Dieu, que la recherche d'une profonde science.

Il ne faut point blâmer la science, non plus que la simple connoissance des choses, qui, étant considérée en soi, est bonne, et selon l'ordre de Dieu ; mais il faut toujours préférer une conscience pure et une vie vertueuse.

Et parce que plusieurs ont beaucoup plus de désir de devenir savant que vertueux, ils

tombent souvent dans l'erreur, et ne remportent que peu ou point de fruit de leurs études.

Oh! s'ils prenoient autant de soin de déraciner les vices de leur cœur, et d'y établir les vertus, qu'ils en prennent pour former des questions et des disputes, on ne verroit pas tant de maux et de scandales parmi les Chrétiens, ni tant de relâchement dans les monastères.

Certainement on ne nous demandera pas, au jour du jugement, ce que nous aurons lu, mais ce que nous aurons fait; ni si nos discours auront été éloquens, mais si notre vie aura été sainte.

Dites-moi, je vous prie, où sont maintenant et ces Docteurs, et ces Maîtres que vous avez vus lorsqu'ils vivoient, et qu'ils florissoient par leur science?

D'autres maintenant ont succédé à leurs charges, et je ne sais s'ils pensent à eux. Ils sembloient être quelque chose durant leur vie, et ils sont maintenant ensevelis dans l'oubli.

Oh! que la gloire du monde passe vite! Plût à Dieu que leur vie se fût accordée avec

leur science! Leurs études alors leur auroient été avantageuses.

Combien y en a-t-il dans le monde qui se perdent par une science vaine, se mettant peu en peine de servir Dieu!

Et, comme ils songent plus à s'élever qu'à devenir humbles, *ils s'égarent dans leurs pensées.* (*Rom.* 1, 21.)

Celui-là est vraiment grand, qui a une grande charité.

Celui-là est vraiment grand, qui est petit à ses yeux, et qui considère comme un néant la plus grande gloire.

Enfin, celui-là est vraiment savant, qui fait la volonté de Dieu, et renonce à la sienne.

CHAPITRE IV.

Ne pas croire aisément les rapports désavantageux au prochain.

Il ne faut pas croire tout ce qu'on nous dit, ni tout ce qui nous vient dans la pensée; mais il faut être retenu et circonspect, et peser chaque chose selon Dieu.

Que nous sommes malheureux d'être si foibles que de nous porter souvent à dire

ou à croire des autres le mal plutôt que le bien !

Mais les parfaits n'ajoutent pas foi aisément aux rapports qu'on leur fait, parce qu'ils savent que les hommes sont foibles, qu'ils penchent toujours vers le mal, et qu'ils tombent en beaucoup de fautes par l'intempérance de la langue.

C'est une grande sagesse de n'être point précipité dans ses actions, ni attaché avec opiniâtreté à son propre sens; et c'est encore un effet de la même sagesse, de ne pas croire tout ce qu'on dit, et de ne pas rapporter aussitôt aux autres ce qu'on a appris et ce qu'on croit.

Prenez toujours conseil d'un homme qui ait de la sagesse et de la conscience, et recherchez plutôt d'être instruit par celui qui est meilleur que vous, que de suivre vos propres lumières.

La bonne vie rend l'homme sage selon Dieu, et lui donne une grande expérience.

Plus un homme sera humble et soumis a Dieu, plus il sera sage dans toute sa conduite, et plus son âme sera dans la paix.

CHAPITRE V.

Comme on doit lire l'Ecriture-Sainte et les livres de piété.

Il faut chercher dans l'Ecriture-Sainte, non l'éloquence, mais la vérité.

Toute l'Ecriture doit se lire dans le même esprit qu'elle a été faite.

Nous n'y devons chercher que l'édification, et non des discours subtils et ingénieux.

Nous devons lire avec autant d'affection et de plaisir des livres de piété écrits simplement, que ceux qui sont plus sublimes et plus relevés.

Ne vous arrêtez point à considérer la personne de celui qui écrit, soit qu'il ait peu ou beaucoup de science; mais que l'amour de la pure vérité vous porte à lire tout ce que vous lirez.

Pesez bien ce qu'on vous dit, sans vous mettre en peine qui l'a dit.

Les hommes passent, mais la vérité du Seigneur demeure éternellement. (*Ps.* 38, 7.)

Dieu nous parle en diverses manières, et sans acception de personnes.

En lisant l'Ecriture, souvent notre curiosité nous nuit, voulant comprendre et examiner des choses que nous devrions passer simplement.

Si vous voulez que votre âme s'en nourrisse, lisez-la avec humilité, avec simplicité et avec foi, et ne désirez jamais qu'on vous croie habile.

Prenez plaisir à consulter les sages, et écoutez en silence les paroles des Saints.

Ayez aussi du respect pour ce que pourront vous dire les personnes avancées en âge : car les sentences dont elles se servent souvent, contiennent toujours quelque vérité.

CHAPITRE VI.

On ne trouve la paix qu'en mortifiant ses passions.

Aussitôt que l'homme désire quelque chose avec passion, il trouve en lui le trouble et l'inquiétude.

Jamais le superbe et l'avare ne sont en repos. Le pauvre et l'humble d'esprit conservent en leur cœur une paix profonde.

Celui qui n'est pas encore entièrement mort à lui-même est exposé à la tentation, et se laisse vaincre dans les plus petites choses.

Celui dont l'esprit est encore foible et charnel, ou courbé vers les choses sensibles, a beaucoup de peine à se détacher entièrement des désirs terrestres.

C'est pourquoi il tombe souvent dans la tristesse lorsqu'il se prive de ce qu'il aime, et il se met aisément en colère lorsqu'on lui résiste.

S'il obtient ce qu'il désire, il est aussitôt agité par les remords de sa conscience; parce qu'ayant suivi sa passion, il n'a pu trouver la paix qu'il cherchoit.

C'est donc en résistant aux passions qu'on trouve la véritable paix du cœur, et non pas en les contentant.

Ce n'est donc pas dans le cœur de l'homme charnel ou dissipé par les choses extérieures que réside cette paix, mais dans l'âme fervente et spirituelle.

CHAPITRE VII.

Attendre tout de Dieu : se mettre au-dessous de tous.

Celui qui met son espérance dans les hommes et dans les créatures, s'appuie sur la vanité et le mensonge.

Ne rougissez point de servir les autres, pour l'amour de Jésus-Christ, et de paroître pauvre en ce monde.

Ne vous assurez point sur vous-même, mais mettez toute votre confiance en Dieu.

Faites ce qui est en vous, et Dieu aidera votre bonne volonté.

Ne vous appuyez point sur votre science, ni sur l'adresse et l'habileté d'aucun homme; mais attendez tout de la grâce de Dieu, qui aide les humbles et humilie les présomptueux.

Ne vous glorifiez point dans vos richesses si vous en avez, ni dans vos amis s'ils sont puissans; mais que toute votre gloire soit en Dieu qui donne tout, et qui désire encore plus se donner lui-même, après nous avoir donné tout.

Ne tirez pas vanité de la force ou de la beauté de votre corps, puisqu'elle s'altère et se flétrit par la moindre maladie.

N'ayez point de complaisance en vous-même pour votre habileté ou pour votre esprit, de peur de déplaire à Dieu, qui vous a donné tout ce que vous avez reçu de bon dans la nature.

Ne vous croyez pas meilleur que les autres, de peur que Dieu, qui sait ce qui est caché dans l'homme, ne vous trouve peut-être le pire de tous.

Ne vous enorgueillissez point de vos bonnes œuvres, parce que les jugemens de Dieu sont très-différens de ceux des hommes, et que souvent ce qui plaît aux hommes lui déplaît.

S'il y a quelque bien en vous, croyez qu'il y en a plus dans les autres, afin de vous conserver dans l'humilité.

Vous ne perdez rien à vous mettre au-dessous de tous; mais vous pouvez beaucoup perdre si vous vous préférez à un seul.

La paix règne toujours dans un cœur humble; mais la jalousie et la colère agitent souvent le cœur de l'orgueilleux.

CHAPITRE VIII.

Choisir un ami sage : se familiariser peu avec le monde.

Ne découvrez pas votre cœur à toutes sortes de personnes (*Eccles.* 8, 22.), mais ouvrez-le seulement à un homme sage et craignant Dieu.

Voyez rarement les jeunes gens et les personnes du monde.

Ne flattez point les riches, et ne désirez point de paroître devant les grands.

Liez-vous avec les humbles et les simples, avec ceux dont la vie est pieuse et bien réglée, et traitez avec eux de ce qui peut vous édifier.

N'ayez de familiarité avec aucune femme, mais honorez en général toutes celles qui sont vertueuses, et recommandez-les à Dieu.

Ne désirez de vous familiariser qu'avec Dieu et les Anges, et soyez bien aise d'être inconnu aux hommes.

Il faut avoir de la charité pour tous les hommes, mais il est dangereux de se familiariser avec tous.

Il arrive assez souvent qu'une personne qui, avant que d'être connue, étoit estimée sur sa seule réputation, cesse de l'être quand on la voit d'ordinaire.

Nous croyons quelquefois que les autres sont bien aises de nous voir souvent; et il arrive au contraire que nous leur déplaisons, parce que, nous voyant de plus près, ils connoissent mieux nos vices et nos défauts.

CHAPITRE IX.

Aimer à obéir : fuir l'attache à son propre sens.

C'est une grande chose de demeurer ferme dans l'obéissance; de vivre sous un supérieur, et de n'être pas le maître de ses actions.

Il est, sans comparaison, plus sûr d'obéir que de commander.

Plusieurs se soumettent à l'obéissance, plutôt par nécessité que par charité : aussi ont-ils bien des peines, et s'emportent-ils facilement au murmure; et ils n'acquerront jamais la liberté d'esprit, s'ils ne s'assujettissent de tout leur cœur pour l'amour de Dieu.

Courez de lieu en lieu tant que vous voudrez, vous ne trouverez de repos qu'en vous soumettant humblement à la conduite d'un supérieur. L'imagination d'être mieux ailleurs et le désir du changement en trompent beaucoup.

Il est vrai que chacun aime à agir selon sa lumière et ses pensées, et qu'il a plus d'inclination pour ceux qui sont de son sentiment.

Mais, si Dieu habite véritablement parmi nous, il faut nécessairement que nous renoncions quelquefois à nos sentimens pour conserver le bien de la paix.

Quel est l'homme si sage, qu'il sache tout parfaitement ?

Ne vous appuyez donc pas trop sur votre propre avis, mais aimez à vous rendre à celui des autres.

Si le vôtre est bon, et que néanmoins dans la vue de Dieu vous le quittiez pour en suivre un autre, vous y trouverez de l'avantage pour avancer dans la piété.

J'ai souvent ouï dire qu'il est bien plus sûr d'écouter que de parler, et de recevoir un conseil que de le donner.

Ainsi, quand notre sentiment seroit effectivement bon, néanmoins l'attache que nous y aurions sans nous vouloir rendre à celui des autres, lorsque l'occasion ou la raison le demandent, est toujours la marque d'un esprit superbe et opiniâtre.

CHAPITRE X.

Des entretiens inutiles. Conférences saintes.

Evitez tant que vous pourrez le tumulte et la conversation du monde; car tout entretien de nouvelles et d'affaires du siècle, nuit beaucoup, lors même qu'on s'y porte avec bonne intention.

Cet air de vanité se glisse en un moment, souille notre âme, et la rend esclave.

Je souhaiterois de m'être tû en bien des rencontres, et de n'avoir point été parmi les hommes.

Pourquoi aimons-nous tant à parler et à nous entretenir, puisqu'il est si difficile de le faire sans blesser notre conscience? C'est parce que nous cherchons à nous consoler les uns les autres par ces entretiens, et à soulager notre esprit des diverses pensées

qui le fatiguent. Nous nous épanchons alors sur ce que nous aimons, ou que nous souhaitons beaucoup, ou sur ce que nous appréhendons comme étant contraire à notre désir.

Mais hélas! que ces entretiens sont pour l'ordinaire vains et superflus, puisque cette consolation extérieure est un grand obstacle aux consolations intérieures que Dieu nous vouloit donner!

Il faut donc veiller et prier beaucoup, de peur que notre temps ne se passe en des choses vaines.

S'il est bon et utile que vous parliez, ne parlez que de ce qui peut édifier.

La mauvaise habitude et notre négligence à nous avancer dans la piété, nous rendent aussi négligens sur la garde de notre langue.

Néanmoins, les pieuses conférences des choses spirituelles peuvent servir beaucoup à faire croître la piété, principalement lorsqu'elles se font entre des personnes qui se trouvent unies en Dieu, et qui n'ont toutes qu'un même cœur et un même esprit.

CHAPITRE XI.

S'appliquer sérieusement à vaincre ses passions.

Nous pourrions jouir d'une grande paix, si nous voulions ne nous point occuper des paroles et des actions des autres, et généralement de tout ce qui ne nous regarde pas.

Comment celui-là peut-il être long-temps en paix, qui s'embarrasse dans des soins inutiles et étrangers, qui cherche au dehors des sujets de s'occuper, et qui se recueille très-rarement en lui-même?

Heureux sont les simples, parce qu'ils jouiront d'une grande paix!

Pourquoi s'est-il trouvé des Saints si parfaits, et élevés à un si haut degré de contemplation? C'est parce qu'ils se sont appliqués à éteindre en eux tous les désirs de la terre, et qu'ainsi ils se sont mis en état de s'étudier eux-mêmes avec liberté, et de demeurer unis à Dieu de toute la plénitude de leur cœur.

Pour nous autres, nous nous occupons trop de nos propres passions, et nous nous mettons trop en peine des choses qui passent.

Il arrive peu que nous surmontions parfai-

tement un seul vice, et nous n'avons point d'ardeur à nous avancer de jour en jour : ainsi nous demeurons toujours tièdes et toujours froids.

Si nous étions entièrement morts à nous-mêmes, et que nous ne fussions point si embarrassés au dedans, nous pourrions alors goûter Dieu, et éprouver quelque chose de cette joie céleste que donne la contemplation de la vérité. Mais notre plus grand et unique empêchement vient de ce que nous sommes toujours esclaves de nos passions et de nos désirs, et de ce que nous ne nous efforçons point de marcher dans cette voie parfaite par où ont été les Saints.

S'il nous arrive quelque petit mal, nous nous abattons aussitôt, et nous ne pensons qu'à chercher des consolations humaines.

Si nous avions assez de courage pour demeurer dans le combat comme des hommes de cœur, certainement nous verrions que Dieu nous enverroit son secours du Ciel : car, comme c'est lui qui nous procure des occasions de combattre pour nous faire vaincre, il est aussi prêt à aider ceux qui espèrent en sa grâce.

Si nous mettons tout l'avancement de la vie chrétienne et religieuse à observer exactement les choses extérieures, notre dévotion ne durera guère.

Mais, selon la parole de l'Evangile, mettons la cognée à la racine de l'arbre, afin qu'étant purifiés de nos passions, nous puissions jouir de la paix de l'âme.

Si chaque année nous déracinions seulement un vice de notre cœur, nous deviendrions bientôt parfaits; mais nous éprouvons souvent tout le contraire, et nous trouvons que nous étions meilleurs et plus détachés au commencement de notre conversion, qu'après plusieurs années que nous avons fait profession d'une vie sainte.

L'ardeur et le désir d'avancer devroit croître en nous chaque jour; mais maintenant on compte pour beaucoup d'avoir conservé une partie de sa première ferveur.

Si nous nous faisions un peu de violence au commencement, nous pourrions tout faire ensuite avec facilité et avec joie.

Il est difficile de quitter une mauvaise habitude, il l'est encore plus de s'opposer à sa propre volonté; mais, si vous ne pouvez pas

surmonter les plus petites difficultés, comment pourrez-vous vaincre les plus grandes? Résistez d'abord à votre inclination, et défaites-vous de toute mauvaise habitude, de peur qu'elle ne vous jette peu à peu dans de plus grandes difficultés.

Oh! si vous considériez quelle seroit votre paix et la joie des autres en vivant comme vous devez, je crois que vous travailleriez avec plus de soin à vous avancer dans la piété!

CHAPITRE XII.

Combien il est avantageux de souffrir.

Il nous est utile d'avoir quelquefois des peines et des traverses, parce que souvent elles font rentrer l'homme en lui-même, en lui faisant connoître qu'il est ici-bas dans un lieu d'exil, et qu'il ne doit mettre son espérance en aucune chose du monde.

Il nous est utile aussi d'avoir quelquefois des personnes qui nous contredisent, et que l'on conçoive de nous une opinion ou mauvaise ou désavantageuse, même lorsque nos actions et nos intentions sont pures et droites.

Cela sert souvent à nous rendre humbles, et à nous préserver de la vaine gloire : car, quand les hommes au dehors nous méprisent, et jugent mal de nous, nous nous sentons plus portés à chercher Dieu au dedans de notre cœur, comme le témoin et le juge de notre vie.

L'homme devroit tellement s'affermir en Dieu, qu'il ne fût point obligé de chercher souvent des consolations humaines.

Quand un homme qui est sincèrement à Dieu est affligé, ou qu'il est tenté et tourmenté par de mauvaises pensées, il ressent mieux le besoin qu'il a de Dieu, sans lequel il voit qu'il ne peut faire aucun bien. Il s'attriste alors; il gémit, il prie pour être délivré des maux qu'il souffre; il s'ennuie de vivre si long-temps, et il souhaite la mort pour être dégagé de ses liens, et se réunir pour jamais à Jésus-Christ; il comprend alors qu'il ne peut y avoir en ce monde ni entière sécurité, ni paix parfaite.

CHAPITRE XIII.

Utilité des tentations ; comme il faut y résister.

Nous ne pouvons être sans afflictions et sans tentations, tant que nous vivons ici-bas.

C'est ce qui a fait dire à Job, *que la vie de l'homme n'est qu'une tentation sur la terre.* (*Job*, 7, 1.) C'est pourquoi chacun devroit bien prendre garde à ce qui peut le tenter, et veiller dans la prière, de peur de donner quelque entrée aux illusions du démon qui ne dort jamais, et *qui tourne sans cesse à l'entour des âmes pour les dévorer.* (1 *Petr.* 5, 8.)

Il n'y a point d'homme si parfait et si saint qui ne soit exposé quelquefois à la tentation, et nous n'en pouvons être tout-à-fait exempts.

Il y a néanmoins des tentations fort utiles, quoique pénibles et fâcheuses, parce qu'elles servent à humilier l'homme, à le purifier et à l'instruire.

Tous les Saints ont passé par beaucoup d'afflictions et de tentations, et ils y ont trouvé leur avancement; mais ceux qui n'ont pu les supporter ont été réprouvés et se sont perdus.

Il n'y a point d'ordre si saint, ni de lieu si secret, où il ne se rencontre des tentations et des peines.

Tant que l'homme vivra, il ne sera jamais tout-à-fait exempt de tentation; parce qu'étant nés de la concupiscence, nous portons dans nous-mêmes la source de toutes les tentations.

Les tentations et les afflictions se succèdent les unes aux autres; et nous aurons toujours quelque chose à souffrir, depuis la perte que nous avons faite de notre première félicité.

Plusieurs tâchent de fuir les tentations, mais ils y tombent plus dangereusement.

La seule fuite ne nous les fera pas vaincre, mais la patience et la véritable humilité nous rendront plus forts que tous nos ennemis.

Celui qui n'évite le mal qu'au dehors, et n'en arrache pas la racine, n'avancera guère. Il sera même bientôt tenté de nouveau, et se trouvera plus mal qu'auparavant.

Vous surmonterez plus aisément les tentations peu à peu par la patience et par une humble attente du secours de Dieu, que par un empressement humain accompagné de

chagrin et de mauvaise humeur envers vous-même.

Prenez souvent conseil lorsque vous serez tenté. Ne traitez jamais durement celui qui l'est, mais tâchez de le consoler, comme vous souhaiteriez qu'on vous fît, si vous étiez en sa place.

Le principe de toutes les mauvaises tentations est l'inconstance de l'âme et le peu de confiance en Dieu.

Comme un vaisseau sans gouvernail est poussé et agité par les flots, de même l'homme qui n'est pas ferme dans ses bonnes résolutions et qui se relâche, est exposé à diverses tentations.

Le feu éprouve le fer, et la tentation éprouve l'homme juste.

Nous ne savons souvent ce que nous pouvons, mais la tentation découvre qui nous sommes.

Il faut veiller principalement au commencement de la tentation, parce qu'il est bien plus aisé de vaincre l'ennemi lorsqu'on lui empêche d'abord l'entrée de l'âme, et qu'aussitôt qu'il frappe à la porte on le repousse.

C'est ce qui a fait dire à un ancien : *Arrêtez*

le mal dès qu'il commence : car, si vous le laissez croître, vous viendrez trop tard pour le guérir. (*OVID. Remed. am.* 91.)

La tentation a ses degrés. Il n'y a d'abord qu'une simple pensée dans l'âme, puis une imagination forte, puis le plaisir, et enfin le mouvement déréglé et le consentement. Ainsi, peu à peu l'ennemi entre jusqu'au fond du cœur, parce qu'on ne lui a pas résisté d'abord.

Plus une âme s'endort, et plus elle diffère de résister à la tentation, plus elle s'affoiblit en elle-même, et fortifie l'ennemi contre elle.

Il y en a qui sont plus tentés au commencement de leur conversion, d'autres à la fin : il y en a même qui, toute leur vie, sont tourmentés par la tentation.

Les tentations sont plus légères en quelques-uns, selon l'ordre admirable de la sagesse et de la justice divine, qui pèse l'état et les mérites des hommes, et règle tout pour le salut et le bien de ses élus.

Nous ne devons donc pas désespérer, lorsque nous sommes tentés; mais nous devons prier Dieu avec d'autant plus d'ardeur, afin

qu'il nous assiste dans toutes nos peines, puisque, selon la parole de S. Paul : *Il nous fera sortir de la tentation avec avantage, en nous donnant moyen de la supporter.* (1 *Cor.* 10, 13.)

Humilions nos âmes sous la main de Dieu, toutes les fois que nous serons tentés et affligés, parce qu'il sauvera et *qu'il élevera les humbles de cœur.* (*Ps.* 33, 19.)

L'homme s'éprouve dans les tentations et les traverses, et il voit combien il est avancé. C'est là que le mérite est plus grand, et que la vertu se fait mieux connoître.

Ce n'est pas une grande chose, qu'un homme ait de la dévotion et de la ferveur lorsqu'il n'éprouve aucune peine; mais, s'il est patient dans l'adversité, on doit espérer qu'il avancera beaucoup.

Il y en a que Dieu soutient dans les plus grandes tentations, et qui succombent tous les jours dans les plus légères; afin qu'ils apprennent à s'humilier, et qu'ils ne présument point d'eux-mêmes dans les grandes choses, puisqu'ils sont foibles dans les plus petites.

CHAPITRE XIV.

Eviter les jugemens téméraires.

Accoutumez-vous à faire des réflexions plutôt sur vous-même que sur les autres, et ne vous rendez point juge de leurs actions.

Celui qui veut juger des autres travaille en vain, se trompe souvent, et fait aisément des fautes : mais celui qui s'applique à s'examiner et à se juger lui-même, travaille toujours très-utilement.

Le jugement que nous portons des choses, suit d'ordinaire la pente et l'inclination de notre cœur ; et l'amour excessif que nous avons pour nous-mêmes nous ôte souvent la liberté de bien juger.

Si toutes nos intentions et tous nos désirs alloient purement à Dieu, nous ne serions pas si aisément troublés, lorsque quelque chose choque notre sens.

Mais nous nous laissons souvent emporter, ou par quelque attache secrète qui nous lie au dedans, ou par quelque objet qui nous attire au dehors.

Plusieurs se recherchent dans ce qu'ils

font, mais d'une manière si cachée, qu'eux-mêmes ne s'en aperçoivent pas.

Ils sont contens d'eux et demeurent en paix, tant que tout se passe comme ils veulent et comme ils pensent; mais, si quelque chose arrive autrement qu'ils ne désirent, ils se troublent aisément, et tombent dans la tristesse.

La diversité des opinions et des sentimens fait naître souvent des dissensions entre les amis et ceux qui demeurent ensemble, et même entre les personnes religieuses et dévotes.

Les vieilles habitudes se quittent avec grand'peine, et nous ne souffrons pas aisément qu'on nous conduise au-delà de notre propre lumière.

Si vous vous appuyez plus sur votre esprit et sur votre propre industrie que sur la vertu de Jésus-Christ, qui s'assujettit le cœur, vous deviendrez rarement et difficilement un homme éclairé et spirituel; parce que Dieu veut que l'âme lui soit parfaitement soumise, et qu'elle s'élève au-dessus de toute la raison, par le mouvement d'un ardent amour.

CHAPITRE XV.

De l'excellence et du mérite des actions faites par amour de Dieu.

Il ne faut jamais faire aucun mal pour quoi que ce soit au monde, ni pour l'amour de qui que ce soit : nous pouvons néanmoins quelquefois interrompre une bonne œuvre, ou la changer en une meilleure, selon le besoin et l'utilité de notre frère.

Ainsi, le bien que nous faisons ne se détruit pas, mais se change en mieux.

Les actions extérieures ne servent de rien sans l'amour et la charité ; mais tout ce qui se fait par amour devient très-utile, quelque petit et quelque méprisable qu'il paroisse.

Dieu ne considère pas tant combien on fait, que combien on aime.

On fait beaucoup quand on aime beaucoup.

On fait beaucoup quand on fait bien ce qu'on fait ; et on le fait bien quand on cherche plutôt à procurer le bien de tous, qu'à satisfaire sa volonté.

Nous croyons souvent que la charité nous

pousse, lorsque c'est la chair qui nous fait agir; parce que l'inclination naturelle, la volonté propre, l'espérance de quelque avantage, et le désir de notre commodité particulière, se glissent et se mêlent aisément dans tout ce que nous faisons.

Celui qui possède une vraie et parfaite charité, ne se recherche jamais soi-même; mais il désire seulement que Dieu soit glorifié en toutes choses.

Il ne porte envie à personne, parce qu'il ne met sa joie dans aucun bien qui lui soit propre, et que ce n'est point en lui-même qu'il veut trouver sa joie, mais seulement en Dieu, comme en l'unique bien qu'il désire de posséder, et qui seul peut le rendre heureux.

Il n'attribue aucun bien à aucune créature; mais il rapporte tout à Dieu, duquel tous les biens procèdent comme de leur source, et dans lequel tous les Saints trouveront enfin leur repos et leur souveraine félicité.

Oh! que celui qui auroit une étincelle de la vraie charité, éprouveroit bientôt que

toutes les choses du monde sont pleines de vanité !

CHAPITRE XVI.

Comme on doit supporter les défauts les uns des autres.

Nous devons supporter, ou dans nous-mêmes, ou dans les autres, les défauts que nous ne pouvons corriger, jusqu'à ce que Dieu y apporte le remède.

Considérez que cela vous est peut-être plus avantageux pour vous éprouver et vous affermir dans la patience, sans laquelle nos mérites sont bien peu de chose.

Vous devez néanmoins demander à Dieu qu'il détruise en vous ces obstacles par le secours de sa grâce, et qu'il vous donne la force de les supporter paisiblement.

Si, après avoir averti quelqu'un une ou deux fois, il ne se rend pas, ne disputez point avec lui, mais remettez-le tout à Dieu, afin qu'il accomplisse sa volonté dans ses serviteurs, et qu'il en tire sa gloire, lui qui sait changer le mal en bien d'une manière si merveilleuse.

Etudiez-vous à supporter avec patience les défauts et les foiblesses des autres, quelles qu'elles soient, parce que vous en avez vous-même beaucoup que les autres doivent supporter.

Si vous ne pouvez pas vous réduire vous-même à tout ce que vous souhaiteriez, comment pourriez-vous y réduire les autres ?

Nous sommes fort aises que les autres n'aient aucun défaut, et nous ne nous corrigeons pas des nôtres.

Nous voulons que les autres soient repris avec vigueur, et nous ne voulons pas qu'on nous reprenne.

Nous trouvons à redire qu'on leur soit trop indulgent, et nous ne voulons pas qu'on nous refuse rien de ce que nous demandons.

Nous voulons que l'on fasse des règlemens pour les réprimer, et nous ne pouvons souffrir aucune contrainte.

Il est donc visible que nous ne traitons presque jamais notre prochain comme nous-mêmes.

Si tous les hommes étoient parfaits, qu'aurions-nous à souffrir pour Dieu de la part des autres ?

Mais maintenant Dieu a tellement réglé toutes choses, qu'il veut que nous apprenions *à porter les fardeaux les uns des autres.* (*Gal.* 6, 2.) Car chacun a son fardeau, chacun a ses défauts : nul ne suffit à soi-même; mais nous devons nous supporter, nous consoler, nous aider, nous instruire et nous avertir mutuellement.

Rien ne montre mieux la solidité de la vertu que l'adversité.

Car les occasions ne nous rendent pas fragiles, mais elles font voir combien nous le sommes.

CHAPITRE XVII.

Que toute la vie religieuse est fondée sur la mortification intérieure et sur l'humilité.

Vous devez apprendre à vous vaincre vous-même en beaucoup de choses, si vous voulez vivre dans la paix et dans l'union avec les autres.

Ce n'est pas une petite chose de vivre dans un monastère ou dans une communauté, de s'y conduire d'une manière irrépréhensible, et d'y persévérer avec fidélité jusqu'à la mort.

Heureux celui qui y couronne, par une mort heureuse, la vie sainte qu'il y aura menée !

Si vous voulez demeurer ferme et avancer dans la piété, vivez sur la terre comme étranger, et comme banni de votre pays.

Vous devez vous rendre comme insensé pour l'amour de Jésus-Christ, si vous voulez vivre en vrai religieux.

L'habit et la tonsure servent peu, mais le changement des mœurs et la mortification entière des passions font un vrai religieux.

Celui qui dans la religion ne cherche pas Dieu purement et le salut de son âme, n'y trouvera que de l'affliction et de la douleur.

Celui qui ne travaille pas à être le plus petit de tous, et soumis à tous, n'y pourra vivre long-temps dans la paix.

Vous devez vous souvenir que vous êtes venu pour obéir, et non pas pour commander. Vous n'avez pas été appelé à un état si parfait pour demeurer oisif, et discourir de choses vaines ; mais pour souffrir et travailler.

C'est donc dans le monastère qu'on éprouve les hommes, comme l'or dans la fournaise.

C'est là que nul ne peut subsister, s'il n'est résolu de s'humilier de tout son cœur, pour l'amour de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

S'exciter à la vertu par l'exemple des premiers Saints.

Jetez les yeux sur les exemples des saints Pères, qui ont été de vives images de la perfection et de la sainteté religieuse, et vous trouverez que tout ce que nous faisons est peu de chose, ou n'est rien du tout.

Hélas! qu'est-ce que notre vie, si nous la comparons à la leur?

Les Saints et les amis de Jésus-Christ ont servi Dieu dans la faim et dans la soif, dans le froid et dans la nudité, dans le travail et dans les fatigues, dans les veilles et dans les jeûnes, dans les prières et dans les méditations saintes, et dans une infinité de persécutions et d'opprobres.

Combien les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs, les Vierges, et tous les autres qui ont suivi les traces de Jésus-Christ,

ont-ils souffert de longues et pénibles afflictions !

Ils ont haï dans ce monde leur propre vie, pour la posséder un jour dans l'éternité. (*Joan.* 12. 25.)

Hélas ! comment ont vécu ces saints Pères des déserts ! Quelle a été leur austérité, et leur dépouillement de toutes choses !

Combien de grandes et de fâcheuses tentations ont-ils souffertes ! Combien de fois ont-ils été tourmentés par les démons !

Quelle a été la ferveur et l'assiduité de leurs prières, la rigueur de leur abstinence, et leur zèle ardent à s'avancer dans la piété !

Avec quel courage ils se sont déclaré la guerre à eux-mêmes pour dompter toutes leurs inclinations vicieuses !

Combien a été pure et droite leur intention, par laquelle ils n'ont jamais considéré que Dieu seul !

Ils travailloient le jour, et pendant la meilleure partie de la nuit, ils prioient ; durant leur travail même, leur esprit ne cessoit jamais de prier.

Tout leur temps étoit employé utilement. Les heures leur sembloient trop courtes pour

s'appliquer à Dieu, et ils oublioient même les nécessités du corps; tant l'amour de la contemplation les charmoit par ses attraits et par sa douceur!

Ils renonçoient à toutes richesses, dignités, honneurs, amis et parens. Ils ne désiroient rien de toutes les choses du monde.

A peine prenoient-ils ce qui étoit nécessaire pour la vie; et ils gémissoient toutes les fois que la nécessité les obligeoit de donner quelque chose à leur corps.

Ils étoient pauvres des biens de la terre, et riches en grâces et en vertus.

Tout leur manquoit au dehors, mais au dedans ils étoient remplis des dons et des consolations du Ciel.

Ils vivoient comme étrangers sur la terre, mais ils étoient les plus chers amis de Dieu.

Ils passoient pour un néant dans leur propre estime et dans celle du monde, mais ils étoient précieux aux yeux de Dieu, et chéris de lui comme ses véritables amis.

Ils vivoient dans une humilité sincère, dans une obéissance simple, dans une charité et une patience parfaite; ainsi ils s'avan-

çoient tous les jours dans la vie de l'esprit, et étoient comblés de grâces.

Ce sont là les modèles que Dieu a donnés pour toutes les âmes religieuses; et leur exemple doit être plus puissant pour nous rendre fervens dans le bien, que celui d'un si grand nombre de tièdes ne doit être pour nous relâcher.

Hélas! quelle a été la ferveur de tant de saints religieux au commencement de leur institut!

Quelle a été leur ardeur dans la prière, leur zèle à s'exciter dans la vertu, leur exactitude à garder l'observance et la discipline, leur respect et leur obéissance pour suivre la règle et la volonté de leurs supérieurs!

Les traces qui nous sont restées de leur vertu nous font voir encore qu'ils étoient véritablement saints et parfaits, et qu'ayant combattu comme de généreux soldats de Jésus-Christ, ils ont mis tout le monde sous leurs pieds.

Celui-là maintenant passe pour parfait qui ne viole point sa règle, et qui souffre avec patience l'état pénible qu'il a choisi.

O tiédeur, ô négligence de nos jours, de

dégénérer sitôt de cette ancienne et première ferveur, et de trouver même la vie ennuyeuse, tant nous nous abandonnons à la lâcheté et à la mollesse!

Plût à Dieu que vous ne vous endormissiez point, et que vous avançassiez dans le chemin de la vertu, vous qui avez vu si souvent des exemples d'âmes ardentes et courageuses dans le service de Dieu!

CHAPITRE XIX.

Des exercices d'un bon religieux.

La vie d'un bon religieux doit être ornée de toutes les vertus, afin qu'il soit tel au dedans qu'il paroît aux hommes au dehors.

Il doit même être plus saint et plus pur dans le fond du cœur qu'il ne paroît au dehors, parce que Dieu, qui mérite tous nos respects en quelque lieu que nous soyons, a les yeux ouverts sur nous, et que nous devons marcher en sa présence avec une pureté qui égale celle des Anges.

Nous devons renouveler chaque jour nos premières résolutions, et nous animer à une nouvelle ferveur, comme si nous n'avions

commencé que d'aujourd'hui à nous convertir.

Nous devons dire à Dieu : « Seigneur, » aidez-moi dans le saint désir que vous » m'avez donné de me consacrer à votre ser- » vice, et faites-moi la grâce de commencer » aujourd'hui parfaitement, parce que ce que » j'ai jusqu'à cette heure n'est rien. »

Nous avançons dans la piété à proportion de nos bonnes résolutions; et celui qui veut avancer beaucoup, doit s'y appliquer beaucoup.

Si celui qui forme les meilleures résolutions ne laisse pas de se relâcher, que deviendra celui qui n'en forme presque jamais, ou seulement de foibles et de passagères ?

Ce relâchement dans les plus forts arrive en bien des manières; et la moindre omission que nous commettons dans nos exercices, ne se passe guère sans que l'âme s'en ressente.

Ceux qui sont vraiment justes s'appuient sur leurs saints désirs, non sur leur propre sagesse, mais sur la grâce de Dieu; et, quoi qu'ils entreprennent, c'est en lui qu'ils mettent toute leur confiance. Car l'homme pro-

pose, et Dieu dispose; et, comme dit le prophète : *La voie de l'homme ne dépend pas de l'homme.* (*Jérém.* 10, 23.)

Si nous n'interrompons nos exercices ordinaires que pour un motif de piété, ou pour le bien de notre frère, nous pourrons ensuite les reprendre aisément; mais, si nous les quittons par le dégoût que nous en avons, ou par négligence, la faute alors sera très-grande, et nous en ressentirons les mauvaises suites.

Quelques efforts que nous puissions faire, nous nous trouverons encore foibles et fragiles en beaucoup de choses.

Il est bon néanmoins de nous arrêter à quelque chose de fixe, et de combattre particulièrement les défauts qui nuisent le plus à notre avancement.

Nous devons examiner et régler avec le même soin ce qui se passe en nous, au dedans et au dehors, puisque notre progrès dans la piété dépend de l'un et de l'autre.

Si vous ne pouvez pas vous recueillir à tous momens, faites-le de temps en temps, et pour le moins une fois le jour, le matin ou le soir.

Disposez le matin comment vous devez passer le jour, et examinez le soir comment vous l'aurez passé, faisant réflexion sur vos pensées, sur vos paroles et sur vos actions, parce que vous y aurez peut-être fait beaucoup de fautes contre Dieu et contre le prochain.

Prenez les armes comme un soldat de Jésus-Christ, pour combattre courageusement contre les tentations et les artifices du démon.

Réprimez l'intempérance de la bouche, et il vous sera plus aisé ensuite de vaincre la chair dans toutes les autres guerres qu'elle peut vous faire.

Ne soyez jamais oisif, mais occupez-vous toujours ou à lire, ou à écrire, ou à prier, ou à méditer, ou à faire quelque chose d'utile pour le bien des autres.

Il faut néanmoins user de discrétion dans les exercices du corps, et tous ne sont pas également propres à tous.

On ne doit point faire paroître au dehors ce que l'on fait de particulier; car il est toujours bien plus sûr que cela se passe dans le secret.

Prenez garde néanmoins de n'être pas lâche

dans les exercices communs, et ardent pour les dévotions particulières.

Après vous être acquitté fidèlement et entièrement de tout ce qu'on vous a ordonné, s'il vous reste encore du temps, employez-le à rentrer en vous-même, selon que vous vous y sentez porté par le mouvement de votre dévotion.

Les mêmes exercices ne conviennent pas à tous; mais les uns sont plus propres à celui-ci, et les autres à celui-là.

Nous nous y portons même différemment, selon la diversité des temps, comme à quelques-uns aux jours de fêtes, et aux autres aux jours ordinaires.

Les uns nous sont nécessaires au temps de la tentation, et les autres au temps de la paix et du repos; les uns quand nous sommes tristes, les autres quand nous trouvons de la joie en Dieu.

Nous devons aux grandes fêtes renouveler nos saints exercices, et implorer avec plus de ferveur le secours des Saints.

Nous devons nous préparer d'une fête à une autre, comme si nous devions alors sor-

tir du monde, et entrer dans l'éternelle fête des bienheureux.

Aussi, dans ces saints temps, nous devons travailler à vivre plus saintement, et être plus fidèles et plus exacts dans tous nos devoirs, comme devant bientôt recevoir de Dieu le prix de nos peines.

Si Dieu diffère encore à nous appeler, croyons que nous n'y sommes pas assez bien préparés, et que nous sommes encore indignes de cette grande gloire qu'il doit nous découvrir au temps qu'il a ordonné; et faisons de nouveaux efforts pour nous préparer à ce passage.

Heureux le serviteur, dit S. Luc, *que le Seigneur, quand il viendra, trouvera veillant! Je vous dis, en vérité, qu'il l'établira sur tous ses biens.* (*Luc.* 12, 37.)

CHAPITRE XX.

Aimer la retraite, la prière, et le silence.

Cherchez un temps propre à vous appliquer à vous-même, et repassez souvent dans votre mémoire les bienfaits de Dieu.

Fuyez les lectures curieuses, et choisissez-

en qui soient plus propres à toucher le cœur qu'à occuper l'esprit.

Si vous retranchez les paroles inutiles, et tant d'allées et de venues qu'on fait sans sujet; si vous fuyez les entretiens de nouvelles et d'affaires de ce monde, vous trouverez assez de temps pour vous occuper à la méditation et à la prière.

Les plus grands Saints ont évité tant qu'ils ont pu la compagnie des hommes, pour vivre en secret dans celle de Dieu.

C'est avec raison qu'un ancien a dit : *Je n'ai jamais été parmi les hommes, que je n'en sois revenu moins homme.* (*SÉNÈQUE, ép.* 7.) Nous éprouvons cela tous les jours, lorsque nos entretiens sont un peu longs.

Il est plus facile de ne point parler du tout, que de ne point excéder dans ses paroles.

Il est plus facile de demeurer dans le secret de sa retraite, que de veiller sur soi, lorsqu'on se produit au dehors.

Celui donc qui veut s'avancer dans la vie spirituelle, doit se retirer, avec Jésus, du milieu de la foule.

Il faut aimer à être caché, pour pouvoir se produire sûrement.

Il faut aimer à se taire, pour pouvoir parler discrètement.

Il faut aimer à apprendre, pour pouvoir enseigner utilement.

Il faut aimer à obéir, pour pouvoir commander sagement.

Notre joie n'est jamais bien assurée, que lorsqu'elle naît du témoignage que nous rend notre conscience.

Néanmoins la joie même et la confiance des Saints étoient pleines de la crainte des jugemens de Dieu; et, quoiqu'ils fussent éclatans en vertus et en grâces, ils ont vécu dans une humilité profonde, et dans une circonspection mêlée de frayeur.

L'assurance, au contraire, des méchans naît de leur présomption et de leur orgueil, et ne sert à la fin qu'à les tromper et à les perdre.

Ne soyez jamais en assurance dans cette vie, quoique vous paroissiez être un bon religieux et un saint solitaire.

Souvent ceux que les hommes ont crus les plus saints, ont été exposés aux plus grandes chutes, par leur trop grande confiance.

C'est pourquoi il est utile à plusieurs de

n'être pas entièrement exempts de tentations, et d'en être même souvent attaqués, de peur que la trop grande assurance ne les précipite dans l'orgueil, et qu'ils ne se laissent aller avec trop de liberté à la recherche des consolations extérieures.

Oh ! qui pourroit ne chercher jamais de joie passagère, et ne s'occuper jamais des choses du monde, en quelle pureté il conserveroit sa conscience !

Oh ! qui retrancheroit tout soin inutile, et ne penseroit qu'à son salut et à Dieu, pour mettre en lui seul toute son espérance, quelle seroit la paix et la tranquillité de son cœur !

Nul n'est digne de recevoir les consolations du ciel, s'il n'a gémi long-temps pour acquérir la sainte componction.

Si vous voulez qu'elle pénètre votre cœur, bannissez-en tous les tumultes du monde, recueillez-vous en vous-même, et selon qu'il est écrit : *Etant seul et en repos, excitez-vous à des sentimens d'une véritable componction.* (*Ps.* 4, 5.)

Vous trouverez l'onction de Dieu dans votre cellule, et vous la perdrez souvent pour en être sorti.

Votre cellule vous deviendra douce, si vous continuez à y demeurer ; et ennuyeuse, si vous aimez à en sortir.

Si, dès les commencemens de votre conversion, vous êtes fidèle à la garder, vous l'aimerez ensuite comme votre fidèle amie, et vous y trouverez vos consolations et vos délices.

L'âme qui s'est vouée à Dieu, s'avance dans le silence et dans le repos, et c'est là qu'elle apprend les secrets de l'Ecriture.

C'est là qu'elle trouve des ruisseaux de larmes, dont elle lave et purifie son âme toutes les nuits, et qu'elle s'approche avec d'autant plus de familiarité de son créateur, qu'elle est plus éloignée des troubles du monde.

Plus un homme se sépare de ses connoissances et de ses amis, plus Dieu et les Anges s'approchent de lui.

Il vaut mieux se tenir caché, et avoir soin de son âme, que de faire des miracles en se négligeant soi-même.

La gloire d'un religieux est de sortir rarement, d'éviter d'être vu, et de ne vouloir pas voir les hommes.

Pourquoi voulez-vous voir ce qu'il ne vous est pas permis d'avoir?

Le monde passe, et tous les désirs du monde passent aussi.

La curiosité nous attire quelquefois à des promenades inutiles; mais, quand elles seront passées, qu'en rapporterons-nous? qu'une peine de conscience, et qu'une dissipation de cœur.

Souvent on va gai d'où l'on devient triste, et la joie du soir afflige au matin.

Ainsi, tout divertissement humain flatte d'abord, mais il pique et tue à la fin.

Que pouvez-vous voir ailleurs, que vous ne voyez pas au lieu où vous êtes?

Vous y voyez le ciel, la terre et tous les élémens. Qu'y a-t-il de plus dans tout le reste?

Allez où vous voudrez, que trouverez-vous qui soit stable sous le soleil?

Vous croyez peut-être par là vous satisfaire pleinement, mais vous n'y parviendrez jamais.

Quand vous pourriez voir d'un coup d'œil tout ce qui existe dans le monde, que seroit-ce? qu'un vain spectacle.

Levez les yeux vers Dieu, qui est dans le ciel, et priez-le de vous pardonner vos péchés et vos négligences.

Laissez les choses vaines aux hommes vains ; et pour vous, ne pensez qu'à ce que Dieu vous a commandé.

Fermez votre porte sur vous, et appelez à vous Jésus votre bien-aimé.

Demeurez avec lui dans votre cellule ; car vous ne trouverez nulle part une telle paix.

Si vous n'en fussiez point sorti, et que vous n'eussiez écouté aucunes nouvelles, vous auriez mieux conservé votre saint repos.

Dès qu'on se plaît à entendre parler de nouveautés, il faut nécessairement qu'il se forme quelque trouble dans le cœur.

CHAPITRE XXI.

De la componction, et du recueillement du cœur.

Si vous voulez faire quelque progrès dans la piété, conservez-vous dans la crainte de Dieu.

Ne vous donnez pas trop de liberté, mais retenez vos sens par le frein de la discipline, et ne vous laissez pas aller à une vaine joie.

Aimez la componction du cœur, et vous trouverez la dévotion.

La componction nous ouvre l'entrée à de grands biens, que le relâchement nous fait bientôt perdre.

Comment un homme peut-il goûter en cette vie un seul moment d'une pleine joie, s'il considère bien son exil et les périls innombrables qui l'environnent?

La légèreté de notre cœur, et la négligence que nous apportons à corriger nos propres défauts, font que nous ne sentons point les plaies de notre âme, et que nous rions souvent lorsque nous devrions pleurer.

Il n'y a point de vraie liberté ni de joie solide, que celle que nous donne la crainte de Dieu et la paix d'une bonne conscience.

Heureux celui qui rejette tout ce qui est capable de le distraire, pour réunir et recueillir tout son cœur dans les sentimens d'une humble componction!

Heureux celui qui retranche tout ce qui peut souiller ou blesser sa conscience!

Soyez courageux, et ne vous lassez point de combattre : la bonne habitude vaincra enfin la mauvaise.

Si vous savez vous séparer des hommes pour vivre plus retiré, ils vous laisseront bientôt faire tout ce que vous voudrez.

Ne vous mêlez point de ce qui ne vous regarde pas, et ne vous embarrassez point dans les affaires de ceux qui sont au-dessus de vous.

Ayez l'œil sur vous, et considérez-vous vous-même avant tous les autres. Appliquez-vous à vous instruire préférablement à tous ceux que vous aimez.

Si les hommes ne vous sont pas favorables, ne vous en attristez point; mais que votre seule peine soit de n'être pas aussi réglé et aussi circonspect dans toute la conduite de votre vie, que le devroit être un serviteur de Dieu et un vrai religieux.

Il est souvent plus utile et plus sûr qu'un homme n'ait pas beaucoup de consolation en cette vie, principalement de celles qui sont selon les sens.

Si nous ne sentons pas, ou si nous ne sentons que rarement les consolations divines, c'est nous-mêmes qui en sommes cause; parce que nous ne quittons pas entièrement celles qui sont vaines et extérieures, et que

nous ne cherchons pas sincèrement la componction du cœur.

Reconnoissez que vous êtes indigne que Dieu vous console, et que vous êtes digne au contraire qu'il vous afflige beaucoup.

Quand un homme a la vraie componction dans le cœur, tout le monde lui devient amer et insupportable.

Un vrai chrétien trouve toujours assez de sujets d'être dans la douleur et dans les larmes; car, soit qu'il considère son état ou celui de son frère, il reconnoît que nul ne vit ici-bas sans affliction; et, plus il entre dans la considération de lui-même, plus il s'afflige.

Les sujets de notre juste douleur et de nos gémissemens intérieurs, sont nos péchés et nos vices, qui abattent tellement notre âme, qu'elle ne peut que rarement s'élever jusqu'à la contemplation des choses du ciel.

Si vous pensiez plus souvent à votre mort qu'à la longueur de cette vie, vous travailleriez sans doute avec plus d'ardeur à vous corriger.

Si vous vous représentiez avec foi les peines de l'enfer et du purgatoire, vous

embrasseriez de vous-même les travaux et les croix, et vous n'appréhenderiez aucune peine.

Mais, comme ces grands objets ne passent point de la pensée jusque dans le cœur, et que nous aimons encore ce qui flatte nos sens, nous demeurons toujours dans la tiédeur et la négligence.

Souvent cette chair malheureuse n'est si tendre à se plaindre que parce que l'esprit est plus foible et plus languissant.

Allez donc vous jeter humblement aux pieds du Seigneur, pour lui demander l'esprit de componction, et dites-lui avec le prophète : *Seigneur, nourrissez-moi du pain des larmes, et abreuvez-moi avec abondance de l'eau salutaire des larmes de pénitence.* (*Ps.* 79, 6.)

CHAPITRE XXII.

De la considération des misères de cette vie.

En quelque lieu que vous soyez, de quelque côté que vous vous tourniez, vous serez toujours misérable, si vous ne vous jetez dans le sein de Dieu.

Pourquoi vous troublez-vous, si les choses ne réussissent pas comme vous voulez? Quel est celui à qui tout réussit à son gré? Ce n'est ni vous ni moi, ni qui que ce soit sur la terre.

Tout le monde a sa peine et son affliction, fût-il roi ou pape.

Le plus heureux de tous est celui qui peut souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu.

On entend dire quelquefois à des personnes foibles : Qu'un tel est heureux d'être si riche, si grand, si puissant dans le monde!

Mais jetez les yeux sur les biens du ciel, et vous verrez que toutes ces grandeurs temporelles ne sont rien du tout; qu'elles passent en un moment, et qu'elles sont plutôt un poids qu'un bonheur, parce que leur possession est traversée de mille appréhensions et de mille peines.

Il n'est point nécessaire qu'un homme ait de grands biens temporels pour être heureux; il lui suffit d'en avoir médiocrement.

Il faut donc reconnoître cette vérité, que c'est une grande misère que de vivre sur la terre.

Plus un homme veut vivre de la vie de

l'esprit, plus la vie présente lui devient amère, parce qu'il en ressent mieux et en voit plus clairement la corruption et le néant.

Manger, boire, veiller, dormir, se reposer, travailler, et les autres suites fâcheuses auxquelles notre nature est assujettie, sont une véritable misère pour un homme qui craint vraiment Dieu, et qui ne désire rien tant que d'être bientôt affranchi du corps et de la servitude du péché.

Il est certain que tous ces besoins du corps sont un étrange poids à l'âme qui vit de l'esprit de Dieu.

C'est pourquoi le prophète demande à Dieu avec tant d'instance, qu'il lui plaise de le délivrer d'une si pénible nécessité.

Mais malheur à ceux qui ne connoissent pas leur misère! et malheur encore plus à ceux qui aiment la misère même et la corruption de cette vie!

Car cette vie, toute malheureuse qu'elle est, a tant de charmes pour quelques-uns, que, quoiqu'ils ne l'entretiennent que par leur travail continuel, ou par les aumônes d'autrui, s'ils pouvoient vivre toujours en ce

monde, ils ne se mettroient point en peine du royaume de Dieu.

O âmes infidèles et insensées, qui sont tellement plongées dans l'amour des choses d'ici-bas, qu'elles n'ont de goût que pour ce qui est terrestre et charnel !

Mais hélas! elles reconnoîtront enfin, par une cruelle expérience, combien étoit vil et méprisable ce qu'elles ont tant aimé.

Tous les Saints et les vrais amis de Jésus-Christ n'ont point mis ainsi leur affection à ce qui plaît aux sens, ou à ce qui brille dans le monde; mais ils se sont portés avec toute l'ardeur de leur cœur vers les biens éternels, comme vers l'unique objet de leurs espérances.

Ils aspiroient sans cesse, par des désirs ardens, aux biens immuables et invisibles, de peur que l'amour des biens visibles ne les entraînât vers la terre.

Vous qui vous trouvez dans un état bien différent de ces Saints, ne perdez pas néanmoins l'espérance de bien vivre et de vous avancer dans la piété, puisque Dieu vous donne encore du temps.

Pourquoi remettez-vous de jour en jour l'exécution de vos bons désirs ?

Commencez dès ce moment, et dites-vous à vous-même : Voici le temps d'agir ; voici le temps de combattre ; voici le temps de se corriger.

S'il vous arrive des disgrâces et des afflictions, croyez que c'est le temps alors de mériter les bénédictions de Dieu.

Il faut que vous passiez par le feu et par l'eau, avant que vous rentriez dans le rafraîchissement. (*Ps.* 65.)

Si vous ne vous faites violence, vous ne pourrez pas vaincre vos passions.

Tant que nous portons ce corps fragile, nous ne pouvons être sans péché, ni éviter les ennuis et les peines de la vie.

Nous voudrions bien être affranchis de tout mal ; mais il est juste que nous ne trouvions point de véritable félicité sur la terre, après avoir perdu l'innocence par notre péché.

Nous devons donc demeurer ferme dans la patience, et attendre la miséricorde de Dieu, *jusqu'à ce que ce temps d'iniquité passe, et que ce qu'il y a de mortel en nous soit*

absorbé par l'immortalité de la vie future. (*Ps.* 6. — 2 *Cor.* 5.)

O combien est grande la fragilité humaine, qui sent toujours un poids qui la porte au vice !

Vous confessez aujourd'hui vos fautes, et vous y retombez demain.

Vous êtes résolu maintenant d'éviter un mal, et une heure après vous le faites, comme si vous n'aviez point pris cette résolution.

Nous avons donc grand sujet de nous humilier, et de n'avoir jamais des sentimens élevés de nous-mêmes, puisque nous sommes si fragiles et si inconstans.

Ce que nous avons même acquis par la grâce avec un long travail, peut se perdre tout d'un coup par la négligence.

Hélas ! que ferons-nous à la fin du jour, si nous sommes si tièdes dès le matin ?

Malheur à nous si nous voulons déjà nous reposer, comme si tout étoit en paix et en assurance pour notre salut, lorsqu'il ne paroît pas encore en notre vie une seule trace d'une véritable sainteté !

Nous aurions grand besoin qu'on nous

instruisît de nouveau, et qu'on nous formât dans la piété comme ceux qui ne font que d'entrer en religion, s'il y avoit lieu d'espérer que cela servît à nous corriger à l'avenir, et à nous avancer davantage dans la vertu.

CHAPITRE XXIII.

Méditer la mort, et s'y préparer.

Considérez que vous ne serez qu'un moment en ce monde, et ce que vous deviendrez ensuite.

Un homme paroît aujourd'hui et disparoît demain; et, lorsque les yeux ne le voient plus, il s'efface aussi bientôt de l'esprit.

O stupidité et dureté du cœur humain, qui ne pense qu'à ce qui est présent, et ne prévoit point l'avenir!

Vous devriez être aussi réglé dans toutes vos actions et dans toutes vos pensées, que si vous deviez mourir aujourd'hui.

Si votre conscience étoit vraiment pure, vous ne craindriez pas beaucoup de mourir.

Il vaudroit mieux travailler à éviter le péché qu'à fuir la mort.

Si vous n'êtes pas prêt aujourd'hui à mourir, comment le serez-vous demain?

Le jour de demain est incertain, et que savez-vous si Dieu vous le donnera?

Que nous servira de vivre long-temps, puisque nous nous corrigeons si peu?

Hélas! la longue vie ne diminue pas toujours nos fautes, et souvent même elle les augmente!

Plût à Dieu que nous eussions bien vécu dans le monde durant un seul jour!

Plusieurs se flattent de ce qu'il y a déjà beaucoup d'années qu'ils se sont donnés à Dieu; mais tout ce temps leur a souvent peu servi pour se corriger.

Si la mort est à craindre, nous devons craindre qu'il ne soit encore plus dangereux pour nous de vivre long-temps.

Heureux celui qui a toujours devant les yeux l'heure de sa mort, et qui se dispose tous les jours à mourir!

Si vous avez vu quelquefois mourir un homme, considérez que la même chose vous doit arriver.

Pensez au matin que vous n'irez peut-être

pas jusqu'au soir, et au soir que vous ne verrez peut-être pas le matin.

Soyez toujours prêt, et vivez de telle sorte que vous ne soyez jamais surpris de la mort.

Plusieurs meurent d'une mort subite et imprévue : *Car le Fils de l'homme vient à l'heure qu'on n'y pense point.* (*Luc.* 12, 40.)

Quand cette dernière heure sera venue, vous verrez bien d'un autre œil votre vie passée, et vous regretterez beaucoup d'avoir été si lâche et si négligent.

O que celui-là est heureux et sage qui tâche de se rendre tel maintenant, qu'il désire que Dieu le trouve à l'heure de la mort!

Le parfait mépris du monde, l'ardent désir d'avancer dans la vertu, l'amour de la discipline, le travail de la pénitence, la promptitude à obéir, le renoncement à soi-même, la patience à souffrir tous les maux pour l'amour de Jésus-Christ, donnent une merveilleuse confiance à une âme, que sa mort sera bienheureuse.

Vous pouvez faire beaucoup de bien pendant que vous êtes en santé; mais je ne sais ce dont vous serez capable lorsque vous serez malade.

Peu deviennent meilleurs par la maladie, comme peu se sanctifient par les longs pèlerinages.

Ne vous fiez point sur vos proches et vos amis, et ne différez point à faire votre salut; parce que les hommes vous auront bien plutôt oublié que vous ne pensez.

Il vaut bien mieux pourvoir de bonne heure à la sûreté de votre salut, et faire passer au ciel devant vous vos bonnes œuvres, que de vous en reposer sur le soin des autres.

Si vous ne vous mettez pas en peine maintenant pour vous-même, qui s'en mettra en peine quand vous ne serez plus ?

Voici les momens précieux, *voici le jour du salut, voici le temps vraiment favorable.* (1 *Cor.* 6.)

Mais qui peut voir sans douleur que vous employez si mal ces mêmes momens qui vous sont donnés pour mériter une éternité ?

Un temps viendra que vous souhaiterez, je ne dis pas un jour, mais une seule heure, pour vous corriger; et je ne sais si vous l'obtiendrez.

Ame chrétienne, considérez de quel péril

et de quelle frayeur vous pouvez vous tirer, si vous vivez toujours dans la crainte et l'appréhension de la mort.

Tâchez de vivre dès ce moment d'une telle sorte, que vous ayez plus de sujet de vous réjouir que de craindre quand Dieu vous appellera à lui.

Apprenez dès à présent à mourir au monde, afin que vous commenciez alors à vivre avec Jésus-Christ.

Apprenez dès à présent à mépriser tout, afin que votre âme soit libre alors, pour aller à son Sauveur.

Affligez maintenant votre corps par la pénitence, afin que vous puissiez alors avoir une ferme espérance en Dieu.

Hélas! insensé que vous êtes, pourquoi vous promettez-vous de vivre long-temps, vous qui ne pouvez pas vous assurer d'un seul jour?

Combien cette vaine espérance en a-t-elle trompé d'autres, qui ont perdu la vie lorsqu'ils y pensoient le moins!

Combien de fois avez-vous ouï dire : Un tel a été tué d'un coup d'épée; un autre a été noyé; un autre est mort d'une grande

chute ; un autre à table ; un autre en jouant ; l'un périt par le feu, l'autre par le fer ; l'un par la peste, l'autre par la main des voleurs ? Ainsi la mort emporte tous les hommes, et leur vie s'enfuit comme l'ombre. Qui se souviendra de vous après votre mort, et qui priera pour vous ?

Faites, faites maintenant, mon cher frère, tout ce que vous pourrez faire, puisque vous ne savez pas quand vous mourrez, ni ce qui doit vous arriver après votre mort.

Amassez des richesses immortelles pendant que vous en avez le temps.

Ne vous appliquez qu'à votre salut, et ne pensez qu'aux choses de Dieu.

Faites-vous maintenant des amis, honorant les Saints, et imitant leurs actions, *afin qu'après votre mort ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.* (*Luc.* 16, 9.)

Vivez sur la terre comme un voyageur et un étranger, auquel toutes les affaires du monde sont indifférentes.

Conservez votre cœur toujours libre et élevé vers Dieu, parce que vous n'avez point ici de demeure stable. Offrez-lui sans cesse vos prières, vos gémissemens et vos larmes,

afin que votre esprit, après votre vie, passe heureusement au repos du ciel, dans le sein de Dieu. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIV.

Du jugement terrible de Dieu, et des peines réservées aux pécheurs.

Considérez en chaque chose quelle en doit être la fin, et que vous comparoîtrez un jour devant ce juge sévère à qui rien n'est caché, qui ne s'apaise point par les présens, et ne reçoit point les excuses, mais qui juge tout selon la justice.

O pécheur malheureux et insensé! que répondrez-vous à Dieu qui voit tous vos crimes, vous qui tremblez quelquefois en présence d'un homme en colère?

Que ne songez-vous à vous-même pour vous préparer au jour du jugement, lorsque personne ne pourra plus être ni excusé ni défendu par un autre, mais que chacun se trouvera assez chargé du poids de ses propres fautes.

C'est maintenant que votre travail peut être utile, et que Dieu peut écouter vos

gémissemens, et recevoir les larmes de votre satisfaction, pour guérir et purifier votre âme.

Un homme vraiment patient se fait, dès cette vie, un purgatoire où son âme se purifie excellemment, lorsque dans les injures qu'il reçoit il est plus touché du mal que font les autres, que de celui qu'il souffre; lorsqu'il prie avec affection pour ses ennemis; qu'il pardonne de bon cœur le tort qu'on lui fait, et est toujours prêt à demander pardon aux autres; qu'il est plus porté à la compassion qu'à la colère; qu'il se fait souvent violence à lui-même, et travaille dans toute la conduite de sa vie à assujettir parfaitement la chair à l'esprit.

Il vaut bien mieux retrancher maintenant nos vices, et nous purifier de nos péchés, que de les réserver pour être expiés dans l'autre monde.

Mais l'amour désordonné que nous avons pour notre corps, nous aveugle et nous trompe étrangement.

Que consumera ce feu dévorant, sinon nos péchés? Plus vous vous épargnez maintenant en suivant les attraits de la chair

plus vous serez puni sévèrement, et plus vous amasserez de matière pour ce feu.

C'est là que les pécheurs souffriront des peines cuisantes, et toutes contraires au plaisir qu'ils auront goûté dans le péché.

C'est là que les lâches et les paresseux seront piqués et percés avec des pointes de feu; et que les intempérans qui auront aimé la bonne-chère, seront tourmentés cruellement par la faim et par la soif.

C'est là que les impudiques et les voluptueux seront plongés dans un gouffre d'une poix ardente, et dans la puanteur du soufre toujours brûlant; et que les envieux, dans la violence de la douleur, grinceront des dents et hurleront comme des chiens enragés.

C'est là que chaque crime aura son supplice particulier.

C'est là que les orgueilleux seront remplis d'une éternelle confusion, et que les avares seront réduits dans la dernière extrémité de l'indigence.

Là, une seule heure de ces tourmens sera sans comparaison plus insupportable que cent années de la plus rigoureuse pénitence qui puisse se faire en ce monde.

Il n'y a nul repos, ni nulle consolation pour les damnés; au lieu que sur la terre nos travaux ont quelque relâche, et nous y jouissons de la consolation de nos amis.

Travaillez donc maintenant avec un soin exact et une vive douleur, afin qu'au jour du jugement vous entriez dans la paix et dans la sécurité des bienheureux.

Car les justes alors s'élèveront avec une merveilleuse confiance contre ceux qui les auront affligés et méprisés en cette vie. (*Sap.* 5, 1.)

Celui qui se soumet ici maintenant avec une profonde humilité au jugement des hommes injustes, viendra plein de gloire pour être leur juge.

Alors l'humble et le pauvre seront dans une confiance ferme et assurée; et le superbe, au contraire, sera pénétré de frayeur et de désespoir.

On reconnoîtra alors que celui-là aura été vraiment sage, qui aura bien voulu paroître insensé en ce monde, ou être méprisé pour l'amour de Jésus-Christ.

Alors les maux soufferts avec patience seront la joie des persécutés, et les persécu-

teurs injustes seront réduits à la confusion et au silence.

Les hommes vraiment pieux seront alors dans la joie, et les libertins dans la douleur.

Ce sera alors qu'on ressentira plus d'allégresse d'avoir affligé son corps par les austérités, que si on l'avoit toujours nourri dans les délices et dans les plaisirs : que les habits pauvres auront de l'éclat, et que les plus magnifiques perdront leur lustre : que les maisons de chaume et de boue seront plus estimées que les palais d'or et d'azur : qu'une patience constante dans les maux sera plus avantageuse que toute la puissance du monde, et que la simplicité des âmes humbles et obéissantes l'emportera sur toute la finesse et toute l'habileté des hommes du siècle.

Enfin, c'est alors qu'on se trouvera plus heureux d'avoir été pur dans la conduite de sa vie, qu'éclairé dans les arts et dans les sciences; d'avoir méprisé les richesses, que d'avoir amassé de grands trésors; d'avoir trouvé plus de goût dans les larmes et dans la prière, que dans la délicatesse des festins; d'avoir été religieux à garder le silence, que d'avoir aimé les entretiens inutiles; d'avoir

plutôt fait des œuvres saintes, que d'avoir dit de belles paroles, et d'avoir plus aimé une vie réglée et l'austérité de la pénitence, que tous les plaisirs et les divertissemens du monde.

Apprenez donc dès maintenant à souffrir de petits maux, pour en éviter de si effroyables.

Eprouvez dès à présent ce que vous pouvez. Si vous n'avez pas la force d'endurer de si petites choses, comment pourrez-vous souffrir des supplices éternels ?

Si vous vous trouvez si impatient dans la moindre incommodité, que seriez-vous dans les flammes de l'enfer ?

Souvenez-vous qu'il est impossible de passer de la joie à la joie, et d'aller régner avec Jésus-Christ, après avoir vécu dans tous les plaisirs du monde.

Quand jusqu'à cette heure vous auriez été toute votre vie plongé dans les délices, et comblé d'honneurs, que vous serviroit tout cela, si à ce moment même vous deviez mourir ?

Il est donc vrai que *tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir seul.*

Celui qui aime Dieu de tout son cœur, ne craint ni la mort, ni les supplices, ni le jugement, ni l'enfer, parce que l'amour parfait nous donne un accès sûr auprès de Dieu.

Il ne faut pas s'étonner que celui qui trouve encore du plaisir dans le péché, craigne la mort et le jugement.

Il est bon néanmoins que, si l'amour ne vous empêche pas de pécher, la crainte de l'enfer au moins vous retienne.

Si un homme se met peu en peine de craindre Dieu, il ne persévérera pas longtemps dans le bien, mais il tombera bientôt dans les filets du démon.

CHAPITRE XXV.

Travailler à se corriger, et à avancer de plus en plus dans la vertu.

Soyez vigilant et exact dans le service de Dieu; et dites-vous souvent à vous-même : *Qu'es-tu venu faire ici, et pourquoi as-tu quitté le monde ?*

N'étoit-ce pas pour servir Dieu dans toute votre vie, et pour devenir vraiment spirituel ?

Soyez donc ardent pour votre avancement, parce que vous recevrez bientôt le prix de vos peines, et vous serez alors exempt de toutes vos craintes et de tous vos maux.

Votre travail sera léger et court, votre bonheur sera grand, et votre joie éternelle.

Si vous persévérez à être fidèle et fervent dans toutes vos actions, Dieu sans doute sera aussi fidèle et magnifique à vous en récompenser.

Vous devez avoir une sainte confiance que vous arriverez heureusement au bout de la course ; mais vous ne devez pas trop vous rassurer, de peur de tomber, ou dans le relâchement, ou dans l'orgueil.

Un homme, se trouvant un jour troublé dans ses pensées, et agité diversement entre l'espérance et la crainte, tomba dans une profonde tristesse ; et, étant allé à l'église devant un autel, s'y prosterna pour faire sa prière ; et, comme il repassoit souvent ces paroles dans son esprit : *Hélas ! si je savois au moins que je dusse persévérer dans le service de Dieu !* il lui fut répondu aussitôt dans le fond du cœur : *Que voudriez-vous faire si vous le saviez ? Faites dès à présent ce que vous*

feriez alors, et vous aurez tout sujet de vivre en paix.

Etant en même temps consolé et fortifié par cette parole, il s'abandonna à la volonté de Dieu, et toutes ses inquiétudes et ses agitations s'évanouirent.

Il ne se mit plus en peine de rechercher curieusement ce qui lui devoit arriver à l'avenir; mais il ne pensa plus qu'à connoître la volonté de Dieu, ce qui lui seroit plus agréable et ce qui étoit le plus parfait, pour commencer et finir par lui tout le bien qu'il pourroit faire.

Espérez au Seigneur, et faites de bonnes œuvres, dit le prophète; *habitez et cultivez la terre, et vous serez nourri de ses biens.* (*Ps.* 36.)

Une chose empêche bien des gens de travailler avec ardeur à se corriger et à s'avancer dans la vertu, c'est qu'ils appréhendent les difficultés et le travail de ce saint combat.

Ceux qui font le plus de progrès sont ceux qui s'efforcent avec plus de courage à surmonter tout ce qui leur est le plus pénible, pour exécuter leurs saintes résolutions.

Plus un homme se surmonte lui-même et se mortifie dans l'esprit, plus il s'avance

dans la piété, et mérite que Dieu fasse croître la grâce en lui.

Mais tous n'ont pas une égale force pour se vaincre, et pour mourir à eux-mêmes.

Celui néanmoins qui aura plus de ferveur et de zèle s'avancera plus, quoiqu'il ait les passions plus vives que celui qui, ayant de meilleures inclinations, aura moins d'ardeur pour la vertu.

Il y a deux excellens moyens qui servent beaucoup pour nous corriger; l'un, de faire effort pour nous détourner de toutes les choses mauvaises où la nature nous porte; l'autre, de s'appliquer avec ardeur pour acquérir la vertu qui nous est la plus nécessaire.

Vous devez aussi travailler avec plus de soin à détruire en vous-même, et à éviter les défauts qui vous déplaisent le plus dans les autres.

Soyez attentif à vous servir de tout pour vous avancer; et, quoi que vous voyiez ou que vous entendiez dire qui puisse vous donner bon exemple, animez-vous du désir de l'imiter.

Si vous voyez faire du mal devant vous,

que cela vous serve à le fuir encore davantage, et à vous en corriger avec plus de soin, si vous y êtes tombé quelquefois.

Considérez que, comme vous observez la conduite des autres, les autres aussi observent la vôtre.

Qu'il est doux et agréable de voir des Religieux pleins de ferveur et de pitié, dont la vie est exacte et réglée en toutes choses!

Qu'il est triste, au contraire, et pénible d'en voir qui négligent leur règle, et dont la vie est tout opposée au saint état qu'ils ont embrassé!

Qu'il est dangereux de négliger les devoirs auxquels on s'est engagé par sa profession, et de se porter à des choses auxquelles nous n'avons pas été appelés!

Souvenez-vous sans cesse de votre vocation, et jetez les yeux sur l'image de Jésus crucifié.

Vous ne sauriez considérer sa vie sans être couvert de honte, en voyant que jusqu'à cette heure vous ayez eu si peu de soin de rendre la vôtre conforme à la sienne, quoiqu'il y ait déjà long-temps que vous soyez entré dans la voie de Dieu.

Le Religieux qui s'appliquera avec attention et avec piété à méditer la vie très-sainte et la passion de son Sauveur, y trouvera avec abondance tout ce qui sera utile et avantageux pour son salut.

Ce seroit en vain qu'il chercheroit quelque chose de meilleur que ce qu'il trouve en Jésus.

O si Jésus crucifié entroit une fois en notre cœur, nous saurions bientôt tout ce que nous devons savoir!

Le Religieux fervent se porte tout d'un coup à tout ce qu'on lui commande; mais celui qui est négligent et tiède est accablé de peines de toutes parts; il ressent affliction sur affliction, parce qu'il n'a point la consolation intérieure, et qu'il lui est défendu d'en chercher à l'extérieur.

Le Religieux qui ne garde pas exactement sa règle est exposé à de grandes chutes.

Celui qui penche toujours vers le relâchement et la mollesse, n'aura jamais la paix dans le cœur; car il y aura toujours quelque chose qui lui fera de la peine.

Considérez tant de Religieux qui vivent en leurs monastères dans une si étroite ob-

servance de leur règle. Ils sortent rarement, et vivent dans une grande retraite. Ils se nourrissent et s'habillent très-pauvrement; travaillent beaucoup; parlent peu; veillent long-temps; ne dorment guère; s'appliquent presque toujours à la prière et à la lecture; et gardent en toutes choses une très-exacte et très-sévère discipline.

Voyez les Chartreux, l'ordre de Cîteaux, et tant d'autres Religieux et Religieuses qui se lèvent toutes les nuits pour aller chanter les louanges de Dieu.

Ne vous seroit-il pas honteux d'être lâche dans cet exercice divin, tandis que tant de saintes âmes s'y occupent avec tant d'ardeur?

O que vous seriez heureux, si vous n'aviez autre chose à faire qu'à louer Dieu de cœur et de bouche; et si les nécessités de manger, de boire et de dormir n'interrompoient point une occupation si sainte, et que vous pussiez vous appliquer sans cesse aux exercices de la piété!

Oui, c'est alors que vous seriez véritablement heureux, et non pas lorsque vous êtes obligé de servir le corps.

Plût à Dieu que tous ces besoins cessas-

sent, et que nous pussions ne penser qu'à la nourriture spirituelle, qu'hélas! nous ne goûtons que très-rarement.

Quand l'homme se trouve dans un tel état qu'il ne cherche plus de consolation dans aucune créature, il commence alors à goûter Dieu parfaitement; et, quoi qu'il lui arrive, il sera toujours en paix.

Alors il n'est susceptible ni de vaine joie, ni d'une tristesse humaine pour quelque sujet que ce puisse être; mais il s'abandonne avec une entière confiance entre les mains de Dieu, qui est lui seul tout à tous; à l'égard duquel rien ne périt, ni ne meurt; en qui tout est vivant, et à la puissance duquel toutes les créatures sont assujetties.

Souvenez-vous toujours que votre fin est proche, et que le temps perdu ne revient plus.

Vous n'acquerrez jamais les vertus, si vous ne vous y appliquez avec grand soin.

Dès lors que vous commencerez à vous relâcher, vous tomberez dans le trouble et l'inquiétude; mais, si vous vous entretenez dans la ferveur, vous trouverez une grande paix, et vos travaux seront adoucis par la

grâce de Dieu, et par l'amour qu'il vous donnera pour la vertu.

L'âme soigneuse et fervente est prête à tout.

La peine qu'on éprouve à résister aux passions et aux vices, est plus grande que les plus grands travaux du corps.

Celui qui n'évite pas les petits défauts, tombera peu à peu dans les plus grands. (*Eccl.* 19, 1.)

Si vous passez utilement la journée, vous en aurez toujours de la joie le soir.

Veillez sur vous-même; excitez-vous vous-même; instruisez-vous vous-même; et, quoi que vous fassiez pour les autres, ne vous négligez jamais vous-même.

Plus vous vous ferez de violence, plus vous avancerez dans la piété.

FIN DU PREMIER LIVRE.

L'Entrée dans Jérusalem.

Partout où Dieu regne, il porte avec lui la paix et la joie, qui est un don du St. Esprit. Liv. II ch. I.

LIVRE SECOND.

AVIS A L'AME QUI VEUT FAIRE DES PROGRÈS DANS LA VIE SPIRITUELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Rentrer en soi-même : vivre et s'entretenir avec JÉSUS.

LE *Royaume de Dieu est au dedans de vous* (*Luc*, 21.), dit le Seigneur. Convertissez-vous à Dieu de tout votre cœur, et quittez ce misérable monde, et votre âme trouvera le repos.

Apprenez à mépriser toutes les choses extérieures, et à ne vous appliquer qu'aux intérieures; et vous verrez que le royaume de Dieu viendra en vous.

Car le Royaume de Dieu est la paix et la joie que donne le Saint-Esprit. (*Rom.* 14, 17.) Ce qui n'est point donné aux impies.

JÉSUS-CHRIST viendra à vous, et vous fera ressentir la douceur de ses consolations, si

vous lui préparez en vous une demeure digne de lui.

Toute la gloire et la beauté qu'aime cet Epoux céleste, *est au dedans de l'âme* (*Ps.* 44, 14.), et c'est là qu'il prend ses délices.

Lorsqu'un homme est vraiment intérieur, Jésus se plaît à le visiter souvent; il s'entretient doucement avec lui; il aime à le consoler dans toutes ses peines; il lui donne sa paix; il le traite avec une familiarité incompréhensible.

Courage donc, âme fidèle, préparez votre cœur à un tel Epoux, afin qu'il daigne venir en vous, et habiter dans votre cœur.

Car c'est lui-même qui a dit : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mes paroles, et nous viendrons en lui, et nous demeurerons en lui.* (*Joan.* 14.) Ouvrez donc votre cœur à Jésus-Christ, et fermez-le à tout le reste.

Lorsque vous posséderez Jésus, vous serez riche, et lui seul vous suffit. Il prendra soin lui-même de tout ce qui vous regarde, et ne dédaignera pas de vous tenir lieu d'un ami, en sorte que vous n'aurez pas besoin de mettre votre confiance dans les hommes.

Car les hommes changent bientôt, et pas-

sent en un moment; mais Jésus-Christ vit dans tous les siècles, et son amitié demeure ferme et constante jusqu'à la fin.

Vous ne devez pas attendre beaucoup d'un homme fragile et mortel, quoiqu'il vous soit utile et que vous l'aimiez; et vous ne devez pas aussi vous attrister beaucoup s'il s'élève quelquefois contre vous, et s'il s'oppose à vous.

Les hommes changent comme le temps. Ceux qui sont aujourd'hui pour vous, pourront demain être contre vous; et, au contraire, vos ennemis d'aujourd'hui seront peut-être demain vos amis.

Mettez en Dieu toute votre confiance, et qu'il soit lui seul toute votre crainte et tout votre amour.

C'est lui qui répondra pour vous, et qui fera réussir toutes choses pour votre bien.

Vous n'avez point ici de demeure stable; En quelque lieu que vous soyez, vous serez voyageur et étranger, et vous ne trouverez de repos que dans une parfaite union avec Jésus-Christ.

Que cherchez-vous ici-bas, puisque ce n'est point ici le lieu de votre repos?

Votre demeure doit être dans le ciel, et vous ne devez regarder toutes les choses de la terre que comme en passant.

Elles passent toutes, et vous avec elles. Prenez garde de vous y attacher, de peur d'être pris et de vous perdre.

Elevez vos pensées jusqu'à Dieu, et offrez sans cesse vos prières à Jésus-Christ.

Si vous n'êtes pas capable de la haute contemplation des choses célestes, reposez-vous dans la passion du Sauveur, et aimez à demeurer dans ses plaies sacrées.

Car, si vous avez souvent recours à ces marques sanglantes et précieuses de son amour envers nous, vous vous sentirez merveilleusement consolé dans vos afflictions; vous vous mettrez peu en peine des mépris des hommes, et vous souffrirez aisément toutes leurs médisances et toutes leurs injures.

Jésus-Christ a été lui-même méprisé dans le monde, et abandonné de ses proches et de ses amis, parmi les insultes et les outrages, et au comble de l'affliction et de la douleur.

Le Fils de Dieu a bien voulu être méprisé

et crucifié, et vous osez vous plaindre de quelque chose !

Le Fils de Dieu a eu des ennemis et des calomniateurs, et vous voulez n'avoir que des amis et des bienfaiteurs !

Comment Dieu connoîtra-t-il votre patience, si vous n'avez rien qui vous fasse peine ?

Comment serez-vous ami de Jésus souffrant, si vous ne voulez souffrir aucun mal ?

Souffrez avec Jésus et pour Jésus, si vous voulez régner avec Jésus.

Si vous étiez entré parfaitement une seule fois dans les entrailles de Jésus, et que vous eussiez un peu goûté son ardent amour, vous ne pourriez plus vous arrêter à ce qui contente ou mécontente votre amour-propre, et vous auriez de la joie d'être dans l'opprobre, parce que l'amour de Jésus fait que l'homme se méprise lui-même.

Celui qui aime sincèrement Jésus et sa vérité, et qui est vraiment intérieur et dégagé des affections déréglées, n'aura point de peine à se donner tout entier à Dieu, et à s'élever en esprit au-dessus de soi-même,

pour jouir d'un repos céleste dans la jouissance de son bien-aimé.

Celui-là est vraiment sage et instruit, non des hommes, mais de Dieu, qui juge des choses selon qu'elles sont en elles-mêmes, et non pas selon l'estime et l'opinion des hommes.

Celui qui sait vivre de la vie intérieure, et qui considère peu ce qui n'est qu'extérieur, n'a besoin ni d'un lieu particulier, ni d'un certain temps, pour ranimer sa piété.

L'homme intérieur se recueille bientôt, parce qu'il ne se répand jamais tout entier au dehors.

Il ne se trouve point dissipé par les travaux extérieurs, ni par les occupations nécessaires en certains temps; mais il s'accommode aux choses, selon qu'elles se rencontrent.

Celui qui est bien réglé au dedans, se met peu en peine des dérèglemens des hommes, ou de leurs actions éclatantes.

L'homme trouve en soi d'autant plus d'embarras et de distraction, qu'il s'embarrasse et se distrait plus lui-même hors de lui.

Si vous aviez le cœur droit et vraiment pur, tout contribueroit à votre avancement et à votre bien.

Tous vos troubles et vos déplaisirs viennent de ce que vous n'êtes pas encore parfaitement mort à vous-même, ni séparé de toutes les choses de la terre.

Rien ne souille et n'embarrasse le cœur de l'homme, comme l'amour impur des créatures.

Si vous rejetez les consolations extérieures, vous pourrez contempler les choses du ciel, et ressentir en vous une joie ineffable.

CHAPITRE II.

Souffrir humblement les médisances des hommes.

Mettez-vous peu en peine que les hommes soient pour vous ou contre vous; mais que votre soin principal soit que Dieu soit avec vous en tout ce que vous ferez.

Soyez à Dieu sincèrement et du fond du cœur, il saura bien vous défendre.

Car, quelque grande que soit la malice des hommes, nul ne peut nuire à celui que Dieu a résolu de soutenir.

Si vous pouvez demeurer en silence et souffrir en paix, vous ressentirez indubitablement le secours de Dieu.

Il n'y a que lui qui connoisse le temps et la manière de vous délivrer, et ainsi vous devez vous abandonner entre ses mains.

C'est à lui à vous protéger et à vous mettre à couvert des insultes et des reproches des hommes.

Il nous est souvent avantageux, pour être solidement humbles, que les autres sachent quels sont nos défauts, et nous les reprochent.

Quand l'homme s'humilie pour ce qui est défectueux en lui, il apaise aisément les autres, et satisfait sans peine ceux qui se mettent en colère contre lui.

Dieu protége et délivre l'humble; il l'aime et le console; il s'abaisse vers lui; il répand sur lui ses grâces avec une grande profusion; et, après qu'il a été long-temps abaissé, il l'élève à une souveraine gloire.

Dieu découvre ses secrets au cœur humble; il l'invite et l'attire doucement à lui.

L'humble de cœur conserve une grande paix dans tout ce qui peut lui causer de la

confusion et de la honte, parce que le monde ne lui est rien, et qu'il ne s'appuie que sur Dieu seul.

Ne croyez point avoir fait encore quelque progrès, si vous n'êtes persuadé que vous êtes le dernier de tous.

CHAPITRE III.

De la paix intérieure.

Commencez par bien établir la paix dans votre cœur, et vous pourrez ensuite la donner aux autres.

L'homme qui jouit de cette paix servira plus les autres que ne pourroient faire ceux qui sont les plus éminens en science.

Celui qui se laisse emporter par la passion, change souvent le bien en mal, et se porte aisément à penser désavantageusement des autres; mais celui qui conserve son âme en paix, voit au contraire tout en bien.

L'âme qui est dans le calme ne forme de soupçons contre personne; mais l'esprit turbulent et inquiet est agité de divers soupçons, et ne peut ni demeurer en repos, ni y laisser les autres.

Il dit souvent ce qu'il ne devroit point dire, et omet ce qu'il devroit faire.

Il considère à quoi les autres sont obligés, et néglige lui-même ce qu'il est obligé de faire.

Que votre zèle agisse premièrement sur vous-même, et après cela vous pourrez l'étendre sur vos frères.

Vous savez bien excuser et colorer ce que vous faites, et vous ne voulez point recevoir les excuses des autres.

Il seroit bien plus juste au contraire de vous accuser vous-même, et de les excuser.

Si vous voulez être supporté, accoutumez-vous aussi à supporter les autres.

Considérez combien vous êtes éloigné de la vraie charité et de la vraie humilité, qui ne sait se mettre en colère et s'indigner que contre soi-même.

Il n'est pas besoin d'une grande vertu pour vivre en paix avec ceux qui sont bons et doux, puisqu'on se plaît naturellement dans la compagnie de ces personnes, et que nous aimons toujours ceux qui sont du même sentiment que nous.

Mais c'est l'effet d'une grande grâce et

d'une vertu mâle et courageuse, de pouvoir vivre paisiblement avec des personnes dures et peu réglées, qui sont sans joug et sans discipline, ou qui nous contredisent et nous combattent.

Il y en a qui conservent la paix en eux, et qui l'ont aussi avec les autres.

Il y en a, au contraire, qui n'ont point de repos en eux, et qui troublent celui de leurs frères; qui sont insupportables aux autres, et encore plus à eux-mêmes.

Il y en a enfin qui non-seulement jouissent de la paix, mais qui travaillent encore à la faire recouvrer à ceux qui l'ont perdue.

Mais pendant que nous sommes dans cette misérable vie, notre paix consiste plutôt à souffrir patiemment, qu'à ne trouver rien qui nous contrarie.

Plus l'homme a de douceur et de patience, plus il a de paix.

Et celui-là est véritablement le vainqueur de soi-même, le maître du monde, l'ami de Jésus, et l'héritier du Paradis.

CHAPITRE IV.

De la pureté et de la simplicité du cœur.

L'ame chrétienne a deux ailes pour s'élever de la terre; la simplicité et la pureté.

La simplicité doit être dans l'intention, et la pureté dans l'affection.

La simplicité tend et aspire à Dieu, la pureté le possède et le goûte.

Nulle action, bonne en elle-même, ne vous coûtera, si vous êtes libre de toute affection déréglée.

Si vous recherchez sincèrement à plaire à Dieu, et à servir vos frères, vous jouirez d'une liberté intérieure et spirituelle.

Si votre cœur étoit vraiment droit, toutes les créatures vous deviendroient un miroir pour y contempler le Créateur, et un livre vivant pour y lire la règle d'une sainte vie.

Il n'y a point de créature si petite et si vile, qui ne représente la bonté de Dieu.

Si vous étiez bon et pur au dedans de vous, vous n'auriez nulle peine à voir et à comprendre toutes choses.

Le cœur pur pénètre jusque dans le ciel et dans les enfers.

Chacun juge de ce qu'il voit au dehors, selon qu'il est disposé au dedans.

S'il y a quelque joie dans le monde, elle est pour celui qui a le cœur pur; et, s'il y a quelque affliction ou quelque misère, elle est le partage d'une mauvaise conscience.

Comme le fer, étant mis au feu, perd sa rouille et devient tout étincelant, ainsi celui qui se convertit à Dieu de tout son cœur, perd toute sa lâcheté et sa paresse, et est transformé en un homme nouveau.

Quand une âme commence à devenir tiède, elle appréhende les moindres travaux, et reçoit aisément les consolations extérieures.

Mais, lorsqu'elle commence à se surmonter elle-même, et à marcher avec courage dans la voie de Dieu, elle regarde comme facile et léger ce qui lui paroissoit auparavant très-pénible.

CHAPITRE V.

Ne s'occuper que de soi-même et de Dieu.

Nous ne devons pas déférer trop à nos propres pensées, parce que souvent nous

avons peu d'intelligence et de grâce, nous avons peu de lumière, et ce peu même se perd bientôt par notre négligence.

Nous sommes souvent si aveugles, que nous ne reconnoissons pas notre aveuglement.

Souvent aussi nous agissons mal, et nous nous excusons encore plus mal.

Nous croyons quelquefois que c'est un bon zèle qui nous pousse, et ce n'est que la passion.

Nous reprenons de petites choses dans les autres, et nous en passons dans nous de beaucoup plus grandes.

Ce que nous souffrons des autres nous est extrêmement sensible, et nous paroît très-considérable, et nous ne faisons point de réflexion sur ce qu'ils ont à souffrir de nous.

Quiconque seroit équitable et se rendroit justice à lui-même, ne se porteroit jamais à juger désavantageusement des autres.

L'homme intérieur préfère le soin de son âme à tout autre soin, et celui qui est bien appliqué à veiller sur soi, n'a jamais de peine à ne point parler des autres.

Vous ne serez jamais intérieur et vrai-

ment dévot, si vous n'observez ce silence dans tout ce qui ne vous regarde pas, pour arrêter toute votre attention sur vous-même.

Si vous vous occupez uniquement de Dieu et de vous, vous serez peu touché de tout ce que vous verrez au dehors.

Où êtes-vous quand vous n'êtes pas présent à vous ? Et que vous servira de vous être bien tourmenté le corps et l'esprit, si cependant vous avez négligé de veiller sur vous ?

Si vous voulez avoir la paix du cœur et une véritable union avec Dieu, vous devez mépriser tout le reste, pour vous donner tout entier à la garde de vous-même.

Vous avancerez beaucoup, si vous ne vous embarrassez point de tout ce qui est temporel. Vous reculerez beaucoup, au contraire, si vous faites quelque cas des choses de la terre.

Que rien ne vous paroisse ni grand, ni élevé, ni agréable, ni avantageux, s'il n'est purement Dieu, ou de Dieu.

Quelque consolation qui vous arrive de quelque créature que ce soit, croyez que ce n'est que vanité.

L'âme qui aime vraiment Dieu, méprise tout, de ce haut degré où la met son union avec Dieu.

Dieu, dont l'éternité et l'immensité remplissent toutes choses, remplit seul et console l'âme; et il est seul la véritable joie du cœur.

CHAPITRE VI.

De la joie d'une bonne conscience.

La gloire d'un Chrétien est le bon témoignage que lui rend sa conscience. (2 *Cor.* 1.

Si votre conscience est pure, vous serez toujours dans la joie.

Une bonne conscience peut souffrir beaucoup, et sa joie redouble dans les plus grands maux.

La mauvaise conscience est toujours timide et inquiette.

Vous jouirez d'un repos très-doux, si votre cœur ne vous reproche rien.

Ne vous réjouissez jamais que d'avoir bien fait.

Les méchans n'ont point de vraie joie, ni de paix intérieure, parce que c'est un oracle

que Dieu même a prononcé : *Qu'il n'y a point de paix pour les impies.* (*Isa.* 57.)

S'ils vous disent : Nous sommes en paix, nous sommes à l'abri de tous les maux : qui osera entreprendre de nous traverser dans l'état où nous sommes? Ne les croyez pas, parce que la colère de Dieu s'élèvera tout d'un coup contre eux, et il réduira toutes leurs entreprises en fumée, et leurs pensées périront avec eux.

Il n'est pas difficile à l'âme qui aime, de se réjouir et *de se glorifier dans l'affliction* (*Rom.* 5.), parce que c'est là proprement se réjouir et *se glorifier dans la croix de* Jésus. (*Gal.* 6. 14.)

La gloire que le monde donne et reçoit, passe en un moment, et elle est toujours suivie de tristesse.

La gloire des bons est dans le fond de leur cœur, et non dans la bouche des hommes.

La joie des justes est de Dieu et en Dieu; leur joie est dans la vérité.

Celui qui désire la gloire véritable et éternelle, ne se met point en peine de la temporelle; et celui qui recherche ou qui ne

méprise pas sincèrement la gloire temporelle, se rend par là témoignage qu'il n'aime pas assez l'éternelle.

Celui qui ne se soucie ni du blâme, ni des louanges, n'aura rien qui trouble la paix de son cœur.

L'âme pure demeure aisément contente et paisible.

Vous n'en serez pas plus saint, si on vous loue; ni moins estimable, si on vous méprise.

Vous êtes ce que vous êtes; et, quoi qu'on publie de vous, vous ne deviendrez pas plus grand que vous n'êtes aux yeux de Dieu.

Si vous considérez bien ce que vous êtes, vous vous mettrez peu en peine de ce que les hommes disent de vous.

L'homme voit le dehors, et Dieu voit le cœur. (*Reg.*, 16. 7.)

L'homme considère les actions; mais Dieu pèse l'intention.

Faire toujours bien et s'estimer peu est la marque d'une âme vraiment humble.

Ne recevoir de consolation d'aucune créature, est l'effet de la confiance intérieure, et d'une grande pureté de cœur.

Celui qui ne cherche au dehors aucun témoignage en sa faveur, fait bien voir qu'il s'est mis entièrement entre les mains de Dieu.

Car ce n'est pas celui qui se rend témoignage à lui-même, comme dit S. Paul, *qui est vraiment estimable; mais c'est celui à qui Dieu rend témoignage.* (2 *Cor.* 10.)

Suivre au fond du cœur la voie de Dieu, et n'avoir au dehors aucune attache ni aucune affection, est l'état d'un homme intérieur et spirituel.

CHAPITRE VII.

Aimer JÉSUS par-dessus toutes choses.

Heureux celui qui comprend bien ce que c'est que d'aimer Jésus, et de se mépriser soi-même pour l'amour de Jésus.

Vous devez quitter pour ce bien-aimé tout autre ami, parce que Jésus veut être aimé seul et par-dessus tout.

L'amour de la créature est trompeur et inconstant; l'amour de Jésus est stable et fidèle.

Celui qui s'attache à la créature fragile,

tombera avec elle ; celui qui s'attache à Jésus, demeurera inébranlable avec lui.

Aimez et prenez pour votre unique ami celui qui ne vous quittera point lorsque tout le monde vous abandonnera, et qui ne vous laissera jamais périr.

Il faut nécessairement que vous soyez un jour séparé de tout, quelque répugnance que vous y puissiez avoir.

Attachez-vous donc à Jésus pendant la vie et à la mort, et abandonnez-vous à cet ami fidèle, qui vous peut seul assister lorsque tous les autres vous manqueront.

Votre bien-aimé est jaloux, il n'en souffre point d'autre avec lui. Il veut seul posséder tout votre cœur, et s'y asseoir comme un roi sur son trône.

Si vous aviez soin de dégager votre âme de l'affection des créatures, Jésus prendroit plaisir à demeurer avec vous.

Vous trouverez par expérience que tout ce que vous aurez mis d'affection dans les hommes, hors Jésus, sera perdu pour vous.

Ne mettez point votre confiance ni votre appui sur un roseau agité des vents, parce que *toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa*

gloire tombera comme la fleur des champs. (*Isa.* 40. 9.)

Si vous vous arrêtez à l'éclat et aux apparences des hommes, vous tomberez dans l'illusion ; et, cherchant dans eux votre consolation et votre avantage, vous n'y trouverez que votre perte.

Si vous cherchez Jésus en tout, vous le trouverez infailliblement.

Si vous vous cherchez vous-même, vous vous trouverez aussi, mais pour vous perdre vous-même.

Car celui qui ne cherche pas Jésus, se fait plus de mal à lui-même que tous ses ennemis et le monde ne lui en peuvent faire.

CHAPITRE VIII.

Que l'amitié de Jésus est la source de tous les biens.

1. Quand Jésus est présent, tout est doux à l'âme, et rien ne lui paroît difficile : quand Jésus est absent, tout lui est dur et fâcheux.

Quand Jésus ne parle point au cœur, rien ne nous console ; mais, lorsqu'il dit seulement une parole, nous sommes comblés de consolation.

Ne voyons-nous pas que la Madeleine se leva aussitôt du lieu où elle avoit pleuré, quand Marthe lui dit: *Voici le Seigneur, il vous appelle?* (*Joan.* 11.)

O heureux moment auquel Jésus nous appelle, pour nous faire passer des larmes à la joie de l'esprit!

Que vous serez toujours aride et sec, si vous êtes sans Jésus!

Que vous serez insensé et abusé, si vous désirez autre chose que Jésus!

Certes, vous ferez alors une plus grande perte que si vous aviez perdu tout le monde.

2. Que vous peut donner tout le monde ensemble, si vous n'avez point Jésus?

Etre sans Jésus, c'est un enfer; être avec Jésus, c'est un paradis.

Si Jésus est avec vous, il n'y aura point d'ennemi qui vous puisse nuire.

Celui qui a trouvé Jésus a trouvé un trésor; ou plutôt il a trouvé un bien qui est au-dessus de tous les biens.

Celui qui perd Jésus perd plus infiniment que s'il avoit perdu tout le monde.

Celui qui vit sans Jésus est dans la dernière

pauvreté, et celui qui possède Jésus est souverainement riche.

3. C'est un grand art que de savoir vivre avec Jésus, et une merveilleuse prudence que de le savoir retenir en soi.

Soyez humble et ami de la paix, et Jésus sera avec vous.

Soyez fervent et toujours tranquille, et Jésus demeurera avec vous.

Vous chasserez bientôt Jésus hors de vous, et vous perdrez bientôt sa grâce, si vous vous laissez aller aux choses extérieures.

Que si vous l'avez chassé et perdu une fois, où vous retirerez-vous, et à quel ami aurez-vous recours ?

Vous ne pouvez vivre heureusement sans un ami; et, si Jésus n'est votre souverain ami, vous serez accablé de chagrin et de tristesse.

Vous faites donc une folie, si vous mettez votre confiance ou votre joie en un autre.

Vous devriez bien plutôt choisir de tomber dans l'inimitié de tous les hommes, que dans la disgrâce de Jésus.

Que Jésus donc, entre tous ceux qui vous

sont chers, soit celui que vous aimiez souverainement et uniquement.

Aimez tous les autres pour l'amour de Jésus, et Jésus pour lui-même.

C'est lui seul qui doit être aimé sans reserve et sans mesure, puisqu'il surpasse infiniment en bonté et en fidélité tous les autres que vous pouvez aimer.

Aimez en lui tous vos amis, et pour l'amour de lui tous vos ennemis, et priez-le pour tous, afin que tous aient le bonheur de le connoître et de l'aimer.

Gardez-vous bien de désirer jamais d'être loué et d'être aimé plus que les autres, car cela n'appartient qu'à Dieu, qui est le seul qui n'ait point de semblable.

Ne désirez jamais que personne s'occupe dans son cœur de l'affection qu'il a pour vous, et ne vous occupez aussi jamais de celle que vous avez pour un autre; mais désirez plutôt que Jésus possède seul toute votre âme, et celle de tous les hommes vertueux.

Il faut que vous soyez pur et libre intérieurement, sans aucune attache à la créature.

Vous devez être dénué de tout, et avoir

un cœur purement uni à Dieu, si vous voulez vous occuper du Seigneur, et goûter combien il est doux.

Mais il est certain que vous n'arriverez jamais à cet état, sans être prévenu et attiré par la grâce de Dieu, afin que votre cœur, étant libre et dégagé de tout, s'attache entièrement à lui seul.

Car, lorsque la grâce de Dieu entre dans l'homme, il devient puissant et capable de tout; mais, lorsqu'elle se retire, il devient pauvre et infirme, et il demeure comme exposé à toutes sortes de peines et de châtimens.

Il ne doit pas néanmoins se laisser abattre alors, ni perdre la confiance; mais il doit se soumettre paisiblement à la volonté de Dieu, et souffrir tout ce qui lui arrive pour la gloire de Jésus-Christ, parce que l'été vient après l'hiver, le jour après la nuit, et le calme après l'orage.

CHAPITRE IX.

Des dégoûts, et des sécheresses intérieures.

Il est aisé de mépriser les consolations des hommes, lorsque Dieu même nous console.

Mais c'est l'effet d'une grande et d'une rare vertu, de se passer aussi bien des consolations divines que des humaines, et de souffrir en paix et pour la gloire de Dieu cette espèce d'exil où se trouve notre cœur, de ne se rechercher en rien, et de n'avoir pas la moindre pensée si on mérite d'être traité de la sorte.

Quelle merveille que vous sentiez de la joie et de la dévotion, lorsque la grâce vient luire dans votre cœur?

Qui ne s'estimeroit heureux dans un moment si favorable?

Qui peut aller plus agréablement et plus doucement que celui qui est porté en quelque sorte sur les ailes de la grâce?

Et qui s'étonnera que rien ne lui soit alors pesant et pénible, puisqu'il est porté par le Tout-Puissant, et conduit par ce guide souverain?

Nous avons aisément recours aux consolations extérieures, et l'homme a bien de la peine à se dépouiller de lui-même.

Ce grand Martyr, S. Laurent, vainquit le siècle, en foulant aux pieds tous ses attraits et tous ses plaisirs, et en surmontant encore

l'attache qu'il pouvoit avoir à son évêque, lorsqu'il souffrit en paix, pour l'amour de Jésus-Christ, d'être séparé du pape S. Sixte, qu'il aimoit si tendrement.

C'est ainsi qu'il surmonta l'amour d'un homme pour celui de Dieu, et qu'il renonça entièrement à toutes les consolations humaines, pour s'assujettir à sa souveraine volonté.

Si vous avez un ami que vous chérissiez uniquement, et que vous croyiez le plus nécessaire pour votre bonheur, apprenez de même à le quitter pour l'amour de Dieu.

Supportez doucement cette séparation, puisque tôt ou tard nous devons tous être séparés les uns des autres.

L'homme doit soutenir de grands et de longs combats contre lui-même, avant qu'il apprenne à se vaincre entièrement, et à mettre en Dieu seul toute son affection.

Quand l'homme s'appuie sur lui-même, il se laisse aller aisément aux consolations humaines.

Celui, au contraire, qui aime vraiment Jésus-Christ, et qui travaille avec ardeur à acquérir les vertus, ne s'abaisse point à

ces soulagemens humains, et ne cherche point ces douceurs sensibles; mais il embrasse les exercices les plus rudes, et aime à souffrir les plus grands travaux pour Jésus-Christ.

Lors donc que Dieu vous favorise de consolations spirituelles, recevez-les avec action de grâces, et reconnoissez que ce n'est point un effet de votre mérite, mais un don de Dieu.

Ne vous en enorgueillissez pas, ne vous en réjouissez pas avec excès, et n'en concevez pas une vaine présomption.

Que cette grâce, au contraire, vous rende plus humble, plus vigilant et plus circonspect dans toutes vos actions, parce que ce moment heureux passera, et la tentation viendra ensuite.

Lorsque cette douceur vous sera ôtée, ne vous laissez pas aller à la défiance et à l'abattement, mais attendez avec humilité et avec patience le retour de cette joie céleste; parce que Dieu est assez puissant pour vous la donner de nouveau avec encore plus d'abondance qu'auparavant.

Cette conduite divine n'est ni étrange,

ni nouvelle pour ceux qui ont de l'expérience dans la voie de Dieu : et les anciens Prophètes et les plus grands Saints ont éprouvé dans eux-mêmes cette vicissitude de trouble et de paix.

Ainsi le Roi-Prophète sentoit la présence de la grâce, lorsqu'il étoit dans l'état qu'il décrit en ces termes : *J'ai dit dans mon abondance : Je ne serai jamais abandonné.* (*Ps.* 19.)

Mais aussitôt que la grâce se fut retirée de lui, après avoir éprouvé ce qu'il étoit par lui-même, il ajoute : *Vous avez détourné votre visage de moi, et en même temps je suis tombé dans le trouble.* (*Ibid.*)

Cependant il ne perd pas courage, mais il s'adresse à Dieu avec plus d'ardeur, en lui disant : *Seigneur, je crie vers vous; mon Dieu, je vous offre ma prière.* (*Ibid.*)

Et enfin, témoignant qu'il a obtenu ce qu'il demande, il ajoute : *Le Seigneur m'a écouté, et il a eu compassion de moi : le Seigneur est venu à mon secours.* (*Ibid.*)

Et il marque quel a été ce secours, en disant : *Vous avez changé ma plainte en un chant de joie, et vous m'avez comblé d'allégresse.* (*Ibid.*)

Si Dieu a traité de la sorte les plus grands Saints, nous ne devons pas nous décourager, nous autres pauvres et foibles, de nous trouver tantôt dans la ferveur, et tantôt dans le refroidissement, puisque l'Esprit Saint vient dans l'âme et s'en retire, selon qu'il lui plaît.

C'est pourquoi Job dit à Dieu : *Vous visitez l'homme dès le matin, et aussitôt vous l'éprouvez*, en vous retirant. (*Job.* 7.)

Où puis-je donc mettre ma confiance et mon espérance, sinon dans la seule miséricorde de Dieu, qui est infinie, et dans le seul appui de sa sainte grâce ?

Car soit que j'aie près de moi des hommes de Dieu, ou de fidèles amis, ou des âmes ferventes et religieuses; soit que je lise des livres saints, et d'excellens écrits de piété ; soit que j'entende les hymnes et les doux cantiques de l'Eglise, je trouve peu d'aide et de goût en toutes ces choses, lorsque je me vois destitué de la grâce, et abandonné à ma pauvreté.

Il ne me reste point alors de meilleur remède que la patience et l'entier renonce-

ment à moi-même, pour ne rien vouloir que ce que Dieu veut.

Je n'ai jamais connu d'âme si pleine d'ardeur et de zèle, qui n'ait éprouvé quelque fois que la grâce s'étoit retirée d'elle, et que sa ferveur s'étoit ralentie.

Jamais Saint n'a été vraiment éclairé de Dieu, ou ravi en Dieu, sans être tenté et éprouvé avant ou après.

Celui-là n'est pas digne d'être élevé à une haute contemplation de Dieu, qui n'a pas souffert auparavant quelque affliction considérable pour l'amour de Dieu.

Car la tentation et l'affliction sont les marques qui précèdent d'ordinaire la consolation qui doit les suivre.

Aussi le Sauveur ne promet les douces influences de sa grâce qu'à ceux que l'affliction aura éprouvés, lorsqu'il dit : *Je ferai manger du fruit de l'arbre de vie à celui qui sera victorieux.* (*Apoc.* 7, 2.)

C'est pour fortifier l'homme dans l'adversité, que Dieu lui fait part de ses consolations; et il permet que la tentation vienne ensuite, afin que l'homme ne s'élève pas dans la prospérité.

Le démon ne dort point, et la chair n'est pas encore morte; c'est pourquoi soyez toujours prêt à combattre, puisque vous avez des ennemis à droite et à gauche, qui ne vous donneront jamais de relâche.

CHAPITRE X.

De la reconnoissance pour les grâces de Dieu.

Pourquoi cherchez-vous le repos, vous qui n'êtes né que pour le travail?

Attendez-vous à souffrir, et non à être consolé; et préparez-vous à porter votre croix, plutôt qu'à recevoir de la joie.

Quel est l'homme du siècle qui ne s'estimât heureux d'être sans cesse dans les joies et dans les consolations spirituelles, si elles ne lui devoient jamais manquer?

Car le contentement de l'esprit passe, sans comparaison, tous les plaisirs de la chair, et toutes les délices du monde.

Celles-ci sont vaines et honteuses, celles-là sont chastes et solides, parce qu'elles tirent leur origine des vertus, et que c'est Dieu même qui les fait descendre du ciel dans les âmes pures.

Mais nul ne peut jouir continuellement, comme il le souhaiteroit, de ces consolations divines, parce que les trèves que nous avons avec la tentation sont toujours bien courtes.

Un des grands obstacles à ces joies du ciel, est la fausse liberté de l'âme, et la confiance présomptueuse qu'elle a d'elle-même.

Dieu nous fait du bien, en nous consolant par sa grâce; mais nous changeons ce bien en mal, en ne lui rendant pas le tout avec une assez humble reconnoissance.

C'est pourquoi ces eaux célestes ne peuvent couler en nous, parce que nous sommes ingrats envers celui qui les répand, et que nous ne sommes pas fidèles à les faire remonter vers cette source divine.

Car la reconnoissance des grâces reçues en attire toujours de nouvelles; et, comme Dieu donne à l'humble ce qu'il n'avoit pas, il ôte au superbe ce qu'il avoit.

Je ne veux point de consolation qui m'ôte la componction.

Je ne veux point de ravissement qui me fasse perdre l'humilité.

Car tout ce qui est élevé n'est pas saint;

tout ce qui est doux n'est pas utile ; tout ce qu'on désire n'est pas pur; et tout ce qui est aimé de l'homme ne l'est pas de Dieu.

Je reçois de tout mon cœur une grâce qui me rend plus humble, plus vigilant et plus circonspect, et toujours plus prêt à me renoncer moi-même.

Celui que Dieu a éclairé par le don de sa grâce, et qu'il a instruit et châtié, en la lui retirant de temps en temps, n'osera jamais s'attribuer aucun bien; mais il confessera qu'il est pauvre en tout et dénué de tout.

Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et attribuez-vous ce qui est à vous, c'est-à-dire, remerciez Dieu de sa grâce, et reconnoissez qu'il n'y a que le péché qui soit à vous, et qu'il ne vous est dû que la peine qu'il mérite.

Mettez-vous toujours au dernier rang, (*Luc*, 14.) et vous serez élevé au premier; car le premier n'est que la suite et la récompense du dernier.

Les Saints qui sont les plus grands devant Dieu, sont les plus petits à leurs propres yeux.

Plus ils sont élevés en gloire, plus ils sont humbles.

Comme ils sont remplis de la vérité de Dieu et d'une gloire toute céleste, ils n'ont point de passion pour la vaine gloire.

Fondés et affermis en Dieu, ils ne peuvent se complaire en eux-mêmes. Et, comme ils rapportent à Dieu tout le bien qu'ils ont reçu, ils ne désirent point l'estime des hommes, ils ne cherchent en tout que la gloire de Dieu.

Ils désirent uniquement que Dieu soit loué par-dessus tout, et dans eux, et dans tous les Saints ; et cette sainte ardeur se renouvelle toujours en eux.

Soyez donc reconnoissant pour les moindres grâces, et vous mériterez d'en recevoir de plus grandes.

Ayez une estime particulière pour les plus petites, et que ce qui paroîtroit moins considérable vous soit précieux.

Quand celui qui donne est infiniment grand, il communique sa grandeur à tout ce qu'il donne. Ainsi, rien de tout ce qui vient de la main toute-puissante de Dieu ne doit paroître petit.

Les coups même et les châtimens qui nous viennent de cette main paternelle, doivent

être doux, puisqu'il ne permet jamais qu'aucun mal nous arrive que pour notre bien et notre salut.

Que celui donc qui veut conserver la grâce de Dieu dans son cœur, soit reconnaissant lorsqu'il la lui donne, et patient lorsqu'il la lui ôte.

Qu'il le prie avec instance de la lui donner de nouveau, et qu'il veille sur lui avec une humble circonspection, pour ne la point perdre quand il l'aura recouvrée.

CHAPITRE XI.

Du petit nombre de ceux qui aiment la croix de Jésus-Christ.

Jésus a maintenant beaucoup d'amateurs de sa gloire et de son royaume, et peu d'amis de sa croix.

Il y en a beaucoup qui désirent ses consolations, mais peu qui veulent prendre part à ses peines.

Il en trouve beaucoup qui désirent avoir place à sa table, mais peu qui soient les imitateurs de son abstinence.

Tous veulent se réjouir avec lui, mais

peu veulent souffrir pour lui, et comme lui.

Plusieurs suivent Jésus jusqu'à la cène et à la fraction du pain, mais peu jusqu'à boire le calice de sa passion.

Plusieurs révèrent ses miracles, mais peu embrassent l'ignominie de sa croix.

Plusieurs aiment Jésus, tant qu'il ne leur arrive rien de pénible : ils le louent et le bénissent quand il les console; mais, s'il se cache et les abandonne pour quelque temps, ils tombent dans le murmure, ou dans l'excès de l'abattement.

Ceux qui aiment Jésus pour Jésus, et non pour les consolations qu'ils en espèrent, le bénissent dans tous les travaux et les peines de l'âme les plus sensibles, comme dans les momens les plus doux.

Et, quand même il ne les consoleroit jamais, ils ne laisseroient pas que de le bénir sans cesse, et de lui rendre de continuelles actions de grâces.

O combien est puissant l'amour de Jésus, lorsqu'il est pur et sans aucun mélange d'amour-propre et d'intérêt !

Ne devons-nous pas mettre au rang des

mercenaires tous ceux qui cherchent sans cesse leur propre satisfaction ?

Ne témoignent-ils pas assez qu'ils sont amis d'eux-mêmes, et non de Jésus, puisqu'ils ne cherchent que leur intérêt et leur avantage particulier ?

Où trouverez-vous maintenant un homme qui veuille servir Dieu gratuitement ?

Il est rare, parmi les personnes même spirituelles, d'en trouver une qui soit vraiment dénuée de tout.

Où sera ce vrai pauvre d'esprit, dégagé de l'amour de toutes les créatures ?

Il faut aller au bout du monde pour trouver cette perle si précieuse.

Quand l'homme donneroit pour l'avoir tout ce qu'il possède, ce ne seroit rien encore.

Quand il auroit fait une grande pénitence, ce seroit encore peu.

Quand il auroit acquis toute la science du monde, il en seroit encore bien loin.

Et, quand il auroit une grande vertu et une piété pleine d'ardeur, il manqueroit encore d'une chose très-importante, qui lui seroit souverainement nécessaire ; qui est, après avoir tout quitté, de se quitter lui-même ;

de se dépouiller entièrement de tout ce qu'il est; de ne rien retenir de son amour-propre; et, après avoir fait tout ce qu'il aura cru devoir faire, être persuadé qu'il n'a rien fait.

Qu'il estime peu ce qui paroît grand et estimable, et qu'il confesse sincèrement qu'il n'est qu'un serviteur inutile, selon la parole de la vérité : *Lorsque vous aurez fait tout ce qui vous aura été commandé, dites toujours : Nous sommes des serviteurs inutiles.* (*Luc*, 17, 10.)

Quand donc un homme sera tel que nous venons de dire, il sera vraiment pauvre d'esprit, et dénué de tout; et il pourra dire avec le Prophète : *Je suis pauvre et abandonné.* (*Ps.* 14.)

Et il sera vrai en même temps qu'il n'y aura point d'homme ni plus riche, ni plus puissant, ni plus libre que lui, sachant ainsi se séparer de tout et de lui-même, et se mettre toujours au-dessous de tous les autres.

CHAPITRE XII.

Du chemin royal de la Croix.

Cette parole du Sauveur : *Renoncez à vous-même ; prenez votre croix, et me suivez,*

(*Math.* 16, 24.) paroît dure à plusieurs.

Mais celle-ci, qu'il prononcera au dernier jugement, sera bien plus dure : *Allez, maudits, au feu éternel.* (*Math.* 25, 41.)

Car ceux qui écoutent maintenant, et qui suivent de bon cœur cette parole de la croix, ne craindront point alors cet arrêt terrible de la damnation éternelle.

Lorsque le Seigneur viendra pour juger tout le monde, ce signe de la croix paroîtra dans le ciel (*Math.* 24, 30.) : et alors tous les amis de la croix, qui, durant leur vie, se seront rendus conformes à Jésus crucifié, s'approcheront avec confiance d'un si grand Juge.

Pourquoi donc craignez-vous d'embrasser la croix, puisque c'est par elle qu'on va dans le ciel ?

Le salut est dans la croix, la vie est dans la croix.

C'est là que nous trouvons le refuge contre nos ennemis, la douceur de la grâce, la force de l'âme, la joie de l'esprit, la perfection de toutes les vertus, et le plus haut comble de la sainteté.

Il n'y a point de salut pour l'âme, ni d'espérance de la vie éternelle, que dans la croix.

Prenez donc votre croix, et suivez Jésus, pour vivre éternellement avec lui.

Il a le premier porté sa croix, et il y est mort pour vous, afin que vous portiez aussi la vôtre, et que vous désiriez d'y mourir.

Si vous mourez avec lui, vous vivrez aussi avec lui; et, si vous êtes le compagnon de ses travaux, vous le serez de sa gloire. (*Rom.* 6.)

Ainsi tout consiste à aimer la croix, et à y mourir.

Il n'y a point d'autre voie pour aller à la vie, et pour acquérir la paix intérieure et véritable, que celle de la croix et d'une mortification continuelle.

Allez où vous voudrez, cherchez tant que vous voudrez, vous ne trouverez point de voie, ni plus excellente pour vous élever, ni plus sûre pour vous tenir hors du péril de tomber, que celle de la croix de Jésus.

Travaillez tant qu'il vous plaira à faire tout réussir selon vos désirs et vos pensées, vous vous trouverez néanmoins réduit à souffrir toujours quelque chose, ou volontairement, ou malgré vous.

Ainsi vous ne serez jamais exempt de croix; car, ou vous souffrirez de la douleur

dans le corps, ou des peines et des inquiétudes dans l'âme.

Tantôt Dieu vous laissera dans la sécheresse; tantôt vos frères exerceront votre patience.

Et, ce qui est encore plus fâcheux, vous vous deviendrez souvent pénible à vous-même, sans pouvoir être ni délivré, ni soulagé de vos peines par aucun remède, et vous serez obligé de les souffrir, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'y mettre fin.

Car Dieu veut que vous vous accoutumiez à souffrir les maux sans en être consolé, afin que vous demeuriez entièrement soumis à lui, et que l'affliction vous rende plus humble.

Nul ne sent si avant dans le cœur l'impression des souffrances de Jésus-Christ, que celui qui souffre des peines semblables aux siennes.

Vous trouverez donc la croix en tout, et elle vous attend partout.

Courez si loin que vous voudrez, vous ne pourrez jamais la fuir, puisque, en quelque lieu que vous alliez, vous vous porterez toujours vous-même.

Elevez-vous en haut, tenez-vous en bas, sortez hors de vous-même, renfermez-vous en vous-même, vous trouverez partout des croix; et vous serez obligé de vous conserver toujours dans la patience, si vous voulez jouir de la paix intérieure, et mériter la couronne éternelle.

Si vous portez votre croix de bon cœur, elle vous portera, et elle vous menera à ce terme si désiré, où vos travaux, qui ne finiront jamais dans cette vie, trouveront une heureuse fin.

Si vous ne la portez qu'à regret, vous vous la rendez plus pesante, et vous ne faites que vous accabler vous-même, puisqu'il faut toujours que vous la portiez.

Si vous vous déchargez d'une croix, vous en trouverez indubitablement une autre qui peut-être sera encore plus pénible.

Croyez-vous pouvoir fuir ce que nul des hommes n'a jamais pu éviter?

Qui d'entre les Saints a jamais été dans le monde sans affliction et sans croix?

Jésus notre Sauveur n'a pas passé lui-même une seule heure de sa vie sans souffrir.

C'est ce qui lui a fait dire : *Il falloit que le*

Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts, et qu'il entrât dans sa gloire par ses souffrances. (*Luc*, 24.)

Comment donc osez-vous chercher une autre voie pour entrer dans le ciel, que cette voie royale, cette voie de la bienheureuse croix ?

Toute la vie de Jésus n'a été qu'une croix et un martyre, et après cela vous cherchez du repos et de la joie !

Vous vous trompez; oui, vous vous trompez, si vous cherchez autre chose ici-bas que des souffrances, parce que cette vie mortelle est pleine de misère, et environnée de croix et de maux.

Plus un homme aura fait de progrès dans la vie de l'esprit, plus sa croix lui deviendra quelquefois pesante, parce que, plus il a d'amour, plus la douleur de son exil lui cause de peine.

Et néanmoins, lorsqu'une âme est si sensiblement affligée, elle ne manque pas de consolation, parce qu'elle sait qu'elle gagne beaucoup en souffrant ainsi la croix que Dieu lui impose.

Car, s'y soumettant de tout son cœur, tout

son ennui et toute sa peine se changent en une admirable confiance, par laquelle elle se console dans le sein de Dieu.

Et plus son corps est affoibli par les souffrances, plus son esprit s'affermit par la grâce intérieure qui le fortifie.

Quelquefois même cet amour des souffrances, et ce désir de se rendre conforme à Jésus crucifié, l'emporte et l'embrase tellement, qu'elle ne voudroit pas être sans peine et sans douleur, parce qu'elle croit qu'elle sera d'autant plus aimée de Dieu, qu'elle souffrira davantage pour son amour.

Ce n'est point là l'effet de la vertu de l'homme, mais de la grâce de Jésus-Christ, qui agit si puissamment dans cette chair fragile, qu'elle lui fait aimer et souffrir avec un désir brûlant les maux même dont elle a naturellement le plus d'aversion et d'horreur.

Il n'y a rien qui soit plus contraire à l'inclination de l'homme, que de porter et d'aimer la croix, que de châtier et d'asservir le corps, de fuir les honneurs, de souffrir les injures de bon cœur, de se mépriser soi-même, et de souhaiter qu'on nous méprise,

de supporter les pertes et l'adversité, et de ne désirer rien de tous les biens et de tous les avantages de ce monde.

Si vous vous considérez vous-même, vous trouverez que vous ne pourrez rien faire de toutes ces choses; mais, si vous mettez votre confiance en Dieu, vous recevrez une force du ciel qui assujettira à votre âme le monde et la chair.

Vous ne craindrez pas même toutes les attaques du démon, si vous demeurez sans cesse armé de la foi, et fortifié par le signe de la croix.

Préparez-vous donc, comme un bon et fidèle serviteur, à porter constamment la croix de Jésus votre maître, qui a bien voulu être crucifié pour l'amour de vous.

Préparez-vous à souffrir diverses incommodités et beaucoup de maux dans cette malheureuse vie, parce que vous en trouverez indubitablement partout où vous serez, et en quelque lieu que vous vous retiriez.

C'est là votre état; et, dans cette multiplicité de maux que vous aurez à souffrir, il ne vous reste qu'un seul remède, qui est de vous supporter vous-même.

Buvez de bon cœur le calice de Jésus, si vous désirez être son ami, et avoir part avec lui dans son royaume.

Remettez à Dieu toutes les consolations que vous espérez, afin qu'il en use absolument de la manière qu'il lui plaira; mais, pour vous, résolvez-vous à souffrir, et croyez que c'est là la plus grande consolation que vous puissiez recevoir. *Car toutes les afflictions de cette vie*, quand même vous pourriez les souffrir toutes, *n'ont aucune proportion avec cette souveraine gloire qui nous est promise.* (*Rom.* 8.)

Quand vous vous trouverez dans une telle disposition que la souffrance vous sera douce, et que vous la goûterez pour l'amour de Jésus-Christ, croyez alors que vous serez vraiment heureux, et que vous aurez trouvé le paradis dans ce monde.

Mais, tant que vous aurez de la peine à souffrir, et que vous tâcherez de l'éviter, vous serez toujours dans l'inquiétude, et le mal que vous fuirez vous suivra partout.

Si vous vous préparez à souffrir et à mourir, comme à deux choses qui vous arriveront infailliblement, vous serez bientôt

soulagé, et vous trouverez la paix du cœur.

Quand vous auriez été ravi, comme S. Paul, jusqu'au troisième ciel, vous ne seriez pas pour cela assuré de ne rien souffrir.

Car le même Jésus qui a honoré S. Paul de cette faveur, a dit de lui : *Je lui ferai sentir combien il doit souffrir de choses pour la gloire de mon nom.* (*Act.* 9, 16.)

Il ne vous reste donc qu'à souffrir, si vous êtes résolu d'aimer Jésus, et de vivre et mourir dans son service.

Plût à Dieu que vous fussiez digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus !

Quelle gloire ce seroit pour vous ! quelle joie pour tous les Saints ! et quelle édification pour vos frères !

Car la patience est honorée de tous, quoiqu'elle soit embrassée de peu de personnes.

Ne devriez-vous pas vous porter de grand cœur à souffrir de petits maux pour l'amour de Jésus-Christ, puisque tant d'autres en souffrent de beaucoup plus grands pour l'amour du monde.

Persuadez-vous que votre vie doit être une mort continuelle.

Plus un homme meurt à lui-même, plus il apprend à ne vivre que pour Dieu seul.

Nul ne sera propre à comprendre les choses du ciel, s'il ne se soumet à souffrir pour Jésus-Christ les maux de ce monde.

Rien ne sera plus salutaire pour vous, ni plus agréable à Dieu, que de souffrir de la sorte; et, si cela étoit à votre choix, vous devriez plutôt souhaiter d'être affligé pour Jésus, que d'être comblé de consolations, parce que vous deviendriez ainsi plus semblable au Sauveur et à tous les Saints.

Car notre mérite et nos progrès dans la vertu ne consistent pas dans les joies et les goûts spirituels, mais dans l'humble souffrance des plus grands maux.

S'il y avoit un état plus avantageux pour le salut des hommes que celui de la croix, Jésus-Christ nous l'auroit appris par ses paroles et par son exemple.

Et cependant c'est cet état de croix et de souffrance qu'il propose, dans l'Evangile, à tous ses disciples, et à tous ceux qui veulent être ses imitateurs, en disant : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix, et me suive.* (*Luc*, 9, 23.)

Soit donc que nous considérions tous les devoirs du Christianisme, ou tous les oracles de l'Ecriture, nous devons conclure avec le grand Apôtre : *Qu'il faut nécessairement beaucoup souffrir pour pouvoir entrer dans le royaume de Dieu.* (*Act.* 14, 21.)

FIN DU SECOND LIVRE.

Digitized by Google

Beaucoup de péchés lui sont remis.

J'écouterai ce que Dieu me dira au fond du cœur.
Liv III ch I.

NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

LIVRE TROISIÈME.

DIALOGUE ENTRE JÉSUS-CHRIST ET L'AME, OÙ EST REPRÉSENTÉ TOUT CE QUI SE PASSE DANS LA VIE INTÉRIEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Comment l'homme doit se préparer à écouter Dieu.

L'AME.

J'ÉCOUTERAI ce que le Seigneur Dieu dit à mon cœur. (*Ps.* 85, 9.)

Heureuse est l'âme qui écoute Dieu, qui lui parle, et qui reçoit de sa bouche la parole qui la console!

Heureuse est l'oreille qui entend les sons sacrés de ce langage divin, et qui se rend sourde au bruit et au tumulte du monde!

Heureuse, encore une fois, est l'oreille qui est attentive, non au son extérieur de la parole qui frappe au dehors, mais par-

ticulièrement à la vérité qui instruit au dedans!

Heureux sont les yeux qui, étant fermés à toutes les choses extérieures, ne sont ouverts que pour les intérieures!

Heureux sont ceux qui pénètrent les voies cachées de la vie spirituelle, et qui, par les exercices de leur piété, ont soin de préparer leur âme, et de la rendre capable d'entrer dans l'intelligence des secrets du Ciel!

Heureux sont ceux qui mettent leur joie à s'occuper de Dieu, et qui, dans cette pensée, se dégagent de tous les embarras du siècle!

O mon âme! considérez ces choses; fermez toutes les portes de vos sens, et écoutez ce que le Seigneur votre Dieu daigne vous apprendre. Voici ce que vous dit votre bien-aimé.

JÉSUS-CHRIST.

Je suis votre salut, votre joie et votre vie. Demeurez en moi, et vous trouverez la paix.

* Quittez tout ce qui passe, et ne cherchez que ce qui est éternel.

Que sont toutes les choses temporelles, sinon une illusion et un songe?

Et que vous serviront toutes les créatures, si le Créateur vous abandonne?

Renoncez donc à tout, pour vous rendre à celui qui vous a créé, et soyez-lui fidèle et obéissant, pour devenir vraiment heureux.

CHAPITRE II.

L'Ame demande à Dieu qu'il lui parle au cœur.

L'AME.

PARLEZ, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute. Je suis votre serviteur; donnez-moi l'intelligence, afin que j'apprenne ce que vous me commandez. (1 *Reg.* 3, *Ps.* 118.)

Rendez mon cœur docile aux paroles de votre bouche, et faites qu'elles pénètrent dans mon âme comme une rosée céleste.

Les Israélites disoient autrefois à Moïse : *Parlez-nous, et nous vous écouterons; mais que le Seigneur ne nous parle point, de peur que nous ne mourions.* (*Exod.* 20, 19.)

Ce n'est point là, ô mon Dieu! non, ce n'est point là la prière que je vous fais : mais,

comme le Prophète Samuel, je vous dis humblement, et avec un vrai désir d'être exaucé : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute.* (*Reg.* 3, 7.)

Que Moïse, ni aucun des Prophètes ne me parle; mais parlez-moi, vous mon Seigneur et mon Dieu, qui avez été l'oracle et la lumière de tous les Prophètes!

Car vous pouvez seul sans eux m'enseigner parfaitement, et eux sans vous ne me serviront de rien.

Ils peuvent bien faire entendre leurs paroles, mais ils ne peuvent donner la grâce et l'esprit.

Ce qu'ils disent est admirable, mais le cœur n'en est point touché si vous-même ne lui parlez.

Ils donnent la lettre, mais vous en découvrez le sens.

Ils annoncent des mystères, mais vous donnez l'intelligence pour les pénétrer.

Ils nous portent vos ordres et vos commandemens, mais vous nous assistez pour les accomplir.

Ils montrent le chemin, et vous donnez des forces pour y marcher.

Ils agissent sur les sens, et vous enseignez et éclairez le cœur.

Ils arrosent l'extérieur de l'arbre, et vous lui donnez la fécondité.

Enfin, leurs paroles frappent les oreilles, mais vous en donnez l'intelligence à l'âme.

Que Moïse donc ne me parle point; mais parlez-moi, vous mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes l'éternelle vérité, de peur que je ne meure, et que je ne devienne stérile et sans fruit, si je suis seulement averti au dehors, sans être touché et embrasé au dedans, et que je ne me rende encore plus coupable, ayant écouté la parole, sans l'observer; ayant connu la vérité, sans l'aimer; ayant cru votre loi, sans la garder.

Parlez donc, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute, et que vos paroles donnent la vie éternelle.

Parlez-moi, pour donner quelque consolation à mon âme, de la manière qu'il vous plaira.

Parlez-moi, pour me faire vraiment changer de vie, afin que la gloire et la louange en soient rendues à votre saint nom.

CHAPITRE III.

Qu'il faut écouter avec humilité et avec attention, lorsque Dieu parle; et combien peu l'écoutent avec ces dispositions.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, écoutez mes paroles; elles sont pleines d'une douceur céleste, et elles surpassent infiniment la science présomptueuse de tous les sages du monde.

Mes paroles sont esprit et vie, et elles ne doivent point être considérées suivant les préjugés de l'esprit humain.

Vous ne devez point les écouter, pour y prendre une vaine satisfaction; mais vous devez les recevoir en silence, avec une humilité profonde, et un vrai désir d'en profiter.

L'AME.

Seigneur, combien est heureux celui que vous instruisez et à qui vous apprenez vous-même votre loi, afin que vous lui fassiez sentir votre miséricorde aux jours de l'affliction, et que vous le délivriez des misères de cette vie!

JÉSUS-CHRIST.

C'est moi qui ai enseigné les Prophètes dès le commencement, et je ne cesse point encore de parler à tous les hommes : mais plusieurs ont le cœur dur, et se rendent sourds à ma voix.

Ils écoutent plutôt le monde que Dieu, et se portent plus aisément à suivre les désirs de leur sensualité, que mes saintes ordonnances.

Le monde promet des biens méprisables et temporels, et on le sert avec une étrange passion ; j'en promets de souverains et d'éternels, et je ne trouve dans les hommes que de la froideur et du mépris.

Où sont ceux qui me servent et qui m'obéissent avec autant de soin et de zèle qu'on sert le monde et les grands ?

Rougissez, âme chrétienne, vous en avez plus de motifs que les habitans de Sidon, auxquels parloit le prophète Isaïe (23, 4.) Si vous en demandez la raison, la voici :

On entreprend de grands voyages pour obtenir un peu de bien périssable, et la plupart ne veulent pas faire un pas pour acquérir des biens éternels.

On travaille beaucoup pour une vile récompense; on s'engage dans des procès honteux pour un intérêt de rien, et on ne craint point de souffrir jour et nuit mille travaux pour une vaine espérance, pour une chose de néant.

Cependant, ô honteux aveuglement des hommes! lorsqu'il s'agit d'un bien céleste, d'une récompense inestimable, d'un honneur tout divin, d'une gloire qui ne finira jamais, on ne peut se résoudre à se donner la moindre peine!

Rougissez donc, lâche serviteur, qui trouvez tout ce qu'il faut faire pour moi trop dur et trop difficile : rougissez de voir que les amateurs du monde soient plus ardens à se procurer ce qui les damne, que vous ne l'êtes à chercher ce qui vous sauve.

Ils trouvent plus de joie dans la recherche de leurs faux biens, que vous n'en trouverez dans la possession des véritables.

Et cependant ils éprouvent souvent que leurs espérances les trompent, au lieu que je ne trompe personne dans ce que je promets, et que je ne manque jamais à celui qui espère en moi.

Je donnerai ce que j'ai promis, et j'accomplirai tout ce que j'ai dit, pourvu que celui qui me sert demeure jusqu'à la fin dans l'amour et la fidélité qu'il m'a voués.

C'est moi qui récompense tous les bons, et qui exerce par les plus fortes épreuves la foi de tous ceux qui se sont donnés à moi.

Gravez mes paroles en votre cœur, et pesez-les avec grande attention, parce qu'elles vous seront très-nécessaires, lorsque vous serez tenté.

Vous comprendrez au jour que je vous visiterai ce que vous lisez maintenant sans le comprendre.

Je visite mes élus de deux manières; l'une en les éprouvant, et l'autre en les consolant : et je leur donne tous les jours deux instructions différentes ; l'une en les reprenant de leurs défauts, l'autre en les exhortant à s'avancer de plus en plus dans la vertu.

Celui qui écoute ma parole et la méprise, l'aura pour juge au dernier jour.

PRIÈRE.

Mon Sauveur et mon Dieu, vous êtes seul tout mon bien. Et qui suis-je pour oser parler à vous?

Je suis le dernier de vos serviteurs, un vermisseau vil et abject, beaucoup plus pauvre et plus méprisable que je ne puis comprendre et que je n'ose dire.

Souvenez-vous néanmoins, Seigneur, que je ne suis rien, que je n'ai rien, et que je ne puis rien.

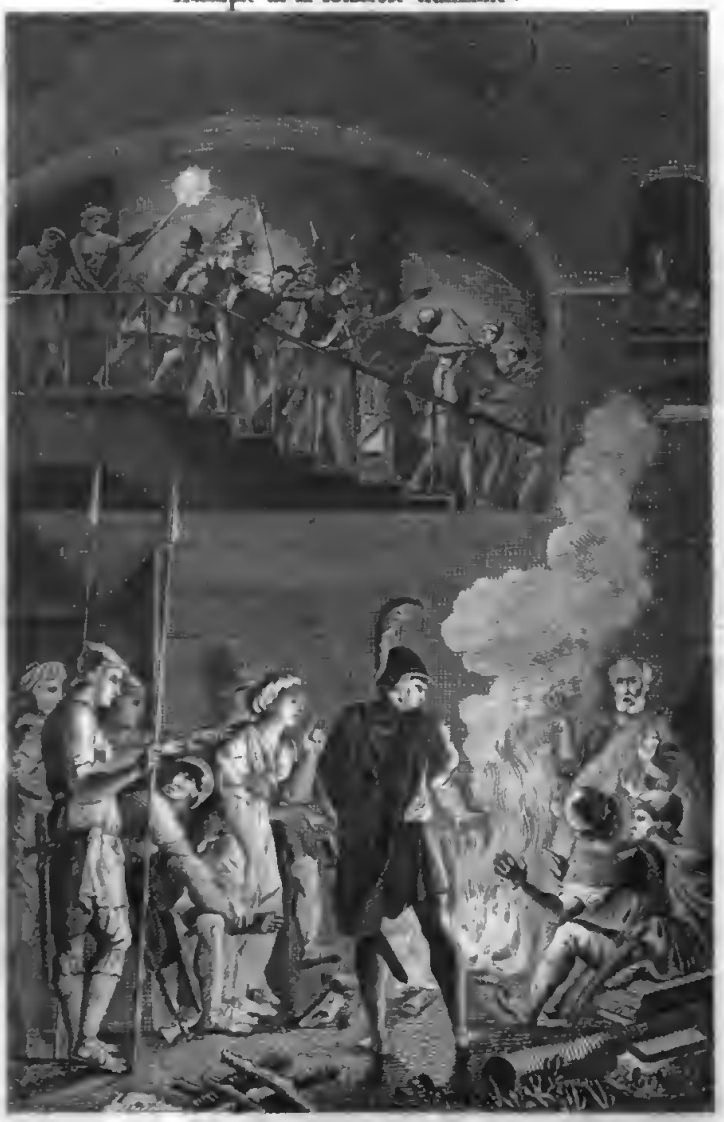
Vous êtes seul bon, juste et saint, vous pouvez tout, vous donnez tout, vous remplissez tout; et vous ne laissez que le pécheur seul vide de vos biens.

Souvenez-vous, mon Dieu, de vos infinies miséricordes, et remplissez mon cœur de votre grâce, vous qui ne voulez point souffrir de vide dans vos ouvrages.

Comment puis-je me supporter moi-même dans cette malheureuse vie, si votre miséricorde et votre grâce ne me soutiennent?

Ne détournez point votre visage de moi; ne différez point de visiter mon cœur; ne me privez pas davantage de votre consola-

Exemple de la foiblesse humaine.



Une servante s'approchant lui dit vous étiez aussi avec Jésus; je ne le connois pas répondit Pierre. Liv III. ch 4

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

tion, de peur que mon âme ne soit à vos yeux comme une terre sans eau.

Vous seul êtes la sagesse qui pouvez m'instruire et m'éclairer : vous, ô mon Dieu ! qui me connoissez dans la vérité, et qui m'avez connu avant que le monde fût créé, et avant que je fusse né dans le monde !

CHAPITRE IV.

Marcher devant Dieu avec sincérité et humilité.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, marchez en ma présence dans la vérité, et cherchez-moi toujours dans la simplicité de votre cœur.

Celui qui suit dans ses actions les règles de ma vérité, sera à couvert des attaques de l'ennemi, et la vérité le délivrera des séducteurs et de la médisance des méchans.

Si la vérité vous délivre, vous deviendrez vraiment libre, et vous vous mettrez peu en peine de tout ce que les hommes diront de vous.

L'AME.

Seigneur, ce que vous dites est très-véri-

table. Faites-moi, s'il vous plaît, la grâce d'être en l'état que vous désirez.

Que votre vérité m'enseigne, qu'elle me garde, et qu'elle me conserve en vous jusqu'à la fin.

Qu'elle me délivre de tous les mauvais désirs et de toutes les affections déréglées; et je marcherai avec vous dans une grande liberté de cœur.

JÉSUS-CHRIST.

Je suis la souveraine vérité. Je vous enseignerai ce qui est juste et ce qui me plaît.

Pensez à vos péchés avec un regret et un déplaisir sensible, et que vos bonnes œuvres n'empêchent point que vous ne vous croyiez un néant.

Car il est vrai que vous n'êtes qu'un pécheur sujet à beaucoup de passions, qui vous tiennent engagé dans leurs liens.

Vous avez toujours un poids qui vous entraîne dans le néant.

Il ne faut rien pour vous faire tomber; une petite difficulté vous surmonte; la moindre surprise vous jette dans le trouble, et vous vous découragez et vous abattez en un moment.

Il n'y a rien en vous qui vous doive donner de la complaisance, et il y a mille choses qui doivent vous porter à vous mépriser vous-même, parce que votre foiblesse est si grande, que vous n'êtes pas même capable de la concevoir.

N'estimez rien de grand de toutes les choses que vous faites.

Que rien ne vous paroisse ni relevé, ni précieux, ni admirable, ni digne d'être considéré, loué ou désiré, que ce qui est éternel.

Mettez toujours votre souverain plaisir dans l'éternelle vérité, et que votre profonde bassesse soit pour vous à tout moment un objet de confusion et de mépris.

Ne craignez, ne blâmez et ne fuyez rien tant, que vos vices et vos péchés, dont vous devez avoir plus d'aversion et d'horreur que de tous les maux du monde.

Il y en a qui ne marchent pas sincèrement devant moi, et qui, étant poussés par un esprit de curiosité et d'orgueil, veulent pénétrer mes secrets, et comprendre ce qu'il y a de plus sublime dans mes mystères,

lorsqu'ils n'ont que de la négligence pour leur salut.

Ces personnes tombent souvent en de grandes tentations et en de grands péchés, parce que je résiste à ces âmes présomptueuses et superbes, et que je me déclare leur ennemi.

Vous, mon fils, appréhendez les jugemens de Dieu; redoutez la colère du Tout-Puissant.

N'élevez point vos pensées pour pénétrer les œuvres du Très-Haut; mais abaissez-vous plutôt pour sonder la profondeur de vos péchés, et pour examiner combien de fautes vous avez commises, et combien de grâces vous avez perdues.

Il y en a qui mettent toute leur dévotion dans des livres, d'autres dans des images, d'autres dans des signes et des gestes extérieurs.

Je suis souvent dans la bouche de quelques-uns, et peu dans leur cœur.

Mais il y en a d'autres qui, ayant l'âme éclairée et le cœur pur, soupirent sans cesse vers l'éternité, et ont de la peine à entendre parler de la terre, et rendent à regret à la

nature ce qu'ils ne lui peuvent refuser : ceux-là comprennent parfaitement ce que l'esprit de vérité leur dit dans le cœur.

C'est cet Esprit qui leur apprend à fouler aux pieds toutes les choses périssables, et à aimer les éternelles ; à mépriser le monde, et à désirer le Ciel jour et nuit.

CHAPITRE V.

De l'amour de Dieu, et de ses merveilleux effets.

L'AME.

Je vous bénis, Père céleste, Père de Jésus, mon Sauveur, de ce que vous avez daigné vous ressouvenir d'une de vos créatures aussi pauvre et aussi vile que je suis.

O Père des miséricordes, et Dieu de toute consolation ! je vous rends grâces de ce qu'il vous plaît quelquefois de me donner quelques gouttes de vos douceurs et de vos consolations, quoique j'en sois si indigne.

Soyez glorifié et béni à jamais avec votre Fils unique et l'Esprit consolateur, qui règnent avec vous dans tous les siècles.

O mon Seigneur et mon Dieu, qui ne

dédaignez pas d'aimer mon âme comme en étant l'Époux, lorsque vous daignerez venir en mon cœur, toutes mes entrailles tressailleront de joie!

Car c'est vous qui êtes ma gloire, et qui me comblez d'allégresse; c'est vous qui êtes mon espérance et mon refuge dans toutes les afflictions qui me pourroient jamais arriver.

Mais parce que je suis encore foible dans votre amour, et que ce que je puis avoir de vertu est très-imparfait, j'ai besoin nécessairement que vous me fortifiez et que vous me consoliez.

C'est pourquoi daignez souvent visiter mon âme, et lui enseigner ce qu'elle doit faire pour vous obéir.

Délivrez-moi de toutes mes passions, et guérissez mon cœur de toutes les affections déréglées, afin qu'étant guéri au dedans, je devienne assez pur pour vous aimer, assez courageux pour bien souffrir, et assez ferme pour persévérer jusqu'à la fin dans votre service.

Certes, l'amour est une grande chose; l'amour est un bien admirable, puisque lui

seul rend léger ce qui est pesant, et qu'il souffre avec une égale tranquillité les divers accidens de cette vie.

Il porte sans peine ce qui est pénible, et il rend doux et agréable ce qui est amer.

L'amour de Jésus est généreux; il pousse les âmes à de grandes actions, et les excite à désirer toujours ce qu'il y a de plus parfait.

L'amour tend toujours en haut, et il ne peut souffrir d'être retenu par les choses d'ici-bas.

L'amour veut être libre et dégagé de toutes les affections de la terre, de peur que sa lumière intérieure ne soit offusquée, et qu'il ne se trouve ou embarrassé dans les biens, ou abattu par les maux du monde.

Il n'y a rien dans le ciel ni sur la terre qui soit ou plus doux, ou plus fort, ou plus élevé, ou plus étendu, ou plus agréable, ou plus plein, ou meilleur que l'amour; parce que l'amour est né de Dieu, et que, s'élevant au-dessus de toutes les créatures, il ne peut se reposer qu'en Dieu.

Celui qui aime est toujours dans la joie; il court, il vole, il est libre, rien ne le retient.

Il renonce à tout, pour acquérir ce qui lui tient lieu de tout, et il possède ce tout en toutes choses; parce qu'il se repose en ce bien unique et souverain qui est au-dessus de tout, et d'où découlent tous les biens.

Il ne regarde pas les dons, mais il s'élève au-dessus de tous les biens, pour ne voir que celui qui les donne.

L'amour souvent ne garde point de mesure; mais son ardeur l'emporte au-delà de toutes bornes.

L'amour ne sent point la peine, il compte pour rien le travail; il entreprend au-delà de ses forces, et ne s'excuse jamais sur l'impossibilité, parce qu'il croit que rien ne lui est impossible, et que tout lui est permis.

Ainsi son courage lui suffit pour tout; et, lorsque celui qui n'aime pas n'a pas de la langueur et de l'impuissance pour agir, celui qui aime trouve des forces pour venir à bout de toutes choses.

L'amour est vigilant, et il ne dort pas même dans le sommeil.

Il ne se lasse point dans les grands travaux; il ne se resserre point dans l'afflic-

tion ; il ne se trouble point dans les frayeurs qu'on lui donne; mais il s'élève toujours en haut comme une flamme vive, et son ardeur redouble par tout ce qu'on lui oppose pour l'arrêter.

Il n'y a que celui qui aime, qui puisse comprendre les élans de l'amour, et ces paroles de feu qu'une âme vivement touchée de Dieu lui adresse, lorsqu'elle lui dit : Vous êtes mon Dieu : Vous êtes mon amour : Vous êtes tout à moi ; je suis tout à vous.

Dilatez mon cœur, afin qu'il vous aime davantage, et que j'apprenne par un goût intérieur et spirituel combien il est doux de vous aimer, de nager et comme se perdre heureusement dans cet océan de votre amour.

Que votre amour me possède tout, et qu'étant tout brûlant et comme ravi hors de moi, je m'élève au-dessus de moi-même!

Que je chante le saint cantique de l'amour! Que mon âme s'élève avec vous, et vous suive comme son bien-aimé, et qu'elle s'abîme dans vos louanges, toute transportée d'affection et de joie !

Que je vous aime plus que moi-même, et que je ne m'aime moi-même que pour vous, et que j'aime en vous tous ceux qui vous aiment véritablement, comme le commande cette loi d'amour, qui est un rayon de votre lumière!

L'amour est prompt; il est sincère, il est pieux, il est gai, il est agréable, il est fort, il est patient, il est fidèle, il est prudent, il est constant, il est courageux, et il ne se recherche jamais lui-même.

Car, dès qu'on se recherche soi-même, on cesse d'aimer.

L'amour est circonspect; il est humble, il est droit et juste.

Il n'est ni lâche, ni léger; il ne s'amuse point à des choses vaines, il est tempérant, il est chaste, il est ferme, il est tranquille, et veille à la garde de tous ses sens.

L'amour est soumis et obéissant à ses supérieurs.

Il inspire un grand mépris de lui-même.

Il est plein d'ardeur et de reconnoissance envers Dieu, il conserve toujours en lui une confiance inébranlable, lors même qu'il se trouve sans goût et sans sentiment, parce

que la vie de l'amour est toujours accompagnée de douleur.

Celui qui n'est pas prêt à souffrir tout, comme n'ayant de volonté que celle de son bien-aimé, n'est pas digne d'être appelé ami de Dieu.

Celui qui aime vraiment Dieu, doit embrasser pour lui les choses les plus pénibles et les plus amères; et, quelque fâcheuse rencontre qui lui puisse arriver, rien ne doit le détourner de son amitié.

CHAPITRE VI.

Comment se prouve le véritable amour.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, vous ne m'aimez pas encore avec assez de générosité et de sagesse.

L'AME.

Pourquoi, Seigneur?

JÉSUS-CHRIST.

Parce que la moindre contrariété vous fait quitter ce que vous aviez entrepris, et que vous désirez avec trop d'avidité les douceurs spirituelles.

Celui qui aime généreusement demeure

ferme dans les tentations, et il ne se laisse point surprendre aux persuasions artificieuses de son ennemi.

Comme il trouve en moi un plaisir céleste, lorsque je le favorise de ma grâce, il ne trouve aussi rien en moi qui lui déplaise, lorsque je l'éprouve par les sécheresses et les souffrances.

Celui qui aime sagement ne considère pas tant le don de celui qui l'aime, que l'amour de celui qui lui donne.

Cet amour lui est beaucoup plus précieux que tous les avantages qu'il en reçoit; et il met son bien-aimé sans comparaison au-dessus de tous ses dons.

Celui qui m'aime généreusement m'aime plus que tout ce que je lui donne, et c'est en moi qu'il met sa joie, et non dans mes dons.

S'il vous arrive quelquefois de sentir moins d'affection envers moi et envers ceux qui m'aiment que vous ne souhaiteriez, ne vous croyez pas perdu pour cela.

Cette affection pleine de douceur que vous sentez quelquefois, est un effet de la présence de ma grâce, et comme un goût

des biens du Ciel, que je vous fais sentir par avance, sur lequel vous ne devez pas trop vous appuyer, parce que je le donne et le retire comme il me plaît.

Mais la vraie marque d'une vertu solide et d'un grand mérite, est de combattre tous les mouvemens déréglés et toutes les passions qui naissent dans l'âme, et de mépriser tout ce que la malice de l'ennemi lui inspire.

Que les images vaines et étrangères, que le démon vous pourra présenter sur quelque chose que ce puisse être, ne vous jettent jamais dans le trouble.

Conservez toujours un ferme dessein d'être à Dieu, et une intention droite qui ne tende qu'à lui seul.

Vous ne devez pas croire que votre état ne soit qu'une illusion, parce que vous vous trouvez quelquefois élevé tout d'un coup jusque dans le ciel, et que vous retombez aussitôt dans vos foiblesses ordinaires et dans l'égarement de votre imagination et de vos pensées.

Car vous les souffrez plutôt malgré vous, que vous ne les entretenez en vous; et, tant

qu'elles vous déplaisent et que vous les combattez, c'est un sujet de mériter et non de vous perdre.

Vous devez reconnoître que le principal dessein de votre ennemi est d'étouffer vos saints désirs, et de vous détourner de tous les exercices de la piété, comme sont ceux d'honorer les Saints, de repasser mes souffrances dans votre mémoire, de vous souvenir avec douleur de vos péchés, de veiller à la garde de votre cœur, et enfin d'avoir une ferme résolution de vous avancer toujours dans la vertu.

C'est dans ce dessein qu'il sème souvent de mauvaises pensées dans votre esprit, pour vous causer de l'ennui et de l'horreur, afin qu'il vous empêche ainsi de vous appliquer à la prière et à la lecture des livres saints.

Il a de la haine pour l'humble confession de vos fautes; et, s'il pouvoit, il vous feroit abandonner la communion.

Ne le croyez point, et ne vous embarrassez point de lui, quoiqu'il vous tende souvent des piéges pour vous surprendre.

Croyez que les pensées mauvaises et im-

pures qu'il jette en votre esprit, sont les siennes, et non les vôtres.

Dites-lui : Va, esprit impur, esprit malheureux; il faut que tu sois bien plongé dans l'infamie, puisque tu ne rougis point de me présenter des images si honteuses!

Retire-toi de moi, détestable séducteur : tu n'auras jamais de part en moi.

C'est Jésus qui régnera toujours dans mon cœur, et qui, te combattant avec son bras invincible, me soutiendra, et te couvrira de confusion.

J'aime mieux mourir et souffrir tous les tourmens imaginables, que de consentir à ta malice.

Tais-toi, et ne me parle jamais; car je ne t'écouterai plus, quoi que tu me dises.

Le Seigneur est ma lumière et mon salut; qui pourrois-je craindre? (*Ps.* 26, 1.)

Quand toute une armée ennemie se camperoit alentour de moi pour me combattre, mon cœur n'en seroit point ébranlé. (*Ibidem.*)

C'est le Seigneur qui m'assiste; c'est lui qui sera mon libérateur.

Combattez comme un soldat courageux; et si, étant fragile comme vous l'êtes, vous

tombez quelquefois, retournez au combat avec encore plus de courage qu'auparavant, espérant que ma grâce vous soutiendra plus fortement; et veillez surtout à vous défendre de la vaine complaisance et de l'orgueil.

Car de là vient que plusieurs s'égarent, et tombent dans un aveuglement dont il est presque impossible de les guérir.

Que cette ruine des âmes superbes vous serve d'exemple, et que leur folle présomption vous affermisse dans l'humilité!

CHAPITRE VII.

Que l'humilité est la garde la plus sûre de la piété.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, cachez la grâce d'une dévotion sensible dont Dieu vous favorise, et n'en faites pas trop d'état.

Car rien ne vous est plus sûr que de vous mépriser de la sorte, et d'appréhender la grâce même que vous avez reçue, comme ayant été donnée à une personne qui en est indigne.

Vous ne devez pas trop vous fier sur la

bonne disposition présente de votre cœur, puisque vous voyez qu'il peut passer si aisément dans une autre toute contraire.

Considérez, pendant que la grâce luit en votre âme, combien vous vous trouvez pauvre et misérable aussitôt qu'elle se retire.

La perfection de la vie spirituelle ne consiste pas toujours à goûter la douceur de la grâce, mais à souffrir d'en être privé avec une humble patience et un entier renoncement à soi-même : à ne point tomber alors dans le relâchement, en quittant la prière et les plus saints exercices ; mais à s'y employer selon ses forces et autant qu'on en est capable, et à ne pas se négliger entièrement, quoique l'âme soit comme plongée dans le trouble, dans l'inquiétude et la sécheresse.

Plusieurs se laissent aller à l'impatience ou à la paresse, aussitôt qu'ils trouvent quelques obstacles à leurs bons désirs.

Mais la voie de l'homme n'est pas toujours au pouvoir de l'homme (*Jérém.* 10, 23.); c'est à Dieu à donner sa grâce et le goût de sa grâce à qui il lui plaît, et selon la mesure qu'il lui plaît.

Il y a des personnes imprudentes qui se sont perdues par la grâce même de la dévotion; elles ont voulu faire plus qu'elles ne pouvoient; et, ne considérant pas assez combien ce qu'elles entreprenoient étoit disproportionné avec leur foiblesse, elles ont plutôt suivi dans leur conduite le zèle de leur cœur, que la lumière de la raison.

Et, parce qu'elles ont eu la présomption de se porter à des choses dont elles n'étoient pas capables devant Dieu, elles ont perdu bientôt la grâce qu'elles avoient reçue.

Elles sont tombées tout d'un coup dans la pauvreté et dans la bassesse, elles qui, comme des aigles, avoient voulu mettre leur nid jusque dans le ciel, afin qu'étant humiliées et abaissées, elles apprissent qu'elles n'avoient aucune force pour s'élever jusqu'à moi, mais qu'elles devoient mettre toute leur espérance sous l'ombre et la protection de mes ailes.

Ceux qui sont encore nouveaux et inexpérimentés dans la voie de Dieu, seront surpris et se perdront aisément, s'ils ne se laissent conduire par ceux qui ont de l'expérience et de la lumière.

S'ils croient plutôt leur propre sens que les avis de personnes plus éclairées, leur salut sera en grand danger, à moins que Dieu ne leur fasse la grâce de renoncer à leur sentiment.

Il est bien rare que ceux qui sont sages à leurs propres yeux, aient assez d'humilité pour se laisser conduire par les autres.

Il vaut bien mieux être humble, quoiqu'on soit peu éclairé, que d'avoir toutes les connoissances et toute la science avec une vaine complaisance de soi-même.

Un moindre don vaut beaucoup mieux qu'un plus grand, lorsqu'avec ce plus grand on devient superbe et orgueilleux.

C'est une indiscrétion à l'âme que de s'abandonner entièrement à la joie, oubliant sa pauvreté passée, et cette crainte chaste et respectueuse qui fait toujours appréhender de perdre la grâce reçue.

C'est aussi une foiblesse et un défaut, que de se troubler et de s'abattre trop dans les rencontres fâcheuses et pénibles, et de n'avoir pas alors une assez ferme confiance en ma protection et ma bonté.

Celui qui est trop assuré dans la paix, sera lâche et timide durant la guerre.

Si vous aviez soin de demeurer toujours humble et petit à vos propres yeux, et de retenir les mouvemens de votre esprit dans les bornes d'une juste modération, vous ne tomberiez pas si souvent dans la tentation et dans le péché.

Lorsque vous vous trouverez dans une grande ferveur d'esprit, il est très-utile de penser à ce que vous serez, quand ce temps heureux sera passé.

Et, lorsque vous vous trouverez dans l'obscurcissement et la sécheresse, vous devez considérer que cette lumière de ma grâce pourra revenir, puisque je ne vous l'ai ôtée pour un temps que pour vous obliger à vous tenir plus sur vos gardes, et vous porter à me rendre la gloire et les louanges qui me sont dues.

Cette vicissitude et cette épreuve vous sont beaucoup plus avantageuses que ne vous seroit cette paix stable et continuelle que vous désirez.

Car le mérite de l'âme ne consiste pas à avoir plus de visions et de consolations di-

vines, à être plus éclairé dans la sainte Ecriture, ou plus élevé en honneur et en dignité; mais à être plus affermi dans une humilité sincère et véritable, à être plus rempli de l'amour de Dieu, à chercher sa seule gloire avec une intention plus pure et plus droite, à s'anéantir plus parfaitement et plus profondément en soi-même, et à trouver plus de joie dans le mépris et l'oubli, que dans l'estime et les louanges des hommes.

CHAPITRE VIII.

S'anéantir en la présence de Dieu.

L'AME.

OSERAI-JE parler à mon Seigneur, moi qui ne suis que poudre et que cendre? (*Gen.* 16, 27.)

Si je me crois quelque chose de plus, je vous trouverai aussitôt opposé à mon orgueil, et mes propres péchés porteront contre moi un témoignage, auquel il me sera impossible de répondre.

Mais si je perds tous les sentimens de moi-même, si je m'abaisse, si je m'anéantis, si je me réduis jusqu'à la cendre et à la poussière, comme c'est en effet tout ce que je

suis, votre grâce me sera favorable, votre lumière brillera dans mon cœur, et les moindres étincelles de cette estime présomptueuse de moi-même seront comme éteintes et étouffées dans cet abîme de mon néant, sans qu'elles en puissent jamais ressortir.

C'est dans cet abîme que vous me découvrez à moi-même, que vous m'apprenez ce que je suis, ce que j'ai été, et l'état où je suis tombé. *Je ne suis rien, et je ne le savois pas.* (*Ps.* 72.)

Quand vous m'abandonnez à moi-même, je vois que je ne suis que foiblesse et un pur néant; mais, si vous venez à me favoriser d'un de vos regards, je redeviens fort aussitôt, et je me trouve de nouveau rempli de joie.

Que votre miséricorde est admirable, ô mon Dieu, de relever ainsi mon âme pour l'honorer de vos caresses et de vos faveurs, quoiqu'elle tende toujours vers la terre par son propre poids!

C'est là le grand effet de votre amour, qui me prévient gratuitement, qui m'assiste en mille besoins, qui me tire des périls les

plus grands, et qui me délivre d'une infinité de maux.

Car, en m'aimant moi-même d'une malheureuse affection, je me suis perdu; et, en ne cherchant que vous seul, et vous aimant d'un amour tout pur, je vous ai trouvé et me suis trouvé moi-même avec vous; et votre amour m'a servi à m'abîmer encore davantage dans la profondeur de mon néant.

Ainsi votre bonté infinie, ô mon Dieu, me fait des grâces sans comparaison au-dessus de mes mérites, et même au-dessus de ce que j'ose ou espérer de vous, ou vous demander.

Soyez béni, Seigneur, parce que, quelque indigne que je sois de tout bien, c'est le propre de votre bonté infinie de faire du bien aux ingrats même et à ceux qui sont le plus éloignés de vous.

Seigneur, faites-nous retourner à vous, afin que nous soyons vraiment reconnoissans, humbles et ardens en votre amour, parce que c'est vous seul qui êtes notre salut, notre sainteté et notre force.

CHAPITRE XI.

Rapporter tout à Dieu, comme au principe et à la fin de toutes choses.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, il faut que vous tendiez toujours à moi, comme à votre fin dernière et souveraine, si vous voulez être vraiment heureux.

Cette intention purifiera votre cœur, qui par son inclination vicieuse, se porte souvent vers les créatures et vers lui-même.

Car, si vous vous recherchez vous-même en quelque chose, vous tomberez aussitôt dans la langueur et dans la sécheresse.

Rapportez donc tout à moi, comme à votre fin principale, parce que c'est moi qui vous ai tout donné.

Considérez tous les biens inférieurs, comme découlans du souverain bien ; et faites-les tous remonter jusqu'à moi, comme en étant la première source.

Je suis la fontaine des eaux vivantes. Les grands et les petits, les pauvres et les riches viennent puiser en moi de cette eau qui

donne la vie; et ceux qui me servent librement et de bon cœur, recevront de moi grâce pour grâce.

Celui qui voudra mettre sa gloire et sa joie hors de moi, pour la chercher dans quelque bien qui lui soit propre et particulier, ne sera jamais affermi dans la véritable joie, il ne jouira point de la liberté du cœur; mais il sera toujours comme à l'étroit, et se trouvera gêné et embarrassé en mille manières.

Ne vous attribuez donc rien du bien et de la vertu qui est en vous ou dans les autres, mais rapportez tout à Dieu, sans lequel l'homme ne peut rien avoir.

C'est moi qui ai tout donné; c'est à moi qu'on doit rendre tout; et j'exige avec une grande sévérité la reconnoissance et les actions de grâces qui me sont dues.

C'est là la vérité dont la lumière dissipe les ténèbres de la vaine gloire.

Quand ma grâce entre une fois dans un cœur, et qu'elle l'établit dans une vraie charité, les impressions de l'envie ne le touchent plus; il ne se trouve plus resserré, et il n'est plus possédé de son amour-propre.

La charité se rend victorieuse de tout: elle agrandit l'âme, et redouble toutes ses forces.

Si vous êtes vraiment sage, vous n'aurez de joie et vous ne mettrez votre confiance qu'en moi, parce que nul n'est bon que Dieu seul, qui est infiniment au-dessus de toute louange, et qui doit être béni et adoré en toutes choses.

CHAPITRE X.

Qu'il est doux de mépriser le monde, pour servir Dieu.

L'AME.

Je romprai encore le silence pour vous parler, ô mon Dieu: je dirai à mon Seigneur et mon Roi, qui est assis sur son trône au plus haut des cieux:

O combien est grande et ineffable cette douceur que vous avez réservée pour ceux qui vous craignent! (*Ps.* 30, 20.)

Mais que ne donnez-vous point à ceux qui vous aiment et à ceux qui vous servent de tout leur cœur?

Les délices de la contemplation que vous

accordez à vos véritables amis, sont ineffables.

Que dirai-je, mon Dieu, de l'excès de la bonté que vous m'avez témoignée, puisque vous m'avez tiré du néant pour me créer; que vous m'avez rappelé à vous, lorsque j'étois dans l'égarement, afin que je ne pensasse plus qu'à vous servir, et qu'après cela vous avez encore daigné me faire un commandement aussi doux que celui de vous aimer?

O éternelle source d'amour, que dirai-je de vous?

Comment pourrois-je vous oublier jamais, vous qui n'avez pas dédaigné de vous souvenir de moi, lors même que j'étois dans l'abîme de la corruption et de la mort?

Vous avez surpassé toutes les espérances de votre serviteur, en voulant bien lui faire miséricorde; et vous l'avez traité infiniment au-delà de ses mérites, en l'honorant de votre amitié et de votre grâce.

Que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour une faveur si singulière?

Car ce n'est pas un don que vous accordiez à tous, de renoncer au siècle et de tout

quitter pour entrer dans la vie solitaire et religieuse.

Que fais-je de considérable en vous servant, vous à qui toutes les créatures sont asservies?

Ce n'est rien que je vous serve; mais c'est une grande chose, et que je ne puis assez admirer, que vous daigniez me mettre au rang de vos serviteurs, et m'unir à ceux qui vous aiment, étant si pauvre et si indigne de cet honneur.

Mon Dieu, tout ce que j'ai est à vous, et le service même que je vous rends est un don que vous me faites.

Et cependant, lorsque je devrois tout faire pour vous, c'est vous qui me servez plutôt que ce n'est moi qui vous sers.

Vous avez créé le ciel et la terre pour le service de l'homme, et ils le servent régulièrement tous les jours, selon l'ordre que vous leur avez prescrit.

Mais ce qui est encore plus, vous commandez à vos Anges de descendre du ciel pour être ses gardiens et ses protecteurs.

Et votre bonté, ô mon Sauveur, a surpassé infiniment tous ces bienfaits, lorsque

vous avez livré votre propre vie pour le salut et le service de l'homme, et que vous lui avez promis de vous donner à lui avec toute votre gloire.

Que vous rendrai-je, mon Dieu, pour cette infinité de biens dont je vous suis redevable?

Que ne puis-je vous servir tous les jours de ma vie?

Mais hélas! plût à votre bonté que je vous servisse parfaitement et comme je le dois, seulement un jour!

Car vous êtes vraiment digne d'être servi, honoré et loué souverainement et éternellement.

Vous êtes vraiment mon Seigneur; et moi, je suis votre créature, qui dois vous servir de toutes mes forces, et ne jamais me lasser de publier vos louanges.

C'est ce que je veux, mon Dieu, c'est ce que je désire; et daignez suppléer par votre grâce à tout ce qui me manque pour accomplir ce désir.

Quel honneur, mon Dieu, quelle gloire que d'être à vous, et de mépriser tout pour vous! Car vous préparez une grande abon-

dance de grâces à tous ceux qui vous servent volontairement, et qui s'assujettissent à votre sainte loi.

Vous comblez des douceurs et des consolations de votre Esprit ceux qui renoncent pour votre amour à tous les attraits de la chair; et ceux-là seuls ont une véritable liberté, qui entrent pour votre gloire dans la voie étroite, et qui se dépouillent de tous les soins de la terre.

O divine et agréable servitude, qui rend vraiment libre et sanctifie l'homme !

O état sacré, qui rend l'homme chéri de Dieu, égal aux Anges, terrible aux démons, et recommandable à tous les serviteurs de Jésus-Christ.

O bienheureuse servitude, et qu'on ne peut assez souhaiter, puisqu'on y acquiert des biens infinis et une gloire éternelle !

CHAPITRE XI.

Etre modéré, même dans le désir du bien, et assujettir la chair à l'esprit.

JÉSUS-CHRIST.

Je veux vous enseigner, mon fils, beau-

coup de choses que vous n'avez pas encore bien apprises.

L'AME.

Et quoi, Seigneur?

JÉSUS-CHRIST.

A soumettre entièrement votre volonté à la mienne, afin que vous ne vous aimiez point vous-même, mais que vous embrassiez avec ardeur tout ce que je veux.

Lorsque vous sentez ces désirs qui vous emportent quelquefois avec violence, considérez bien si c'est ma gloire, ou votre propre intérêt qui vous touche.

Si vous ne pensez qu'à me plaire, vous demeurerez en paix, de quelque manière que je fasse réussir ce que vous aurez entrepris; mais, si vous y mêlez quelque secrète recherche de vous-même, vous ne manquerez pas aussitôt de vous trouver dans l'inquiétude et dans le trouble.

Prenez donc bien garde à ne pas vous appuyer trop sur les désirs que vous aurez formés en vous-même sans me consulter, de peur de vous en repentir ensuite, et d'improuver ce que vous aviez souhaité d'abord avec ardeur.

Car on ne doit pas suivre tous les mouvemens qui d'abord paroissent bons, ni rejeter aussitôt tout ce qui semble mauvais.

Il est bon quelquefois d'user de retenue, même dans les bons mouvemens et les bons désirs, de peur qu'en vous empressant trop, vous ne vous remplissiez l'esprit de distractions; ou que, n'étant pas assez réglé au dehors, vous ne causiez du scandale aux autres; ou que, trouvant quelque résistance à ce que vous souhaitez, vous ne tombiez dans le trouble et l'abattement.

Vous devez, au contraire, user quelquefois de violence, et combattre avec courage les désirs des sens, afin que, sans prendre garde à ce que la chair veut ou ne veut pas, vous travailliez à l'assujettir, même malgré elle, à l'empire de l'esprit.

Et vous devriez continuer à la châtier et à l'asservir, jusqu'à ce qu'elle soit prête à tout, qu'elle apprenne à se contenter de peu, et à aimer ce qui est le plus simple, en recevant sans murmure ce qui déplaît le plus à ses sens.

CHAPITRE XII.

De la patience dans les tribulations et dans les combats que nous avons à soutenir contre nos passions.

L'AME.

Mon Seigneur et mon Dieu, je reconnois que la patience m'est très-nécessaire, parce qu'il arrive bien des choses en ce monde qui nous donnent de la peine.

Quoi que je fasse pour avoir la paix, ma vie sera toujours accompagnée de trouble et de douleur.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ce que vous dites est très-véritable. Mais je ne veux pas que vous mettiez votre paix à être exempt de tentations, ou à ne trouver rien qui vous afflige.

Croyez, au contraire, que vous aurez trouvé la paix, lorsque vous aurez été exercé par beaucoup de tribulations, et éprouvé par un grand nombre de choses contraires à vos inclinations.

Si vous dites que vous ne pouvez pas tant souffrir, comment pourrez-vous supporter les flammes du Purgatoire?

De deux maux il faut toujours choisir le moindre.

Afin donc de pouvoir éviter les maux éternels, souffrez de bon cœur, pour plaire à Dieu, ceux de cette vie.

Croyez-vous que les hommes du monde n'aient rien ou presque rien à souffrir?

Ceux même qui sont le plus dans les délices ne sont pas exempts de peines.

Vous me direz peut-être qu'ils ont d'ailleurs beaucoup de joie, et qu'ils satisfont leurs inclinations et leurs désirs; ce qui adoucit toutes leurs peines.

Mais, quand cela seroit ainsi, combien leur durera ce bonheur imaginaire?

Vous verrez tous ces grands du monde disparoître en un moment comme la fumée, et ils perdront jusqu'au souvenir de tous leurs plaisirs passés.

Ils ne les goûtent même pas durant leur vie, sans être mêlés d'amertume, d'ennui et de crainte; et souvent ce qui a fait leur joie cause leur douleur.

C'est ma justice qui les punit de la sorte, étant bien raisonnable qu'ils trouvent leur supplice et leur confusion dans ces plaisirs

mêmes, qu'ils recherchent contre mon ordre et contre ma volonté.

Qu'y a-t-il de plus trompeur, de plus déréglé, de plus honteux, de plus court que toutes leurs voluptés ?

Mais l'aveuglement et l'enivrement où ils se trouvent ne leur permettent pas de discerner ce qu'ils sont ; et, se laissant aller à leurs passions comme des bêtes sans raison, ils achètent les délices si courtes de cette malheureuse vie au prix de la mort éternelle de leur âme.

Venez donc, mon fils, *ne suivez jamais vos passions, et renoncez à vos désirs déréglés.* (*Eccl.* 18, 30.)

Mettez votre joie dans le Seigneur, et il accomplira les demandes et les vœux de votre cœur. (*Ps.* 36, 4.)

Si vous voulez avoir la vraie joie, et goûter avec abondance mes divines consolations, méprisez toutes les choses du monde, renoncez à tous les plaisirs frivoles et passagers, et je verserai sur vous mes bénédictions, et je remplirai votre âme d'une douceur ineffable.

Plus vous vous séparerez de tout ce qui

peut vous satisfaire dans les créatures, plus vous trouverez en moi de solides et de véritables joies.

Vous ne pouvez pas les goûter d'abord, sans quelque combat ni sans quelque peine et quelque tristesse.

Une mauvaise habitude s'y opposera, mais elle sera surmontée par une meilleure.

La chair vous fera sentir ses révoltes; mais elle sera assujettie par la ferveur de l'esprit.

L'ancien serpent s'armera contre vous de toute sa malice et de toute sa violence; mais vos prières le mettront en fuite, et la continuation d'un travail utile lui fermera une des principales portes de votre âme.

CHAPITRE XIII.

Obéir de bon cœur, à l'exemple de JÉSUS-CHRIST.

JESUS-CHRIST.

Mon fils, celui qui se soustrait à l'obéissance se soustrait lui-même à la grâce; et celui qui recherche un bien particulier se prive des biens communs.

Celui qui n'est pas soumis à ses supérieurs

avec une pleine volonté, fait bien voir que sa chair ne lui est pas encore parfaitement soumise, mais que souvent elle se révolte contre l'esprit.

Apprenez donc à obéir promptement à ceux qui vous conduisent, si vous désirez que votre chair soit prompte à vous obéir.

Vous aurez bientôt vaincu cet ennemi du dehors, si votre cœur n'est point divisé contre lui-même.

Vous êtes vous-même le plus pénible et le plus redoutable ennemi qu'ait votre âme, lorsque vous ne vous rendez pas à ce que la loi de l'Esprit demande de vous.

Vous ne serez jamais vainqueur de la chair et du sang, que lorsque vous serez établi dans un véritable mépris de vous-même.

Vous appréhendez de vous abandonner entièrement à la volonté des autres, parce que vous vous aimez trop encore d'un amour déréglé.

Mais quelle merveille que vous, qui n'êtes que poussière et qu'un néant, vous vous soumettiez parfaitement à un homme pour l'amour de Dieu, après qu'étant, comme je suis, le Tout-Puissant et le Très-Haut, qui ai

tout créé de rien, je me suis fait homme, et me suis soumis si profondément aux hommes pour l'amour de vous?

Je suis descendu du comble de ma gloire dans le plus profond abîme de la bassesse, afin que vous apprissiez à vaincre l'orgueil de l'homme par l'humilité d'un Dieu.

Apprenez à obéir, poussière superbe; apprenez à vous abaisser, terre et cendre, et à vouloir bien être foulé aux pieds de tous.

Apprenez à rompre toutes vos volontés, et à vous rendre une victime de l'obéissance.

Animez-vous contre vous-même d'une sainte ardeur, et ne souffrez pas que l'orgueil vive en vous.

Rendez-vous si petit et si soumis, que tous puissent marcher sur vous, comme on marche sur la boue dans les places publiques.

De quoi pouvez-vous vous plaindre, homme présomptueux?

Qu'avez-vous à opposer à ceux qui vous couvrent d'injures, vous qui êtes souillé de tant de péchés, qui avez offensé tant de fois Dieu, et qui avez mérité tant de fois l'enfer?

C'est ma seule miséricorde qui vous en a délivré, parce que votre âme a été précieuse

devant mes yeux, et que j'ai voulu vous faire connoître combien je vous aime, afin que vous soyez toujours dans la reconnoissance de mes bienfaits, et que, souffrant avec patience d'être méprisé, vous travailliez sans cesse à vous établir dans une obéissance sincère et une humilité véritable.

CHAPITRE XIV.

Considérer avec une humble frayeur les secrets jugemens de Dieu, de peur de tirer vanité de nos bonnes œuvres.

L'AME.

Seigneur, lorsque vous me parlez, les foudres de votre justice m'étonnent, la crainte pénètre jusque dans mes os, et toute mon âme est dans l'abattement et dans la frayeur.

Je demeure tout surpris, et je considère *que les cieux même ne sont pas purs devant vos yeux.* (*Job*, 15, 15.)

Si, ayant trouvé de la corruption dans vos Anges (*Id.* 14, 18.), vous les en avez punis sans miséricorde, que deviendrai-je, étant ce que je suis?

Les étoiles sont tombées du ciel (*Apoc.* 8,

12.); et moi, cendre et poussière, que puis-je espérer ?

J'ai vu tomber comme du ciel en terre des personnes dont la vie paroissoit très-louable, et ceux qui se nourrissoient du pain des Anges ont cherché leurs délices dans la pâture des pourceaux.

Nulle sainteté, ô mon Dieu, ne peut subsister, si votre main souveraine ne la soutient.

Nulle sagesse ne peut nous conduire, si votre lumière ne la gouverne.

Nulle force ne peut nous soutenir, si votre toute-puissance ne la conserve.

Nulle chasteté n'est en assurance, si vous ne prenez le soin de la protéger.

Enfin nulle vigilance ne peut sauver l'âme, si vous ne veillez vous-même pour la garder.

Aussitôt que vous nous laissez, nous tombons, et nous périssons; mais aussitôt que vous revenez à nous, nous nous relevons, et nous vivons.

Car nous ne sommes qu'inconstance; et c'est vous seul qui nous fixez et nous affermissez dans le bien.

Nous ne sommes que tiédeur; et c'est vous

seul qui nous animez et nous embrasez.

Hélas! que je dois avoir de bas sentimens de moi-même! que je dois peu estimer le bien qui peut être en moi!

Ah! puis-je assez profondément m'humilier, lorsque je sonde l'abîme de vos jugemens, qui ne me font trouver en moi autre chose que le péché et le néant?

O poids effroyable qui m'accable! O mer sans fond et sans rives, où je me trouve abîmé, et où je ne vois autre chose de moi-même, sinon que je suis au néant de toutes manières!

Où se cachera désormais en moi cette racine d'orgueil et cette confiance présomptueuse dans le peu de bien que je fais?

Toute cette vanité est engloutie dans la profondeur de vos jugemens.

Qu'est tout homme et toute chair devant vos yeux? *L'argile osera-t-elle s'élever contre le potier qui la met en œuvre?* (*Isa.* 29, 16.)

Comment des paroles trompeuses pourront-elles inspirer de la vanité à celui dont le cœur est vraiment soumis à Dieu?

Tout le monde ensemble ne peut élever celui que la vérité même s'est assujetti, et

un homme qui a mis toute son espérance en Dieu seul, ne peut être ébranlé par les louanges de tous les hommes.

Il est persuadé qu'eux et leurs paroles passeront comme un éclair, *et que la vérité de Dieu demeure éternellement.* (*Ps.* 116, 2.)

CHAPITRE XV.

Se soumettre à Dieu en tout, et ne vouloir que ce qu'il veut.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, je veux que vous me disiez en toutes choses : Seigneur, que ce que je vous propose se fasse, si c'est votre volonté.

Si vous êtes honoré en une telle chose, qu'elle se fasse pour votre gloire.

Si vous prévoyez que ce que je vous demande me soit utile, faites-moi la grâce de m'en servir pour votre honneur.

Mais, si vous connoissez qu'il doit me nuire, et qu'il n'est pas avantageux pour mon salut, ôtez ce désir et cette pensée de mon âme.

Car tout désir n'est pas inspiré du Saint-Esprit, quoiqu'il paroisse bon et avantageux à l'homme.

Il est bien difficile de juger absolument si c'est le bon Esprit ou le mauvais, ou si ce n'est point votre propre esprit qui vous pousse à désirer quelque chose.

Plusieurs ont été trompés à la fin, qui paroissoient d'abord conduits par le bon Esprit.

Vous devez me dire toujours : Seigneur, vous savez ce qui est le meilleur. Que ceci se fasse ou ne se fasse pas selon l'ordre de votre volonté.

Donnez-moi ce qu'il vous plaît, en la manière qu'il vous plaît, et au temps qu'il vous plaît.

Traitez-moi comme vous savez le devoir faire, selon qu'il vous sera le plus agréable, et à votre plus grande gloire.

Mettez-moi où vous voudrez; et disposez de moi pour toutes choses avec une entière liberté.

Je suis dans votre main divine; tournez-moi, et retournez-moi comme il vous plaira.

Me voici devant vous comme un serviteur prêt à tout; je ne désire point de vivre pour moi, mais pour vous; et plaise à votre bonté

que ce soit d'une manière parfaite et digne de vous !

PRIÈRE.

O Jésus! dont la bonté est infinie, répandez votre grâce dans mon cœur, *afin qu'elle soit avec moi, qu'elle travaille avec moi, et qu'elle persévère avec moi jusqu'à la fin!* (*Sap.* 9, 8.)

Faites-moi désirer et vouloir toujours ce qui vous est le plus agréable, et ce que vous désirez le plus de moi!

Que votre volonté soit la mienne, et que la mienne suive toujours la vôtre, et s'y conforme parfaitement!

Que vouloir, ou ne vouloir pas, soit toujours en moi de même qu'en vous, et que je ne puisse jamais vouloir que ce que vous voulez, ni ne vouloir pas que ce que vous ne voulez pas!

Faites que je meure à tout ce qui est dans le monde, que j'aime à demeurer inconnu au monde, et à être méprisé pour l'amour de vous!

Faites que je me repose en vous plutôt qu'en tout ce que je puis jamais désirer, et que mon cœur trouve en votre sein sa paix et sa joie!

Vous seul êtes la paix du cœur et son unique repos.

Hors de vous, tout est pénible, tout inquiète.

Faites-moi donc la grâce de goûter ce sommeil divin et ce repos, qui se trouvent dans la souveraine paix (*Ps.* 4.), c'est-à-dire, en vous, ô mon Dieu, qui êtes le bien unique, souverain et éternel! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVI.

Attendre Dieu. Ne se consoler et ne se réjouir qu'en lui.

L'AME.

Mon Dieu, ce n'est point ici bas, mais c'est dans le ciel, que j'attends toutes les consolations qui peuvent être l'objet ou de mes pensées, ou de mes désirs.

Quand je pourrois jouir tout seul de tous les plaisirs et de toutes les délices du monde, il est certain que tout cela passeroit en un moment.

Vous ne pouvez donc, ô mon âme, trouver une joie pleine et parfaite que dans votre Dieu, qui est le consolateur des pauvres et l'ami des humbles.

Attends un peu, mon âme, attends les promesses de ton Sauveur, et tu te trouveras dans le ciel comblée de tout bien.

Si contre l'ordre de Dieu tu désires ces biens présens et terrestres, tu perdras les biens célestes et éternels.

Use des premiers, et souhaite les seconds; car rien de temporel ne te peut pleinement contenter, parce que tu n'as pas été créée pour jouir des choses sujettes au temps.

Tu ne serois point heureuse, quand tu posséderois tout ce qu'il y a de bien dans toutes les créatures.

Dieu seul est ton souverain bien, et lui seul te peut rendre heureuse, non en la manière que les aveugles amateurs du monde se flattent et souhaitent d'être heureux; mais en te comblant de ce bonheur après lequel soupirent les vrais disciples de Jésus, et que goûtent quelquefois par avance les âmes spirituelles et vraiment pures, qui ont, dès ici-bas, toutes leurs pensées et leurs affections dans le ciel.

Toute consolation qui vient de la terre est fausse, et ne dure guère.

Il n'y a d'heureuse et de véritable que

celle que la vérité même nous fait sentir au fond du cœur.

L'homme pieux porte par-tout son consolateur, qui est Jésus, et il lui dit souvent: Assistez-moi, mon Sauveur, en tout temps et en tout lieu. Que toute ma joie soit de me priver volontairement de toutes les joies humaines ! Mais, si vous retirez même vos consolations de moi, que la soumission à votre volonté et à cette justice par laquelle vous m'éprouverez dans les maux, me tienne lieu d'une souveraine consolation ! *Car votre colère ne durera pas toujours, et la rigueur de vos menaces ne sera pas éternelle.* (*Ps.* 102. 9.)

CHAPITRE XVII.

Mettre toute sa confiance en Dieu; le bénir également dans la paix et dans le trouble.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, laissez-moi disposer de vous suivant ma volonté : je sais ce qui vous convient.

L'AME.

Seigneur, ce que vous dites est très-véritable. Vous avez infiniment plus de soin de

moi, que je n'en puis avoir moi-même. Celui-là est exposé à de grandes chutes, qui ne se jette pas dans votre sein, et ne se repose pas sur votre seule bonté de tout ce qui le regarde. Faites-moi seulement la grâce que ma volonté demeure ferme en vous, et tende toujours à vous; et après cela disposez de moi comme il vous plaira. Car il est impossible que tout ce qui m'arrivera selon votre ordre, ne soit toujours bon. Si vous voulez que je sois dans les ténèbres, soyez-en béni; si vous voulez que je sois dans la lumière, soyez-en également béni. Si vous daignez consoler mon âme, soyez-en loué; si vous voulez l'affliger, soyez-en encore loué.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, c'est ainsi que vous devez vous conduire, si vous voulez marcher avec moi. Vous devez être également disposé à la souffrance et à la joie. Vous devez recevoir avec la même tranquillité ou les richesses et l'abondance, ou la pauvreté et l'indigence.

L'AME.

Seigneur, je souffrirai de bon cœur, pour votre amour, tout ce qui m'arrivera selon

votre ordre. Je veux recevoir indifféremment, de votre main adorable, le bien et le mal, la douceur et l'amertume, la joie et la tristesse, et vous rendre partout de continuelles actions de grâces. Préservez-moi seulement de tout péché, et je ne craindrai ni la mort ni l'enfer. Pourvu que vous ne me rejetiez point éternellement de devant vous, et que vous ne m'effaciez point du livre de vie, tous les maux qui pourront m'arriver ne me sauroient nuire.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il nous est doux, en suivant l'exemple de JÉSUS-CHRIST, de souffrir patiemment les misères de cette vie.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, souvenez-vous que je suis descendu du ciel pour votre salut, et que j'ai souffert les maux qui vous étoient dus, non par un engagement nécessaire, mais par l'excès de mon amour, pour vous apprendre ainsi à être patient et à vous soumettre de bon cœur à toutes les peines et à tous les travaux de cette vie. Car depuis le moment

que je suis né, jusqu'à celui où j'ai rendu le dernier soupir sur la croix, je n'ai jamais été exempt de douleur. J'ai vécu dans une pauvreté extrême : j'ai entendu souvent les différentes plaintes qu'on faisoit de moi : j'ai souffert paisiblement les injures atroces et sanglantes vomies contre moi. J'ai vu mes bienfaits payés d'ingratitude; mes miracles, de blasphèmes; et ma doctrine toute sainte, d'accusations pleines d'outrages.

L'AME.

Seigneur, puisque vous avez été si patient durant toute votre vie, et qu'en cela même vous avez montré une souveraine obéissance à votre père, il est bien juste que moi, qui ne suis qu'un misérable pécheur, je me souffre moi-même pour obéir à votre sainte volonté, et que je porte pour mon salut le fardeau pesant de cette vie mortelle, autant de temps qu'il vous plaira de me l'ordonner.

Car, quoique cette vie soit très-pénible, elle est devenue néanmoins un sujet de mérite par la puissance de votre grâce; et les plus foibles doivent non seulement la supporter, mais encore l'estimer, d'après l'exem-

ple si illustre de vos souffrances, et de celles de tant de Saints.

Aussi nous y avons des consolations, qu'on n'a point eues dans l'ancienne loi; lorsque la porte du ciel étoit encore fermée, et que la voie qui y mène étoit beaucoup plus obscure et plus inconnue, y en ayant si peu qui se missent en peine de la chercher.

L'entrée de ce royaume éternel étoit encore interdite aux Justes et aux Saints de ces premiers temps, parce qu'elle ne pouvoit être ouverte que par le prix de votre sang, et par la force et la gloire de votre croix.

Comment puis-je donc assez reconnoître la grâce que vous m'avez faite, et à tous vos fidèles de nous avoir marqué une voie si droite et si assurée pour entrer dans votre royaume?

Car votre vie sainte est notre voie, et votre adorable patience est le chemin par lequel nous devons tendre à vous, qui êtes notre récompense et notre couronne.

Si vous ne nous eussiez montré le premier le chemin, et si vous n'y eussiez marché

le premier, qui se fût mis en peine de vous y suivre ?

Hélas ! combien y en a-t-il qui demeureroient derrière vous, et bien loin de vous, s'ils n'étoient animés par ce grand exemple que vous nous avez donné ?

Vous voyez, mon Dieu, qu'après cette foule de miracles et d'instructions que vous nous avez laissés, nous sommes encore tout tièdes et tout languissans. Que seroit-ce donc, si vous n'aviez pas allumé ce flambeau et cette lumière pour nous encourager à vous suivre ?

CHAPITRE XIX.

Comme on doit se disposer à la patience.

JÉSUS-CHRIST.

Cessez donc, mon fils, de vous plaindre, puisque vous reconnoissez que vous ne le pouvez faire, si vous considérez bien mes souffrances et celles de tous mes Saints.

Vous n'avez pas encore résisté, jusqu'à répandre votre sang. (*Hebr.* 12, 4.)

Toutes vos peines sont bien peu de chose, si on les compare à ce qu'ont souffert tant

d'autres, dont les maux ont été si excessifs, soit qu'on en considère la grandeur, la diversité ou la durée.

Repassez dans votre esprit leurs afflictions qui ont été si grandes, afin de supporter plus doucement les vôtres qui sont si petites. Si elles vous paroissent grandes, c'est sans doute votre impatience qui vous les fait paroître telles. Mais soit que vous souffriez peu ou beaucoup, ayez soin de souffrir toujours courageusement.

C'est une grande sagesse que de vous bien disposer à la souffrance.

Les maux même vous seront plus légers, quand vous y serez bien résolu, et le mérite en sera plus grand.

Ne dites jamais : Je ne puis endurer d'être traité de la sorte par un tel homme ; cela est tout-à-fait insupportable. Il m'a fait un tort insigne, et il me reproche des choses auxquelles je n'ai jamais pensé. Je pourrois aisément souffrir d'autres personnes, et il y a d'autres sortes d'offenses auxquelles je serois assez peu sensible.

Cette pensée est une imagination vaine et sans raison, puisque ce n'est point considé-

rer quelle est la vertu de la patience, ni quel est celui qui doit la récompenser; mais seulement quelle est la personne qui a offensé, et quelle est l'offense reçue.

Celui qui ne veut souffrir que de qui il lui plaît, et qu'autant qu'il lui plaît, n'a point la véritable patience.

Celui qui possède la vertu de la patience, ne distingue point si c'est son supérieur, son égal, son inférieur, un homme de néant, un Saint, ou un méchant qui le fait souffrir; mais il reçoit indifféremment de tout le monde tout le mal qui lui arrive, autant de fois et de quelque manière qu'il lui arrive.

Il agrée tout, comme venant de la main de Dieu, et croit y trouver un grand avantage, parce que les plus petites choses, étant souffertes pour l'amour de Dieu, ne sont jamais sans mérite devant lui.

Soyez donc toujours prêt à combattre, si vous voulez demeurer victorieux.

On ne peut acquérir sans peine la couronne de la patience.

Si vous refusez de souffrir, vous refusez d'être couronné.

Mais, si vous désirez la couronne, combattez vaillamment, souffrez courageusement.

Le repos est le prix du travail, et la victoire est la récompense du combat.

L'AME.

Que votre grâce, ô mon Dieu, me rende possible ce qui me paroît naturellement impossible. Vous savez que j'ai bien peu de force pour souffrir, et qu'un petit mal me renverse tout d'un coup. Faites donc que je souhaite avec ardeur, et que j'embrasse, pour la gloire de votre nom, tous les maux par lesquels il vous plaira de m'éprouver, puisqu'il est très-avantageux pour le salut de mon âme que je souffre et que je sois persécuté pour vous.

CHAPITRE XX.

Confesser à Dieu sa propre foiblesse. Misère de cette vie.

L'AME.

SEIGNEUR, je vous confesse toutes mes offenses, je vous confesse toutes mes foiblesses.

Souvent un rien m'abat et m'attriste. Je fais quelquefois des résolutions d'être courageux ; mais aussitôt qu'une petite tentation me surprend, je ne sais plus ce que je deviens. Il m'arrive même qu'une chose de néant donne lieu à une grande tentation ; et, lorsque je me crois assez assuré, parce que je ne vois pas le péril présent, je trouve qu'un petit souffle me renverse tout d'un coup.

Jetez donc les yeux, Seigneur, sur ma bassesse et sur cet abîme de fragilité qui est en moi, et que vous pénétrez beaucoup mieux que moi.

Ayez pitié de votre créature, *et tirez-moi de cet amas de fange et de boue, afin que je n'y demeure point enfoncé, sans ne pouvoir jamais m'en retirer.* (*Ps.* 68, 15.)

C'est là ce qui me donne souvent des remords, et qui me couvre de confusion devant vous, de voir que je sois si foible et si impuissant pour résister à mes passions.

Quoique par votre grâce vous me préserviez d'y consentir, j'ai néanmoins bien de la peine, en m'en voyant toujours com-

battu, et la vie m'est ennuyeuse dans cette guerre intestine qui ne finit point.

Et ce qui me découvre encore plus mon extrême foiblesse, c'est que les images honteuses et détestables entrent beaucoup plus aisément dans mon âme qu'elles n'en sortent.

O puissant protecteur d'Israel! époux des âmes fidèles qui vous sont si chères, considérez les travaux et les peines de votre serviteur, et ne dédaignez pas de me conduire en toutes mes actions.

Animez-moi d'une force toute céleste, de peur que cette malheureuse chair que nous devons toujours combattre durant cette vie, ne s'élève en moi au-dessus de l'esprit, à l'empire duquel elle n'est pas encore bien soumise.

Hélas! que cette vie est malheureuse, puisqu'elle est toujours traversée d'afflictions, et que partout nous sommes environnés de piéges et d'ennemis!

Un mal succède à un mal, et une tentation à une autre; et nous ne sommes pas encore sortis du combat avec un ennemi, que nous nous trouvons surpris tout d'un coup d'un grand nombre d'autres.

Et après cela, comment peut-on encore aimer une vie si pleine d'amertume et accablée de tant de misères ?

Comment peut-on même l'appeler une vie, puisqu'elle est la mère féconde de tant de pestes et de tant de morts?

Et néanmoins plusieurs l'aiment, et s'efforcent d'y trouver leurs délices et leur repos.

On accuse souvent le monde comme étant plein d'illusions et de tromperies, et cependant on a bien de la peine à le quitter; parce que l'âme est dominée par les désirs déréglés de la concupiscence.

Ainsi on se sent entraîné et à aimer le monde et à le mépriser.

D'une part, *les attraits de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil du siècle*, (1 *Joan.* 2.) portent à l'aimer; et de l'autre, les peines et les misères qui en sont une très-juste punition, le font trouver ennuyeux et insupportable.

Mais hélas! l'amour du monde l'emporte dans l'âme de plusieurs, *et ils font leurs délices des épines qui les percent et les déchirent;* (*Job*, 30, 7.) parce qu'ils n'ont jamais ni

connu, ni goûté les douceurs de Dieu, et la beauté intérieure et toute spirituelle de la vertu.

Ceux, au contraire, qui foulent le monde aux pieds, pour se rendre les amis et les fidèles disciples de Dieu, n'ignorent pas quelle est cette joie céleste qui est donnée à ceux qui le méprisent, et comprennent clairement l'erreur déplorable et l'ignorance profonde de ceux qui l'aiment.

CHAPITRE XXI.

Qu'il faut chercher son repos en Dieu seul, et le préférer à tous les dons de la nature et de la grâce.

L'AME.

O mon âme, repose-toi en toutes choses, et par dessus toutes choses, dans le Seigneur, parce qu'il est le repos éternel des Saints.

O Jésus, infiniment doux et infiniment aimable ! faites que je ne recherche mon repos qu'en vous seul; qu'auprès du bonheur de vous posséder, je regarde comme un néant toutes les créatures, la santé et la beauté, la gloire et l'honneur, la puissance

et les dignités, tout ce que les sciences ont de plus relevé, tout ce que les richesses et les arts ont de plus agréable, tout ce que la réputation et les louanges ont de plus flatteur, toutes les joies et les délices du siècle, tous les divertissemens et les plaisirs du monde, quand ils se trouveroient tous réunis.

Que je vous préfère, ô mon Sauveur, à toutes les espérances et à toutes les promesses que vous nous donnez, à tous les mérites que nous pouvons avoir, à toutes les grâces et aux faveurs dont vous pouvez combler nos âmes, à toutes les douceurs et aux consolations ineffables que nous pouvons recevoir de vous !

Que j'aime à me reposer en vous seul, plutôt qu'en tous les Anges et les Archanges, et en tous ces Esprits bienheureux qui environnent votre trône, enfin, plutôt qu'en toutes les choses visibles, et généralement en tout ce qui n'est pas ce que vous êtes, ô Dieu de mon cœur !

Seigneur, mon Dieu, vous êtes seul au-dessus de tout; votre bonté est aussi infinie que votre grandeur et votre puissance.

Vous trouvez en vous-même la plénitude et la source inépuisable de votre éternelle félicité.

Toutes les joies et toutes les consolations spirituelles découlent de vous.

Vous êtes la beauté unique et uniquement aimable; vous êtes un océan de majesté et de gloire, en qui tous les biens ont toujours été, sont et seront éternellement tous ensemble dans leur éternelle perfection.

Ainsi, tout ce que vous me donnez, ou me découvrez, ou me promettez de vous, sans vous découvrir clairement à moi, et sans me faire jouir de vous, est incapable de me donner une entière satisfaction, parce que mon cœur ne peut être pleinement content qu'en étant élevé au-dessus de toutes les créatures et de tous vos dons, pour ne se reposer qu'en vous seul.

O Jésus, très-aimable Epoux des âmes pures, et souverain Seigneur du ciel et de la terre! qui me rendra vraiment libre, *et me donnera des ailes pour voler jusqu'à vous, et me reposer en vous?* (*Psal.* 54, 7.)

Hélas! quand serai-je assez heureux pour m'occuper entièrement et uniquement à

considérer combien vous êtes doux à ceux qui vous cherchent, ô mon Seigneur, et mon Dieu?

Quand me réunirai-je parfaitement à vous, afin qu'étant possédé de votre amour, je perde tout le sentiment et le goût de moi-même, pour ne plus sentir et ne plus goûter que vous en cette manière élevée au-dessus des sens et de toutes nos pensées, qui est connue de si peu de personnes?

Maintenant je passe ma vie dans les soupirs, et je porte avec douleur le poids de la misère qui m'accable.

Car il y a souvent des tribulations dans cette vallée de larmes, qui jettent le trouble, la tristesse et l'obscurcissement dans mon âme; et, me trouvant ainsi ou embarrassé, ou distrait, ou lié par l'attrait et l'illusion des sens, je ne puis plus m'approcher de vous avec liberté, ni jouir de ces caresses divines et ineffables dont vous honorez sans cesse ces bienheureux Esprits qui sont près de vous.

O mon Dieu, ne soyez pas sourd à mes soupirs, et rendez-vous sensible à tant de maux que je souffre sur la terre!

O Jésus, splendeur de l'éternelle gloire du Père, consolateur de l'âme affligée dans cet exil! mon âme est devant vous dans une adoration muette, et elle vous parle par son silence.

Jusqu'à quand mon Seigneur différera-t-il de me visiter?

Qu'il vienne à moi dans l'extrême pauvreté où je languis, et qu'il me console de sa joie.

Qu'il tende sa main, et qu'il tire un misérable de sa misère.

Venez, mon Dieu, venez. Je ne puis avoir ni une heure, ni un seul moment de bonheur sans vous, parce que vous êtes seul toute ma joie, et que c'est vous seul qui me devez nourrir.

Je languis dans la misère, et je me trouve comme dans une prison et chargé de fers, jusqu'à ce que vous me consoliez par la lumière de votre présence, et que vous me rendiez la liberté, en me montrant un visage doux et favorable.

Que les autres cherchent et aiment au lieu de vous tout ce qu'il leur plaira; pour ce qui est de moi, rien ne me paroît et ne

me paroîtra jamais aimable, que vous, ô mon Dieu, qui êtes mon espérance et mon éternelle félicité!

Je gémirai toujours, et je ne cesserai point de vous prier, jusqu'à ce que votre grâce retourne en moi, et que vous vous fassiez entendre au fond de mon cœur.

JÉSUS-CHRIST.

Me voici, mon fils, je viens à vous, parce que vous m'avez invoqué.

Vos larmes et les désirs de votre âme, l'humilité et la contrition de votre cœur m'ont fait descendre du ciel, et m'ont attiré vers vous.

L'AME.

Seigneur, je vous ai appelé, et j'ai désiré de jouir de vous, étant très-résolu de rejeter tout pour vous. Car c'est vous qui m'avez excité le premier, afin que je vous cherchasse de la sorte.

Soyez donc béni, mon Seigneur, d'avoir usé, selon la multitude de vos miséricordes, d'une si extrême bonté envers votre serviteur. Que lui reste-t-il, sinon de s'humilier profondément devant vous, sans perdre jamais le souvenir de ses offenses et de sa

bassesse ? Car rien n'est semblable à vous, ô mon Dieu, dans cette foule de merveilles dont vous avez rempli le ciel et la terre.

Toutes vos œuvres sont parfaites, tous vos jugemens sont pleins d'équité, et toutes les créatures sont gouvernées par votre souveraine providence. (*Gen.* 1. *Psal.* 18, 10. *Sap.* 14, 3.)

Soyez donc loué et glorifié de tous, ô Jésus, qui êtes la sagesse du Père !

Que ma langue, mon âme, et toutes les créatures ensemble vous louent et vous bénissent éternellement !

CHAPITRE XXII.

Se rappeler souvent les dons de Dieu, pour lui en témoigner sa reconnoissance.

Seigneur, *ouvrez mon cœur à votre loi sainte, et apprenez-moi à marcher dans la voie de vos préceptes.* (2. *Mach.* 1, 4.)

Faites que je connoisse votre sainte volonté, et que je considère avec une grande attention, et que je repasse dans mon esprit avec un humble respect les faveurs générales et particulières dont vous avez comblé mon âme, afin que je vous en rende des

actions de grâces avec toute la reconnoissance qui vous est due.

Ce n'est pas que je ne sache et que je ne confesse de bon cœur, que je suis très-incapable de reconnoître dignement la moindre partie du plus petit de tous ces dons.

Je suis infiniment au-dessous de tous les biens que vous m'avez faits; et, lorsque je considère combien vous êtes au-dessus de moi, je demeure comme accablé sous le poids de votre grandeur.

Tout ce que nous possédons dans l'âme et dans le corps, tous les biens intérieurs ou extérieurs, naturels ou surnaturels, sont autant de grâces et de faveurs que vous nous avez faites; et elles nous apprennent à révérer cette source d'une bonté et d'une libéralité infinies, d'où découlent tous les biens qui sont en nous.

Les uns en ont plus, et les autres moins, mais tout vient de vous; et nul ne peut rien avoir sans vous, non pas même le moindre bien.

Celui qui a reçu de plus grands dons ne peut se glorifier de son mérite, ni s'élever au-dessus des autres, ni insulter à celui qui

a moins reçu; parce que celui-là est le plus grand et le meilleur de tous, qui s'attribue le moins de tout ce qu'il a, et qui est le plus humble et le plus ardent à vous en rendre de continuelles actions de grâces.

Et celui qui s'estime le plus vil et le plus indigne de tout, sera le plus propre à recevoir les plus grands de tous vos dons.

Si quelqu'un a reçu moins de faveurs, il ne doit point s'attrister, ni murmurer, ni porter envie à ceux qui en ont reçu davantage.

Il doit plutôt admirer et révérer votre bonté infinie, qui dispense ses dons sans acception de personne, avec une effusion et une abondance si libérale, si volontaire et si gratuite.

On vous doit louer pour tout, puisque c'est de vous seul que procède tout.

Vous savez ce qu'il est utile que chacun reçoive; et c'est à vous, mon Dieu, et non pas à nous, à discerner pourquoi l'un est moins favorisé, et l'autre l'est plus; parce que c'est vous seul qui avez marqué la mesure du mérite de chacun des hommes.

C'est pourquoi, Seigneur, je crois qu'une

des grandes grâces que vous puissiez faire à une personne, est de n'avoir pas mis en elle beaucoup de ces dons qui éclatent au dehors, et qui attirent les louanges et l'admiration des hommes. Que si quelqu'un se voit pauvre et destitué de ces faveurs, non-seulement il ne doit pas s'en fâcher ou s'en attrister, ou tomber dans l'abattement, mais il doit plutôt s'en consoler et s'en réjouir, parce que vous avez choisi, mon Sauveur, ceux qui n'avoient rien dans leur condition et dans leur personne que de vil et de méprisable selon le monde, pour les rendre les plus illustres de vos serviteurs et de vos amis.

C'est cette règle que vous avez gardée dans le choix de nos Apôtres, *que vous avez ensuite établis les Princes de toute la terre.* (*Psal.* 4, 17.)

Ils ont vécu parmi les hommes sans se plaindre des plus mauvais traitemens qu'ils en ont reçus.

Ils ont été si éloignés de toute malice et de toute tromperie, et leur simplicité et leur humilité a été si grande, *qu'ils ont mis leur joie à souffrir toutes sortes d'outrages pour*

la gloire de votre Nom, et à embrasser avec ardeur tout ce que le monde fuit et abhorre davantage.

Ainsi celui qui vous aime, et qui est reconnoissant de vos bienfaits, ne doit point avoir de plus grande satisfaction que de se soumettre à votre volonté, et adorer vos desseins éternels sur tout ce qu'il est.

Pénétré de ces sentimens, il désire aussi volontiers d'être le plus petit de tous, qu'un autre souhaiteroit d'être le plus grand; il trouve son bonheur dans le dernier rang, comme un autre le trouveroit dans le premier; et il est aussi ravi de se voir vil, méprisé et inconnu, que les ambitieux le sont d'être connus et honorés de toute la terre.

Car l'accomplissement de votre volonté et l'amour de votre gloire doivent s'élever dans son esprit au-dessus de tout, et il y doit trouver plus de satisfaction et de joie, que dans toutes les grâces qu'il a reçues, ou qu'il peut à l'avenir recevoir de vous.

CHAPITRE XXIII.

Quatre Avis importans pour avoir toujours la paix.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, je veux vous apprendre maintenant *la voie de la paix* et de la véritable liberté.

L'AME.

Seigneur, je vous prie de tout mon cœur de me faire cette grâce.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ayez soin de faire toujours plutôt ce que les autres veulent, que ce que vous voulez.

Contentez-vous de peu, et aimez à avoir toujours moins que les autres.

Recherchez toujours le dernier lieu, (*Luc*, 14, 10.) et prenez plaisir à être au-dessous de tous.

Souhaitez et priez toujours que la volonté de Dieu s'accomplisse pleinement en vous.

Celui qui se conduira de la sorte entrera indubitablement dans la paix et le repos véritable.

L'AME.

Seigneur, ce peu de paroles qu'il vous a plu de me dire, renferme une merveilleuse perfection. Elles sont courtes, mais elles sont pleines de sens, et fécondes par les fruits qu'elles doivent produire en nous. Si je pouvois être fidèle à les observer, je ne tomberois pas si aisément dans le trouble. Aussi, toutes les fois que je perds la paix et que je m'inquiète, je reconnois que ce n'est que pour m'être éloigné de ces saints avis. Mais vous, ô mon Dieu! qui pouvez tout, et qui aimez tant le progrès spirituel de nos âmes, faites croître de plus en plus votre grâce en moi, afin que je fasse mon salut, en accomplissant parfaitement ce que vous me commandez.

PRIÈRE.

Seigneur, ne vous éloignez point de moi: mon Dieu, regardez-moi et me secourez (*Ps.* 70, 12.), parce que je me trouve assiégé d'une foule de pensées; et de grandes frayeurs se sont élevées dans mon âme, qui l'affligent et la tourmentent.

Comment puis-je passer à travers tant

d'ennemis sans être blessé? *Comment puis-je les renverser et les mettre en fuite?* (*Ps.* 17, 39.)

Vous nous avez dit par votre Prophète: *Je marcherai devant vous, et je terrasserai les Princes du monde. J'ouvrirai les portes des prisons, et je découvrirai les choses les plus secrètes.* (*Isaïe*, 45, 2.) Accomplissez donc, Seigneur, cet oracle que vous avez prononcé; *et que toutes les mauvaises pensées qui me troublent s'évanouissent devant votre face.* (*Ps.* 67, 1.)

Toute mon espérance et mon unique consolation dans tous mes maux sont d'avoir recours à vous, de mettre ma confiance en vous, de vous invoquer du fond de mon cœur, et d'attendre avec patience le moment heureux auquel il vous plaira de me consoler.

O Jésus! dont la bonté est infinie, éclairez mon âme par les rayons de votre lumière intérieure, et chassez toutes les ténèbres des plus secrets replis de mon cœur.

Arrêtez les égaremens et les distractions ordinaires de mon esprit, et rompez l'effort des tentations les plus violentes.

Que votre bras invincible combatte pour moi, et qu'il mette en fuite ces bêtes cruelles,

ces passions qui nous caressent et nous flattent pour nous perdre, *afin que votre toute-puissance me donne la paix* (*Ps.* 121, 7.), et que mon âme étant purifiée devienne un saint temple, et chante en votre gloire des hymnes et des cantiques.

Commandez aux orages et aux tempêtes; dites à la mer : Calme-toi; et au vent : Ne souffle plus, et il se fera en moi un grand calme. (*Marc*, 4, 39.)

Faites luire votre vérité dans mon âme (*Ps.* 42, 3.), afin qu'elle en soit éclairée, parce que *je ne suis qu'une terre vide et ténébreuse* (*Genès.* 1, 2, 3.), jusqu'à ce que vous ayez dit : *Que la lumière se fasse, et qu'elle soit faite.*

Répandez vos grâces du haut du ciel, pénétrez mon cœur de votre divine rosée, faites-y pleuvoir les eaux d'une tendre piété, pour arroser la surface de la terre, et la rendre féconde en excellens fruits.

Élevez vers vous mon âme, qui est tout abattue sous le poids de ses péchés, et faites que tous ses désirs demeurent comme suspendus et attachés à vous; afin qu'ayant goûté la douceur des plaisirs du ciel, je

rougisse seulement de penser à ceux de la terre.

Dégagez-moi, mon Dieu, arrachez-moi de cette trompeuse et si courte satisfaction qui nous lie malheureusement à la créature, parce que rien de créé ne peut satisfaire pleinement notre âme, ni la mettre dans un vrai repos.

Attachez-moi pour jamais à vous par la chaîne indissoluble de votre amour, parce que vous seul êtes capable de remplir celui qui vous aime, et que tout le reste sans vous n'est qu'une ombre et une fumée.

CHAPITRE XXIV.

Fuir la curiosité, particulièrement sur la conduite des autres.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ne soyez point curieux, et n'embarrassez point votre esprit de soins inutiles.

Que vous importe telle ou telle affaire? Tout votre soin doit être de me suivre. (*Joan.* 21, 22.)

Que vous importe que celui-ci soit d'une telle humeur, ou que celui-là parle et agisse de telle ou telle manière?

Ce n'est point vous qui répondrez un jour pour les autres; mais ce sera à vous à rendre compte de vous-même. Pourquoi donc vous donnez-vous de la peine inutilement?

C'est moi qui connois tous les hommes. Je vois tout ce qui se passe sous le soleil; je sonde le fond de tous les cœurs; et je sais ce que chacun pense, ce qu'il désire, et quelle est la fin de toutes ses intentions.

Remettez donc toutes choses à mes soins et à ma conduite, et demeurez en paix et en repos.

Laissez les personnes inquiètes s'agiter et se troubler, tant qu'elles voudront.

Elles ne diront aucune parole, et ne feront aucune action, dont elles ne soient obligées de me rendre compte; parce que nul ne peut se dérober ni à ma vue, ni à ma justice.

Ne vous mettez jamais en peine d'acquérir une vaine réputation, ou d'entrer dans la familiarité de plusieurs, ou d'être aimé particulièrement de quelques personnes. Tout cela cause de grandes distractions dans l'esprit, et un grand obscurcissement dans le cœur. Je prendrois plaisir à

vous faire entendre ma parole et à vous découvrir mes secrets, si vous vous rendiez bien attentif à observer quand je viens vous visiter, et à m'ouvrir alors la porte de votre cœur.

Soyez sage et circonspect; soyez vigilant à prier, et humiliez-vous en toutes choses.

CHAPITRE XXV.

En quoi consiste la vraie paix et le véritable avancement de l'âme.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, j'ai dit à mes disciples : *Je vous laisse la paix, je vous donne la paix; et la paix que je vous donne n'est pas comme celle que donne le monde.* (*Joan.* 12, 27.)

Tous désirent la paix, mais peu se mettent en peine de faire les choses qui en procurent une véritable.

Ma paix est pour ceux qui sont doux et humbles de cœur.

Vous trouverez la paix, si vous avez une grande patience.

Si vous m'écoutez, et si vous observez ma

parole, vous pourrez jouir d'une paix profonde.

L'AME.

Seigneur, que faut-il que je fasse?

JÉSUS-CHRIST.

Pour acquérir un si grand bien, considérez attentivement tout ce que vous dites et tout ce que vous faites.

N'ayez jamais d'autre intention que de me plaire, sans désirer ou rechercher rien qui soit hors de moi.

Ne jugez point témérairement des paroles et des actions des autres, et ne vous embarrassez jamais de ce qui n'aura pas été commis à vos soins; et alors vous tomberez rarement dans le trouble, ou vos troubles seront légers.

Car avoir l'âme toujours tranquille sans aucune peine de corps et d'esprit, n'est pas l'état de la vie présente, mais la récompense de la vie future.

Ne croyez donc pas avoir trouvé la vraie paix, lorsque vous ne sentez rien qui vous fasse peine, ni que votre plus grand bien consiste à n'avoir personne qui s'oppose à

vous, ni que votre vie soit parfaite lorsqu'il n'arrive rien que selon votre désir.

Ne concevez point non plus une trop haute opinion de vous-même, et ne vous croyez pas aimé particulièrement de Dieu, lorsque vous sentez une grande tendresse et une grande ferveur de dévotion.

Ce n'est point par ces marques qu'on connoît celui qui est vraiment vertueux, et ce n'est point en cela que consistent le progrès et la perfection de l'homme spirituel.

L'AME.

En quoi donc, Seigneur?

JÉSUS-CHRIST.

La perfection consiste à vous sacrifier de tout votre cœur à ma volonté, sans chercher vos intérêts, ni dans les petites choses, ni dans les grandes, ni dans le temps, ni dans l'éternité; en sorte que vous regardiez du même œil les biens et les maux, et que vous me rendiez dans les uns et dans les autres les mêmes actions de grâces, trouvant tout égal dans ce que je veux également.

Si votre espérance est ferme, et si vous avez assez de magnanimité et de courage, lorsque j'aurai retiré de vous le goût et le

sentiment de ma grâce, pour préparer votre cœur à souffrir encore davantage, bien loin de vous justifier, comme si vous ne méritiez pas tant de souffrir, et qu'en tout ce qui vous arrivera vous rendiez hommage à ma sainteté et à ma justice, vous marcherez alors véritablement dans le chemin de la paix.

Vous pourrez alors espérer fermement que je viendrai de nouveau dans votre âme la consoler par ma présence.

Mais, si vous pouvez jamais vous établir dans un parfait mépris de vous-même, croyez que vous jouirez alors de la plus grande paix que l'âme puisse recevoir en cette vie.

CHAPITRE XXVI.

Que la liberté de l'esprit s'acquiert surtout par la Prière.

L'AME.

Je reconnois, Seigneur, que c'est le propre d'une âme parfaite de s'appliquer sans relâche aux choses du Ciel, et de ne faire que passer par les occupations de cette vie, se tenant comme sans soin au milieu des soins, non par un esprit de mollesse et d'indiffé-

rence, mais par un effet particulier de cette divine liberté de l'âme, qui ne souffre point qu'on s'attache à aucune créature par une affection déréglée.

Je vous conjure donc, ô mon Seigneur! de me défendre contre la multiplicité des occupations de cette vie, afin que je ne m'y embarrasse point; contre tous les besoins et les nécessités du corps, afin que l'attrait de la sensualité ne m'emporte point; enfin contre toutes les traverses et les tentations de l'âme, afin que la peine et l'ennui ne m'abattent point.

Je ne vous demande pas, ô mon Dieu! que vous me préserviez de l'amour de ces choses que la vanité du monde recherche avec une si ardente passion, mais que vous me défendiez contre ces nécessités malheureuses, qui sont la peine et la malédiction communes à notre nature mortelle, qui rendent mon âme toute pesante et comme assoupie, et l'empêchent de s'élever autant qu'elle souhaiteroit dans cette véritable liberté de l'esprit.

O mon Dieu! ô source d'une douceur ineffable! faites que je ne trouve que de l'amer-

tume dans tous les soulagemens de la chair, qui, par une amorce trompeuse, nous attirent à jouir d'un plaisir présent et passager, en nous détournant des biens éternels.

Que la chair et le sang, ô mon Dieu ! que la chair et le sang ne me surmontent point; que le monde et toute sa fausse gloire ne me trompent point; que le démon avec toute sa malignité et tous ses artifices ne me surprenne point.

Donnez-moi de la force pour combattre courageusement, de la patience pour souffrir paisiblement, de la constance pour persévérer jusqu'à la fin.

Faites que la douceur de l'onction de votre esprit bannisse de mon cœur toutes les fausses consolations du monde, et que votre amour tout divin et tout spirituel règne dans mon âme, au lieu de l'amour humain et charnel.

Le manger et le boire, le vêtement et tous les autres soulagemens du corps, ne sont qu'un fardeau pénible à l'âme fervente.

Faites-moi donc la grâce, ô mon Dieu ! d'user de ces remèdes de notre foiblesse avec une telle tempérance, que je ne m'y

porte jamais par une passion sensuelle et immodérée.

Nous ne pouvons les quitter tout-à-fait, parce que nous sommes obligés de soutenir la nature ; mais votre loi sainte nous commande d'en retrancher tout ce qui est superflu, et qui ne sert qu'à flatter nos sens, pour ne point irriter et entretenir la révolte de la chair contre l'esprit.

Que votre main toute-puissante, ô mon Dieu ! m'éclaire et me conduise dans toutes ces rencontres, afin que j'y garde une si juste modération, que je ne tombe dans aucun excès.

CHAPITRE XXVII.

Que l'amour-propre est le plus grand obstacle à ce que nous possédions le souverain bien.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, si vous voulez me posséder tout entier, il faut que vous vous donniez à moi tout entier, sans vous réserver rien de vous-même.

Il n'y a rien dans le monde qui puisse autant vous nuire que l'amour que vous vous portez à vous-même.

Vous vous trouverez plus ou moins attaché à chaque chose, selon que vous y aurez plus ou moins d'affection.

Si votre amour est vraiment pur, simple et bien réglé, vous ne serez esclave d'aucune chose.

Ne désirez point ce qu'il n'est pas permis d'avoir.

Ne réservez rien qui puisse vous être un empêchement et un obstacle, et vous priver de la liberté intérieure.

Il est bien étrange que vous ne vous abandonniez point à moi entièrement, et du fond du cœur, avec tout ce que vous pouvez ou désirer, ou posséder en cette vie.

A quoi bon vous consumer en chagrins inutiles? Pourquoi vous fatiguer de soins superflus?

Attachez-vous fermement à ma volonté, et rien ne pourra vous nuire.

Si vous recherchez une chose plutôt que l'autre, et si vous désirez être en tel ou tel lieu pour satisfaire votre intérêt et votre propre volonté, vous ne serez jamais en repos, et votre inquiétude vous suivra partout, parce qu'il manquera toujours quelque chose

à ce que vous aurez désiré, et que vous trouverez toujours quelque contradiction dans le lieu même que vous vous serez choisi.

Ce n'est donc point en possédant et en multipliant les choses extérieures, qu'on peut acquérir la paix de l'âme ; mais c'est plutôt en les méprisant et en les extirpant du cœur jusqu'à la racine.

Ce que vous ne devez pas entendre seulement de l'amour du bien et des richesses, mais encore des moindres désirs d'être honoré ou loué en quelque manière que ce puisse être, parce que tous ces désirs sont du monde, et passent avec le monde.

Le lieu que vous aurez choisi est un foible rempart, si vous n'avez point l'esprit de ferveur ; et cette paix que vous avez cherchée au-dehors ne durera guère, si elle n'est pas vraiment fondée dans le cœur, c'est-à-dire, si vous n'êtes point solidement affermi en moi.

Sans cette disposition, vous pourrez bien changer de lieu ; mais vous ne vous changerez point vous-même pour devenir meilleur que vous n'étiez.

La première occasion vous découvrira ce

que vous êtes, et vous vous trouverez dans les mêmes peines, ou dans de plus grandes encore que n'étoient celles que vous avez voulu éviter.

PRIÈRE.

Seigneur, affermissez mon âme par la grâce de votre Esprit saint.

Rendez-moi fort et inébranlable dans l'homme intérieur.

Dégagez mon cœur de tous les soins inutiles; soutenez-le, de peur qu'il ne s'abatte; et ne permettez pas qu'il se laisse emporter au désir de quelque chose, quelque vile ou quelque précieuse qu'elle soit.

Faites-moi la grâce de considérer toutes les choses du monde comme ne faisant que passer, et de me considérer moi-même comme passant avec elles, *parce que rien n'est stable sous le soleil, où tout n'est que vanité et affliction d'esprit.* (*Eccles.* 1, 2.)

O combien est heureux est celui qui est assez sage pour considérer tout d'un œil si pur, et en juger ainsi!

Donnez-moi, Seigneur, l'esprit de sagesse, afin que, vous regardant comme le bien

unique et souverain, je vous recherche uniquement, et que je vous trouve.

Faites que je sente plus de goût et de douceur en votre amour que dans toutes les choses du monde; et qu'étant instruit par vous, je juge de toutes les créatures selon qu'elles sont en elles-mêmes, et selon le rang qu'elles tiennent dans l'ordre de votre sagesse.

Faites-moi la grâce d'être assez prudent pour éviter les piéges de ceux qui me flattent et qui me caressent, et d'être assez ferme pour souffrir en paix ceux qui s'opposent à moi et qui me combattent.

Car celui-là est vraiment sage, qui demeure insensible à tout ce que les hommes disent de lui, et qui ne prête point l'oreille aux amorces et aux enchantemens de ces syrènes qui tuent en caressant.

C'est là le moyen de marcher toujours en paix et en assurance dans la voie de Dieu.

CHAPITRE XXVIII.

Mépriser tout ce que les hommes disent de nous.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, n'ayez point de peine si quelques-uns ont de vous une opinion désavantageuse, et parlent de vous d'une manière qui vous semble offensante.

Vous devez juger de vous-même encore plus désavantageusement, et croire que vous êtes le plus foible et le dernier de tous les hommes.

Si vous vivez de la vie intérieure, vous vous mettrez peu en peine de toutes ces paroles qui s'envolent.

C'est une grande prudence que de se taire dans ces rencontres fâcheuses, et de rentrer au-dedans de soi, pour se tourner vers moi seul, sans se troubler de tous les discours et de tous les jugemens du monde.

Que votre paix ne dépende point des discours des hommes. Soit qu'ils interprètent bien ou mal ce que vous faites ou ce que vous dites, la diversité de leurs jugemens ne fait pas que vous soyez autre que vous êtes en effet.

Où sont la solide paix et la véritable gloire, sinon en moi seul ?

C'est moi qui comblerai de cette paix celui qui ne désire point de plaire aux hommes, et qui ne craint point aussi de leur déplaire.

L'amour déréglé et la vraie crainte sont les deux sources qui produisent toutes les inquiétudes du cœur et toutes les distractions de l'esprit.

CHAPITRE XXIX.

Comment l'âme doit invoquer et bénir Dieu dans toutes ses peines.

L'AME.

SEIGNEUR, c'est vous qui avez permis que je tombasse dans cette tendresse et dans cette affliction : que votre Nom en soit béni dans tous les siècles !

Je vois bien que je ne puis l'éviter ; mais je dois nécessairement recourir à vous, afin que vous me la rendiez utile et avantageuse par l'assistance de votre grâce.

Seigneur, mon âme est affligée (*Joan.* 12, 27.), et mon cœur ne peut trouver de repos,

étant pressé comme je le suis par cette passion qui me tourmente.

Et maintenant que vous dirai-je, ô Père souverain et très-aimable?

Je me vois réduit à une grande extrémité. *Voici l'heure du combat, sauvez-moi.*

Mais c'est vous-même qui l'avez permis pour votre gloire, afin de faire éclater la puissance de votre grâce en me délivrant d'un si grand péril.

Seigneur, que votre bonté me soit favorable, et qu'elle me sauve. (*Ps.* 39, 14.)

Car étant aussi pauvre que je le suis, où puis-je aller, et que puis-je faire sans vous?

Seigneur, donnez-moi encore la patience dans cette rencontre, comme vous avez fait en tant d'autres.

Aidez-moi, mon Dieu, et quelque pressé que je sois dans la tentation, je ne craindrai pas de tomber.

Que puis-je vous dire en cet état? sinon: *Seigneur, que votre volonté soit faite.*

J'ai bien mérité d'être si affligé et si accablé. Il ne me reste qu'à souffrir; et plaise à votre bonté que ce soit avec une humble

patience, en attendant que cette tempête passe, et que le calme succède!

Votre main, qui peut tout, est assez puissante pour me tirer de cette tentation et pour en adoucir la violence, afin que je ne succombe pas entièrement, puisque c'est une grâce que vous m'avez déjà faite tant de fois, ô mon Dieu, mon Sauveur!

Plus je me trouve dans l'impuissance de sortir de ce péril, plus *la main du Très-Haut se signalera en m'en retirant.* (*Ps.* 76, 12.)

CHAPITRE XXX.

Qu'il faut avoir recours à Dieu, et espérer dans sa miséricorde.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, *je suis le Seigneur qui fortifie les âmes au temps de l'affliction.* (*Nahum*, 1.) Venez à moi lorsque vous serez dans la peine.

Ce qui vous empêche le plus de recevoir les consolations du Ciel, c'est que vous différez trop à prier; car, avant de vous adresser sérieusement à moi, vous cherchez partout ailleurs des consolations, vous vous répandez au-dehors, espérant trouver dans

La multiplication des cinq pains.

Y-a-t-il quelque chose au monde qui me soit difficile.

Liv. III ch 30.

Digitized by Google

la dissipation ou dans les plaisirs le remède à vos maux.

C'est pourquoi tout ce que vous faites vous sert peu, jusqu'à ce que vous reconnoissiez *que c'est moi qui tire du péril ceux qui espèrent en moi* (*Ps.* 16, 7.), et que, hors de moi, il n'y a point de secours qui soit suffisant, ni de conseil qui soit utile, ni de remède qui soit efficace.

Mais maintenant, puisque j'ai fait cesser cette tempête, reprenez vos esprits, et respirez en liberté dans la douceur de mes miséricordes. Car je suis près de vous, non-seulement pour vous rétablir dans votre première paix, mais encore pour vous remplir et vous combler de nouvelles grâces.

Y a-t-il rien qui me soit difficile? (*Jér.* 32, 27.) Suis-je semblable à ceux qui disent, et ne font pas?

Où est votre foi? Demeurez ferme, et persévérez.

Soyez patient et courageux, et la consolation viendra en son temps.

Attendez, attendez avec confiance; je viendrai, et vous guérirai.

Ce qui vous afflige est une tentation qui

passera, et ce qui vous épouvante n'est qu'une vaine frayeur.

Que gagnez-vous à vous tourmenter l'esprit sur les choses futures et incertaines, *sinon de redoubler votre tristesse, et d'ajouter peine sur peine? A chaque jour suffit son mal.* (2 *Cor.* 2, 3. *Matth.* 6, 34.)

C'est une pensée bien vaine et bien inutile que d'aller chercher dans l'avenir des sujets de trouble ou de joie, qui n'arriveront peut-être jamais.

Mais c'est un effet de la fragilité humaine que de se laisser aller à ces imaginations trompeuses; et c'est une marque de la foiblesse de l'homme de se laisser séduire si aisément par les persuasions de son ennemi.

Car le démon se met peu en peine si les pensées qu'il présente à l'âme sont fausses ou véritables, pourvu qu'elles lui servent à tromper; et il lui est indifférent de la remplir d'un vain amour des choses présentes, ou d'une vaine appréhension des futures, pourvu qu'il vienne à bout de la séduire ou de l'abattre.

Que votre cœur ne se trouble point et ne craigne point. (*Joan.* 14, 1.)

Croyez en moi, et ayez confiance en ma miséricorde.

Lorsque vous vous croyez éloigné de moi, c'est souvent alors que je suis plus près de vous.

Lorsqu'il vous semble que votre perte est presque inévitable, c'est souvent le temps d'acquérir plus de mérite.

Ne vous imaginez pas que tout soit désespéré, parce que votre âme est dans l'angoisse.

Vous ne devez pas juger de votre état par l'inquiétude présente où vous vous trouvez, ni vous abandonner tellement à l'affliction, de quelque part qu'elle vienne, qu'il ne vous reste plus aucune espérance d'en sortir.

Ne vous croyez pas entièrement destitué de mon secours, lorsque je vous afflige pour quelque temps, ou que je retire de vous la douceur de mes consolations, puisqu'il faut passer par ce chemin pour entrer dans le royaume du Ciel.

Il est indubitablement plus utile, et pour vous, et pour tous ceux qui me servent, d'être éprouvé, que si tout réussissoit selon vos désirs.

Je connois le fond de vos plus secrètes

pensées, et je sais qu'il est très-avantageux pour votre salut que vous ne sentiez pas toujours la douceur de ma grâce, de peur que, si vous trouviez tout facile, vous ne devinssiez orgueilleux, et que cette estime présomptueuse de vous-même ne vous perdît.

C'est moi qui donne tout, et je puis ôter tout ce que je donne, et le redonner quand il me plaît.

Ce que j'ai donné demeure toujours à moi; et, quand je le retire, je ne reprends pas ce qui est à vous, mais ce qui est à moi, parce que c'est de moi que viennent toutes les grâces et tous les biens.

Si donc je permets qu'il vous arrive quelque mal et quelque affliction, ne vous chagrinez point, et ne perdez pas courage, parce que j'ai toujours le pouvoir de vous en retirer aussitôt que je voudrai, et de changer en joie tout ce qui vous afflige.

Cette conduite, par laquelle je mêle et tempère ainsi dans votre vie les biens et les maux, est toute pleine de justice, et elle mérite votre entière reconnoissance.

Si vous jugez des choses solidement et selon la lumière de ma vérité, vous ne devez

L'Innocence et la vérité nous conduisent au Ciel.

Laissez approcher ces enfants le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent.
Liv. III ch. 31.

pas vous attrister et vous abattre dans les adversités, mais plutôt vous réjouir, et m'en rendre des actions de grâces, puisqu'au contraire *votre unique joie devroit être que je vous afflige sans vous épargner.* (*Job*, 6, 10.)

J'ai dit autrefois à mes disciples, qui m'étoient si chers : *Je vous aime comme mon père m'a aimé.* (*Joan.* 15, 9.) Et cependant je les ai envoyés dans le monde, non pour jouir de plaisirs passagers, mais pour soutenir de grands combats ; non pour être comblés d'honneurs, mais pour souffrir les derniers mépris ; non pour languir dans l'oisiveté et dans le repos, mais pour travailler sans cesse, *et porter des fruits abondans par la patience.* (*Luc*, 8, 15.)

Que ces paroles, mon fils, demeurent toujours gravées dans votre esprit et dans votre cœur.

CHAPITRE XXXI.

L'âme ne peut s'unir à son Créateur, qu'en renonçant à toutes les créatures.

L'AME.

SEIGNEUR, j'ai besoin que vous fassiez croître en moi votre grâce, afin de pouvoir

m'établir dans un tel état, qu'aucune créature ne me lie et ne m'embarrasse plus.

Car, tant que je demeurerai attaché à quelque chose, je ne pourrai librement voler vers vous.

C'est cet heureux élan de l'âme que souhaitoit le Prophète lorsqu'il disoit : *Qui me donnera des ailes de colombe, afin que je vole, et que je trouve un lieu de repos?* (*Ps.* 54, 7.)

Qu'y a-t-il de plus paisible que l'œil simple, et de plus libre que le cœur qui ne désire rien sur la terre?

Il faut donc que l'âme s'élève au-dessus de toutes les choses créées, et qu'elle se sépare entièrement d'elle-même, et qu'étant comme ravie hors d'elle, elle comprenne que vous êtes le Créateur de toutes choses, et que rien n'est semblable à vous dans toutes vos créatures.

Si l'âme n'est ainsi parfaitement dégagée de tout ce qui est créé, elle ne sera jamais vraiment libre, pour s'appliquer tout entière aux choses du Ciel.

De là vient qu'il y a aujourd'hui si peu de personnes qui s'élèvent à la contemplation, parce qu'il y en a bien peu qui sachent se

séparer entièrement de l'amour des créatures et de tous les biens périssables.

On ne peut arriver à cet état sans une grande grâce, qui élève l'âme et la transporte au-dessus d'elle-même.

Si un homme n'est dans cette élévation d'esprit, et ne s'est dégagé de l'amour de toutes les créatures, pour demeurer parfaitement uni à Dieu seul, on doit peu estimer toutes les lumières et toutes les rares qualités qu'il peut avoir.

Celui-là languira et rampera long-temps, qui estime quelque chose, hors le bien unique, souverain éternel.

Tout ce qui n'est point Dieu n'est rien, et ne doit être compté pour rien.

Il y a une très-grande différence entre la sagesse d'un homme de piété, que Dieu instruit lui-même par l'onction de son Esprit, et la science humaine d'un très-habile Théologien.

Cette lumière qui vient du Ciel, et que Dieu répand dans l'âme par le don et l'influence de sa grâce, est sans comparaison plus noble et plus excellente que celle qui

s'acquiert par le travail et les efforts de l'esprit humain.

Plusieurs désireroient ne goûter que Dieu seul dans l'amour et la contemplation de sa vérité ; mais ils n'ont pas soin de faire ce qu'ils devroient pour acquérir un si grand bien.

Un des principaux obstacles à cet état si heureux, est qu'on s'arrête à ce qui est extérieur et qui frappe les sens, sans se mettre beaucoup en peine de mortifier l'esprit et le cœur.

Je ne sais ni quelle est notre pensée, ni quel esprit nous pousse, ni ce que nous prétendons, nous autres qui voulons passer pour spirituels, de voir que nous employons tant de temps et tant de soins à des choses viles et passagères, et que nous ne rentrons presque jamais au dedans de nous, pour nous appliquer uniquement et sérieusement à considérer ce qui se passe dans notre cœur.

Hélas! nous ne sommes pas plutôt rentrés en nous-mêmes, que nous en ressortons pour nous occuper au dehors, et nous ne tenons point ferme la balance pour examiner et

peser toutes nos œuvres avec une exacte sévérité.

Nous ne considérons point comment nos affections sont devenues toutes basses et toutes terrestres, et nous ne pleurons point nous-mêmes, en voyant que tout est impur en nous.

Il est dit dans l'Ecriture : *Que toute chair ayant corrompu sa voie* (*Genes.* 8.), le déluge universel inonda ensuite la terre.

Ainsi, lorsque nos affections intérieures se sont corrompues, et que notre âme a perdu toute sa vigueur et toute sa force, il faut nécessairement qu'il se fasse au dehors comme un débordement et un déluge de corruption dans toutes ses actions et tous ses mouvemens.

Car la pureté de la vie est comme un ruisseau qui n'a point d'autre source que la pureté du cœur.

On a grand égard à l'éclat et à la multitude des choses qu'un homme fait; mais on ne pèse pas de même combien est solide sa vertu, et combien est pure l'intention par laquelle il les fait.

On examine avec grand soin si un homme

a du courage, s'il a du bien, s'il est de bonne mine, s'il est habile dans les arts, s'il excelle en quelque autre chose.

Mais bien peu se mettent en peine s'il est pauvre d'esprit, patient, doux; s'il a de la piété, et l'âme unie à Dieu.

La nature ne considère l'homme que par les dehors; la grâce au contraire ne s'attache qu'au dedans.

Celle-là se trompe souvent; celle-ci implore la lumière de Dieu, pour n'être pas trompée.

CHAPITRE XXXII.

Du renoncement à soi-même et à tout désir déréglé.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, vous ne pouvez être parfaitement libre, si vous ne renoncez entièrement à vous-même.

Tous ceux qui se recherchent en tout, et qui sont possédés de l'amour d'eux-mêmes, sont de véritables esclaves.

Ils sont pleins de désirs et de passions, curieux, toujours vagabonds et inquiets;

ils recherchent ce que la mollesse de la chair exige, et non ce que JÉSUS-CHRIST demande; ils forment souvent des projets pour mener une vie plus pure, et ils recommencent sans cesse un édifice qui, n'ayant point de fondement, s'écroule toujours.

Car tout ce qui ne vient point de l'esprit de Dieu ne peut être ferme, et périt bientôt.

N'oubliez jamais ce mot qui renferme toute la perfection : *Quittez tout, et vous trouverez tout.*

Renoncez à tous les vains désirs, et vous trouverez le vrai repos.

Repassez souvent dans votre esprit cette maxime, et vous saurez tout, en la pratiquant.

L'AME.

Hélas! Seigneur, ce n'est point là l'ouvrage d'un jour, ni un jeu d'enfant; mais, au contraire, cette courte leçon qu'il vous a plu de me donner contient tout ce qu'il y a de plus parfait dans la vie religieuse.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, lorsqu'on vous propose la voie des parfaits, vous ne devez pas vous décourager et vous abattre aussitôt.

Vous devez au contraire vous porter avec plus d'ardeur vers cet état sublime, ou au moins y aspirer sans cesse avec d'humbles gémissemens, et un saint désir.

Je souhaiterois que vous fussiez dans cette disposition, et que, dégagé de tout amour-propre, vous demeurassiez attaché à ma volonté, et aux ordres de celui que je vous ai donné pour conducteur et pour père; alors vous seriez agréable à mes yeux, et vous jouiriez d'une paix et d'une joie inaltérables.

Vous avez encore bien des choses à quitter; et, si vous ne les abondonnez entièrement pour l'amour de moi, vous n'obtiendrez jamais ce que vous me demandez.

Je vous conseille donc d'acheter de moi, pour vous enrichir, cet or brûlant (*Apoc.* 3. 18.), c'est-à-dire, cette sagesse céleste qui foule aux pieds le monde et toutes les choses d'ici-bas.

Renoncez, pour la posséder, à toute la sagesse de la terre, à toute l'estime humaine, et à la fausse complaisance en vous-même.

Il semble, à juger de ceci selon que les hommes en jugent, qu'en vous parlant de

la sorte, je vous conseille de donner des choses très-précieuses pour en acheter une de nulle valeur.

Car cette sagesse céleste, qui n'a nulle estime de soi, et qui ne désire point d'être estimée des autres, est aujourd'hui dans le dernier mépris et presque dans l'oubli; et, si quelques-uns l'honorent de bouche, ils la combattent en même temps par leurs actions.

Et néanmoins elle seule est *cette perle infiniment précieuse*, que si peu de personnes ont le bonheur de découvrir!

CHAPITRE XXXIII.

De l'insensibilité du cœur humain, qui ne peut se fixer qu'en Dieu.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ne vous fiez pas trop à la disposition où vous vous trouvez maintenant, parce qu'elle se changera bientôt en une autre.

Tant que vous vivrez ici-bas, vous serez sujet, même malgré vous, au changement.

Vous vous trouverez tantôt dans la joie, et tantôt dans la tristesse; tantôt dans la

paix, et tantôt dans le trouble; tantôt dans une dévotion sensible, tantôt dans l'aridité; et tantôt dans la ferveur, et tantôt dans le refroidissement; tantôt dans une gravité sérieuse, et tantôt dans une légèreté inconsidérée.

Mais celui qui est vraiment sage, et instruit par l'onction de l'Esprit, s'élève au-dessus de cette vicissitude, et demeure ferme parmi tous ces changemens.

Il ne considère point ce qui se passe en lui-même, ni de quel côté soufflent les vents de l'inconstance et de l'instabilité humaines.

Mais, ne pensant qu'à s'avancer dans sa voie, il recueille et réunit tous les mouvemens de son cœur, pour les diriger tous vers moi, comme à son unique et sa véritable fin.

C'est ainsi que, tenant toujours fixe et arrêté sur moi l'œil simple de sa pure intention, il pourra demeurer inébranlable et toujours le même dans la diversité des événemens de cette vie.

Or, plus l'œil de l'intention est pur, plus l'âme trouve en elle de force et de constance

pour rompre l'effort de toutes les tempêtes qui l'agitent.

Mais cet œil si pur se trouble aisément et s'obscurcit en plusieurs, parce qu'ils le détournent bientôt de moi, pour l'arrêter sur quelque chose d'humain qui flatte leurs sens.

Car il est très-rare de trouver une âme entièrement libre, et dont la pureté ne soit point ternie de quelque tache d'une secrette recherche d'elle-même.

L'Evangile nous fait voir deux intentions dans les Juifs qui vinrent à Béthanie chez Marthe et Marie.

Ils y allèrent, non par un simple désir de voir Jésus, *mais par un esprit de curiosité pour y voir aussi Lazare.* (*Joan.* 11.)

Travaillez donc à purifier l'œil de votre intention, afin qu'il soit simple et droit; et que, dans la diversité des objets qui se présentent à vous, vous n'ayez qu'une fin unique, qui est de me complaire.

CHAPITRE XXXIV.

Celui qui aime Dieu le goûte en toutes choses, et par-dessus toutes choses.

Mon Dieu, *vous êtes mon tout!* Que veux-je davantage, et que puis-je désirer de plus heureux?

O douce parole! *Mon Dieu est mon tout.*

O parole pleine d'un goût tout divin! mais pour celui qui goûte la parole éternelle, et non pas le monde et ce qui est dans le monde.

Mon Dieu est mon tout! Cette parole est bientôt comprise par celui qui aime, et il ne se lasse jamais de la répéter.

Tout devient doux, ô mon Dieu! en votre présence; et tout est amer loin de vous.

C'est vous qui rendez le cœur tranquille, et qui le comblez de paix et de joie.

C'est vous qui nous apprenez à juger sainement de tout, et à vous louer en toutes choses.

Rien ne peut plaire long-temps sans vous. Mais, pour y trouver de la satisfaction et du plaisir, il doit être comme assaisonné par la

douceur de votre grâce, et par le sel de votre sagesse.

Que peut trouver d'amer celui qui se plaît en vous? Et que peut trouver d'agréable celui qui ne vous goûte point?

Mais les sages du monde, et ceux qui cherchent les plaisirs de la chair, n'ont garde de goûter votre sagesse, parce qu'ils ne trouvent dans ce qu'ils aiment que le mensonge, la vanité et la mort.

Ceux qui vous suivent en méprisant la terre et mortifiant la chair, sont les vrais sages, parce qu'ils passent heureusement du mensonge à la vérité, et de la chair à l'esprit.

Dieu est doux à ces personnes, et elles rapportent à la gloire du Créateur tout ce qu'elles trouvent de bon dans les créatures.

Mais, lorsqu'elles goûtent ainsi Dieu, soit dans lui-même, soit dans ses ouvrages, elles reconnoissent en même temps qu'il y a une différence infinie entre la créature et la Créateur; entre le temps et l'éternité; entre la lumière qui est empruntée et la lumière originale et incréée.

O lumière éternelle, élevée sans comparaison au-dessus de toutes les lumières

créées ! lancez du haut du Ciel vos rayons et vos éclairs, et que cette vive flamme pénètre les replis les plus secrets de mon cœur !

Purifiez et éclairez mon âme, et faites qu'elle trouve sa vie et sa joie en vous, afin qu'étant comme transportée hors d'elle par l'excès de son allégresse, elle s'attache à vous de toute sa puissance et par tous ses mouvemens.

Hélas ! quand viendra cette heure désirable, ce moment heureux, où vous me rassasierez de votre présence, et que, selon la parole de votre Apôtre, *vous nous ferez tout en tous ?* (1 *Cor.* 15. 28.)

Ma joie ne sera jamais pleine et parfaite jusqu'à ce que je jouisse d'un si grand bien.

Hélas ! le vieil homme est encore vivant en moi, il n'est point entièrement crucifié, il n'est point parfaitement mort.

Il excite encore des révoltes et de violens désirs contre l'esprit ; il lui fait une guerre secrette et intérieure, et il ne permet point à l'âme de régner en paix.

Mais vous, mon Dieu, *qui dominez sur toute la puissance de la mer, et qui abaissez*

ses flots lorsqu'ils s'élèvent le plus (*Ps.* 88. 10.), levez-vous, et venez me secourir.

Dissipez les peuples qui me font la guerre (*Ps.* 77.), brisez-les par votre bras tout-puissant.

Faites éclater vos prodiges et vos miracles, et signalez la force de votre droite, parce que je n'ai d'espérance et de refuge qu'en vous seul, ô mon Seigneur et mon Dieu !

CHAPITRE XXXV.

Se préparer à être tenté et affligé dans cette vie.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, vous ne serez jamais en assurance dans cette vie; mais, tant qu'elle durera, vous devez vous couvrir sans cesse des armes célestes et spirituelles.

Vous êtes environné d'ennemis, et ils vous attaquent à droite et à gauche.

Si donc vous n'opposez pas à tous leurs traits le bouclier de la patience, vous en sentirez bientôt les blessures.

Si vous n'avez pas soin de fixer votre cœur en moi, avec une résolution sincère de souf-

frir tout pour l'amour de moi, vous ne pourrez jamais soutenir un si rude assaut, ni acquérir la couronne des bienheureux.

Vous devez forcer tous ces ennemis avec un courage mâle, et les combattre sans relâche. *Car la manne n'est donnée qu'aux vainqueurs* (*Apoc.* 2, 17.), et une misère effroyable est le partage des lâches.

Si vous cherchez dès cette vie une fausse paix, comment trouverez-vous la paix éternelle et véritable dans l'autre?

Ne vous attendez point ici-bas à vous reposer; mais attendez-vous à souffrir, et à souffrir beaucoup.

Cherchez la vraie paix, non sur la terre, mais dans le Ciel, non parmi les hommes et les créatures, mais en Dieu seul.

Il n'y a rien que vous ne deviez souffrir de bon cœur pour mon amour.

Les travaux, les douleurs, les tentations, les persécutions, les traverses, la pauvreté et les maladies, vous doivent être douces en jetant les yeux sur moi.

Les injures, les médisances, les réprimandes, les humiliations, les opprobres,

les corrections et les mépris, ne doivent jamais lasser votre patience.

Ce sont là les degrés pour monter à la perfection de la vertu. Ce sont les exercices et les preuves des soldats de Jésus-Christ. C'est ce qui forme la couronne du Ciel.

C'est là que vos travaux si courts seront suivis d'un bonheur qui ne finira jamais, et qu'une confusion d'un moment sera récompensée d'une éternité de gloire.

Croyez-vous avoir toujours des consolations spirituelles aussitôt que vous le désirerez ?

Ce n'est pas ainsi que j'ai traité mes Saints. J'ai voulu qu'ils fussent accablés de grandes afflictions, qu'ils fussent éprouvés par des tentations différentes, et qu'ils se trouvassent souvent réduits au dernier abattement.

Mais ils ont tout souffert avec une invincible patience, parce qu'ils mettoient toute leur confiance, non en eux-mêmes, mais en moi, et qu'ils savoient *qu'il n'y a aucune proportion entre tous les maux de cette vie, et ce comble de gloire dont ils sont récompensés.* (*Rom.* 8, 28.)

Voulez-vous que je vous donne d'abord ce

que tant de Saints n'ont obtenu qu'après beaucoup de larmes et de grands travaux?

Attendez mon secours, soyez ferme et courageux, et fortifiez votre cœur.

Ne vous découragez point, ne quittez point le combat; mais exposez constamment votre âme et votre corps pour ma gloire.

Je vous en récompenserai au centuple, et je serai toujours avec vous dans tous vos maux.

CHAPITRE XXXVI.

Contre les vains jugemens des hommes.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, jetez-vous entre mes bras, tenez votre cœur fortement attaché à moi, et ne craignez point tous les jugemens des hommes, lorsque votre conscience vous rend témoignage que vous êtes innocent et irréprochable devant mes yeux.

C'est un bonheur que de souffrir ces traitemens, et celui qui aura le cœur véritablement humble, et s'appuiera sur Dieu plutôt que sur lui-même, n'aura pas de peine à les supporter.

Le monde est plein de vains discours et de vains rapports; ainsi on doit s'arrêter peu à tout ce qu'il dit.

Il est impossible que tous soient contens de nous; et, quoique l'Apôtre Saint Paul *se soit rendu tout à tous, et ait tâché, selon Dieu, de plaire à tous* (1 *Cor.* 9, 22.), il a témoigné néanmoins *qu'il ne se soucioit nullement d'être condamné par les jugemens des hommes.* (1 *Cor.* 4, 3.)

Il s'est étudié, autant qu'il a pu, à ne rien faire que pour le salut et l'édification des autres; et cependant il n'a pu empêcher que les hommes ne l'aient quelquefois méprisé ou condamné.

C'est pourquoi il a entièrement abandonné sa réputation à Dieu, qui pénètre le fond des cœurs; et, ayant à se défendre contre les paroles injurieuses et les faux soupçons des personnes médisantes et audacieuses, il n'a employé alors que l'humilité et la patience.

Il a néanmoins répondu quelquefois à leurs accusations, de peur que son silence ne devînt une occasion de scandale pour les foibles.

Qui êtes-vous pour craindre un homme mor-

tel? Il est aujourd'hui, et demain il ne sera plus. (*Isaïe*, 51, 12.)

Craignez Dieu, et vous cesserez de craindre les hommes.

Que peut vous faire celui qui vous attaque par ses paroles ou par ses injures?

C'est à lui-même qu'il fait du mal, et non pas à vous; et, quel qu'il soit, Dieu sera son juge.

N'ayez donc devant les yeux que ce juste juge, et n'opposez point pour votre défense les plaintes et les disputes.

Que s'il semble que vous succombiez pour un temps à l'injustice, et que vous demeuriez couvert de confusion sans l'avoir mérité, ne vous en fâchez point, et ne ternissez point par quelque impatience l'éclat de votre couronne.

Tournez vos yeux vers moi, qui règne dans le Ciel, qui suis assez puissant pour vous tirer de l'opprobre et du dernier mépris, *et qui rends à chacun selon ses œuvres.* (*Rom.* 2, 6.)

CHAPITRE XXXVII.

S'abandonner tout à Dieu pour obtenir la liberté du cœur.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, quittez-vous vous-même, et vous me trouverez.

Demeurez sans choix et sans propriété d'aucune chose, et vous croîtrez toujours en vertu. Car, aussitôt que vous vous serez entièrement abandonné à moi, sans aucun retour, je répandrai en vous ma grâce avec plus d'abondance.

L'AME.

Seigneur, combien de fois me dois-je ainsi abandonner à vous, et en quelles occasions dois-je me quitter moi-même ?

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, abandonnez-vous à moi toujours, et à toute heure, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes.

Je n'excepte rien, et je veux vous trouver en tout dénué de tout.

Car comment pourrez-vous être à moi, et moi à vous, si vous n'êtes entièrement dé-

pouillé, et au dedans et au dehors, de toute volonté propre?

Plus vous serez prompt à exécuter cet avis, plus vous deviendrez fort, plus votre renoncement sera parfait et sincère, plus vous me serez agréable, et plus je vous enrichirai de mes grâces.

Il y en a qui s'abandonnent à moi, mais c'est toujours avec quelque réserve; et, comme ils n'ont pas en moi une pleine confiance, ils veulent encore se conduire à leur fantaisie.

Il y en a qui s'offrent d'abord pour être uniquement à moi: mais, se trouvant attaqués par la tentation, ils retournent à eux-mêmes; et ainsi ils n'avancent point dans la vertu.

Ces personnes ne goûteront jamais la véritable liberté d'un cœur pur, ni cette douceur et cette grâce que je donne à l'âme, en la faisant entrer dans ma familiarité toute divine, si auparavant elles ne s'abandonnent à moi sans réserve par un sacrifice et une immolation continuels de tout ce qu'elles sont, puisque sans cela nul ne peut jamais s'unir parfaitement à moi, ni jouir de moi.

Je vous l'ai dit souvent, et je vous le répète encore : Quittez-vous vous-même, abandonnez-vous à moi, et vous jouirez d'une grande paix au fond de votre cœur.

Donnez tout pour tout. Ne cherchez plus rien de vous-même, après vous être perdu en moi.

Ne demandez plus rien de vous-même, après vous être donné à moi.

Demeurez à moi purement, fermement et sans hésiter, et vous jouirez de moi.

C'est alors que vous serez libre dans le cœur, et que vous ne serez plus enveloppé de ténèbres.

Aspirez à ce grand bien par tous vos efforts, par toutes vos prières et tous vos désirs, afin qu'étant dépouillé de toute propriété, vous puissiez suivre nu Jésus nu sur la croix, et qu'étant mort à vous-même, vous viviez éternellement avec moi.

Ce sera alors que toutes ces imaginations vaines, ces troubles inconsidérés et ces soins inutiles qui vous travaillent, seront dissipés.

Ce sera alors que vous serez affranchi de toutes vos craintes immodérées, et que votre

âme verra mourir en elle l'amour de soi-même.

CHAPITRE XXXVIII.

Conserver la paix dans les actions extérieures, et recourir à Dieu dans le danger.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, en quelque lieu que vous soyez, quoi que vous fassiez, et en quelque occupation que vous vous trouviez engagé, ayez grand soin de demeurer toujours libre au dedans de vous.

Conservez un empire absolu sur vous-même; et ne vous laissez ni accabler, ni abattre par les choses extérieures; mais tenez-vous toujours élevé au-dessus d'elles, afin que vous conserviez l'empire sur vos actions, vous conduisant comme en étant le maître, sans vous y assujettir comme un esclave.

C'est ainsi que vous deviendrez semblable à ceux qui, étant attachés par les Juifs, étoient affranchis ensuite; et que, devenant un vrai Hébreu, vous passerez dans l'état et la liberté des enfans de Dieu, qui se tiennent au-

dessus de toutes les choses présentes, pour ne contempler que les éternelles ;

Qui ne voient que de l'œil gauche la figure du monde qui passe, mais arrêtent leur œil droit sur les biens éternels et célestes ;

Qui ne se laissent point entraîner à toutes les choses temporelles ; mais qui, au contraire, les entraînent et les forcent de servir selon l'ordre que Dieu a établi dans sa créature, où il ne souffre rien de déréglé, et où il veut que tout tende à la gloire du Créateur.

Ne jugez point de tout ce qui arrive en cette vie selon les apparences extérieures, et n'examinez point avec un œil de chair tout ce que vous voyez, et tout ce que vous entendez.

Ayez soin aussitôt d'entrer dans le tabernacle, comme Moïse, pour y consulter le Seigneur (*Exod.* 3, 3.), et il ne dédaignera pas de vous rendre quelquefois lui-même ses oracles, et de vous instruire de beaucoup de choses présentes et futures.

Car nous voyons que Moïse a toujours recours au tabernacle pour s'éclaircir des questions douteuses et difficiles, et que se trou-

vant dans le péril, et attaqué par la malice des hommes, il n'a point d'autre asile que dans la protection de Dieu, qu'il implore par la prière.

C'est ainsi que dans les rencontres fâcheuses, tout votre refuge doit être d'entrer dans le secret, et comme dans le sanctuaire de votre cœur, pour y demander instamment à Dieu l'assistance de sa grâce.

Aussi l'Ecriture nous apprend que Josué et les enfans d'Israël furent trompés autrefois par les Gabaonites, *parce qu'ils n'eurent pas soin de consulter auparavant l'oracle de Dieu* (*Josué* 9.), et qu'ayant été trop crédules aux paroles douces et artificieuses de ce peuple, ils se laissèrent séduire par une fausse compassion.

CHAPITRE XXXIX.

Attendre tout de Dieu, qui a soin de tout.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, remettez toujours entre mes mains tout ce qui vous regarde.

J'aurai soin de tout, et je ferai tout réussir en son temps. Attendez mes ordres et

ma volonté, et vous tirerez un grand avantage de cette soumission.

L'AME.

Seigneur, c'est avec une grande joie que je vous abandonne le soin de tout ce qui me regarde; parce que, lorsque je le veux prendre moi-même, j'éprouve combien je me travaille inutilement.

Plût à votre bonté que j'eusse assez de force pour ne point m'embarrasser de toutes les inquiétudes de l'avenir, et pour ne point hésiter dans chaque rencontre à vous sacrifier ma volonté, afin qu'elle demeure soumise à la vôtre !

JESUS-CHRIST.

Mon fils, souvent un homme est passionné pour une chose, et la cherche avec une extrême chaleur; mais aussitôt qu'il la possède, il s'en dégoûte, et en juge tout autrement qu'il ne faisoit; parce que l'âme est changeante dans ses affections, et qu'elle passe aisément de celle qu'elle avoit à une autre qui lui est toute contraire.

Ce n'est donc pas une petite vertu que de se quitter soi-même dans les plus petites choses.

Le véritable progrès dans la piété consiste à renoncer à soi-même, de sorte que celui qui est dans cet état marche en liberté, et dans une grande assurance.

Cela n'empêche pas néanmoins que l'esprit ennemi de tout bien ne mette tout en usage pour le tenter, et lui dresser des embûches jour et nuit, afin de le surprendre lorsqu'il y pense le moins, et de le faire tomber dans ses piéges et dans ses filets.

C'est pourquoi *veillez et priez, afin que vous n'entriez point dans la tentation.* (*Mat.* 20, 41.)

CHAPITRE XL.

Que l'homme n'a rien de bon de lui-même, et ne peut se glorifier de rien.

L'AME.

SEIGNEUR, qu'est-ce que l'homme pour être un objet de vos soins et de votre souvenir? Et qu'est-ce que le fils de l'homme pour l'honorer de votre présence? (*Ps.* 8, 5.)

Qu'a mérité l'homme pour vous porter à lui donner votre grâce?

De quoi me pourrois-je plaindre, Seigneur, si vous m'abandonniez?

Ou avec quelle justice puis-je ne pas trouver bon que vous ne m'accordiez pas ce que je vous demande?

Ce que je puis penser et dire de moi de plus véritable, c'est que je ne suis rien, ô mon Dieu; que je ne puis rien; que je n'ai rien de bon par moi-même; que je suis dans un dénuement général de toutes choses; que je tends sans cesse au néant, et que, si vous ne m'assistez et ne me fortifiez intérieurement, je me trouve aussitôt tout tiède et tout lâche.

Pour vous, Seigneur, vous êtes toujours le même (*Ps.* 101, 28.), vous demeurez dans toute l'éternité toujours bon, toujours juste, toujours saint.

Vous faites éclater votre bonté, votre justice et votre sainteté dans tous vos ouvrages, et vous les conduisez avec une admirable sagesse.

Mais, comme le poids de ma fragilité naturelle me porte à reculer plutôt qu'à avancer dans votre voie, je ne puis demeurer

toujours ferme dans le même état, et je suis sujet à la vicissitude du temps.

Mon âme néanmoins se trouve mieux, aussitôt qu'il vous plaît de la regarder, et de lui tendre votre main secourable.

Car vous pouvez seul, et sans l'aide d'aucun homme, me soulager et me fortifier d'une telle sorte, que je ne change plus si souvent d'assiette, et que je ne prenne plus tant de visages différens, mais que mon cœur se tourne tout vers vous, et ne se repose qu'en vous seul.

C'est pourquoi si je pouvois bien renoncer à toutes les consolations humaines, en considérant, ou que ce seroit là le moyen d'acquérir la ferveur de l'esprit, ou que l'impuissance même où je me trouve d'être consolé par aucun homme, m'impose comme une heureuse nécessité de n'avoir recours qu'à vous; j'aurois grand sujet d'espérer de recevoir votre grâce, et d'être comblé de cette joie qu'apporte le don toujours nouveau de vos célestes consolations.

Je vous rends grâce, ô mon Dieu! puisque tout le bien qui vient à mon âme ne vient que de vous.

Car pour moi, dans l'inconstance et la foiblesse où je me trouve, je ne suis que vanité et qu'un néant devant vous.

De quoi me puis-je donc glorifier, et pourquoi désiré-je d'être estimé?

Est-ce à cause de mon néant? C'est cela même qui est le comble de la vanité et du mensonge.

Certes la vaine gloire est une peste détestable et la plus grande de toutes les illusions, puisqu'elle nous prive de la véritable gloire, et bannit de nous la grâce du Ciel.

Car l'homme qui se plaît en lui-même vous déplaît, ô mon Dieu! et, en désirant de vaines louanges, il perd la solidité d'une vertu véritable.

La vraie gloire et la joie sainte de l'âme est de se glorifier en vous, et, non en soi-même; de se réjouir de votre grandeur, et non de sa propre vertu; et de ne prendre plaisir dans aucune créature que pour l'amour de vous.

Qu'on élève, Seigneur, votre saint Nom, et que le mien soit dans l'oubli; qu'on glorifie vos œuvres, et non pas les miennes; et que tous les hommes louent et bénissent

votre grandeur, sans que j'aie aucune part à leurs louanges!

Vous êtes ma gloire, vous êtes la joie de mon cœur.

Je me réjouirai et je me glorifierai en vous pendant tout le jour; et *pour moi je ne me glorifierai que de mes infirmités et de mes foiblesses.* (2. *Cor.* 11, 30.)

Que les hommes, à l'imitation des Juifs, *cherchent la gloire qu'ils se donnent les uns aux autres;* pour moi, je ne chercherai *que celle qui vient de Dieu seul.* (*Joan.* 15, 44.)

Toute la gloire humaine, tout l'honneur temporel et tout l'éclat du monde, comparés à votre gloire éternelle, ne sont que folie et vanité.

O vérité qui m'éclaire, ô miséricorde en qui j'espère, mon Dieu, Trinité bienheureuse, à vous seul soient honneur et louange, gloire et vertu dans l'éternité des siècles des siècles!

CHAPITRE XLI.

Qu'il faut mépriser tous les honneurs de ce monde.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ne vous attristez point de voir les autres dans l'élévation et dans les honneurs, et de vous voir dans l'abaissement et dans le mépris. Élevez votre cœur à moi qui suis dans le ciel, et vous n'aurez point de peine de voir que les hommes vous méprisent sur la terre.

L'AME.

Seigneur, nous sommes aveugles, et nous nous laissons surprendre aisément par la vanité.

Si je considère bien ce que je suis, je reconnoîtrai que nulle créature ne m'a jamais fait d'injustice, et qu'ainsi je n'ai nul sujet légitime de me plaindre de vous.

Car, vous ayant offensé souvent et par de grands péchés, il est bien juste que toutes vos créatures s'arment contre moi.

Ainsi il ne m'est dû que de la confusion et du mépris, comme à vous appartiennent toute louange, tout honneur et toute gloire.

Et, si je ne tâche d'entrer dans une telle disposition que je veuille bien être méprisé et abandonné de toutes les créatures, et considéré comme un pur néant, je ne puis acquérir la paix et la stabilité intérieures, ni être éclairé de votre divin Esprit, ni demeurer pleinement et parfaitement uni à vous.

CHAPITRE XLII.

Qu'il ne faut pas mettre son bonheur dans l'amitié des hommes.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, si vous mettez votre bonheur dans une personne, parce que vous trouvez de la douceur dans sa conversation et dans la conformité de ses sentimens avec les vôtres, votre âme sera toujours dans l'instabilité et dans le trouble. Mais, si vous avez recours à la vérité toujours vivante et toujours stable, vous ne serez attristé ni de l'absence, ni de la mort de celui que vous aimez.

L'amour que vous avez pour votre ami doit être fondé en moi; et c'est pour moi que vous devez aimer tous ceux qui vous

paroissent vertueux, et qui vous sont les plus chers en cette vie.

Sans moi, toute amitié n'est ni véritable ni durable, et l'amour dont deux personnes sont liées ensemble n'est point pur, si je ne suis moi-même le nœud qui les lie.

Vous devez être tellement mort à l'affection des personnes même qui vous sont chères, que vous souhaitiez, autant qu'il est en vous, de pouvoir vous passer de la compagnie des hommes.

Plus l'homme s'éloigne de toutes les consolations de la terre, plus il s'approche de Dieu; et plus il descend dans l'abîme de son néant, et devient vil à ses propres yeux; plus il s'élève vers le ciel et s'absorbe dans le sein de son Créateur.

Celui qui s'attribue quelque bien empêche que la grâce de Dieu ne vienne en lui, parce que le Saint-Esprit cherche toujours un cœur humble.

Si vous saviez vous anéantir parfaitement, et vous dépouiller entièrement de l'amour des choses créées, vous me verriez descendre en vous avec l'abondance de mes grâces.

Quand vous arrêtez vos regards sur la créature, vous vous privez de la vue du Créateur.

Apprenez à vous vaincre en toutes choses, pour l'amour de Dieu ; et votre âme, s'élevant peu à peu, apprendra ainsi à le connoître.

Quelque petite que soit une chose, si on la regarde et si on l'aime désordonnément, cet amour est une tache dans le cœur, et le rend plus pesant pour s'unir au souverain bien.

CHAPITRE XLIII.

Que toute la science du monde n'est que vanité.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, que la beauté et la subtilité des discours des hommes ne vous touchent point ; *car le royaume de Dieu ne consiste pas dans les discours, mais dans la force et dans la vertu divine.* (1. *Cor.* 4, 20.)

Considérez attentivement mes paroles, qui embrasent le cœur, éclairent l'esprit, excitent l'âme à la componction, et la consolent en mille manières

Ne lisez jamais ma parole pour paroître ensuite ou plus sage, ou plus habile.

Appliquez-vous sérieusement à la mortification de vos passions, parce que cet exercice vous servira, sans comparaison, plus que la connoissance des questions les plus difficiles.

Quelque étude que vous fassiez, quelque savoir que vous ayez, vous devez toujours retourner à moi, comme à celui qui en doit être la fin et le principe.

C'est moi qui apprends aux hommes ce qu'ils savent, *et qui donne plus de lumière et d'intelligence aux simples et aux petits* (*Ps.* 118.), que tous les hommes ensemble ne leur en pourroient donner.

Celui à qui je parle possédera bientôt la sagesse, et s'avancera merveilleusement dans la vie de l'Esprit.

Malheur à ceux qui vont chercher dans la science des hommes de quoi repaître leur curiosité, et qui se mettent peu en peine de savoir ce qu'ils doivent faire pour me servir!

Il viendra un jour où Jésus, Roi des Anges, paroîtra comme le Docteur des Doc-

teurs ; et examinera les études et la science de chacun, en sondant le fond des cœurs et des consciences.

C'est alors, selon la parole du Prophète, *qu'il portera la lumière de ses lampes jusque dans les replis les plus cachés de Jérusalem, et que, découvrant au grand jour ce qui étoit couvert de ténèbres, il rendra les langues muettes, et confondra tous les vains raisonnemens.* (*Soph.* 1, 12.)

C'est moi qui élève, en un moment, l'esprit humble, et qui le fais entrer plus avant dans les secrets de la vérité éternelle, que ceux qui auroient été instruits durant dix années dans la science des écoles.

Je ne mêle point dans ma manière d'instruire ni le bruit des paroles, ni la confusion des opinions différentes, ni le faste de l'ambition et de l'honneur, ni la chaleur des disputes et des argumens.

C'est moi qui apprends à fouler aux pieds tout ce qui est sur la terre ; à mépriser tout ce qui est présent ; à ne chercher que les biens du Ciel ; à ne goûter que l'éternité ; à fuir les honneurs ; à souffrir les scandales ; à mettre en moi seul toute son espérance ;

à ne désirer rien hors de moi, et à m'aimer ardemment plus que toutes choses.

Il s'est trouvé des personnes qui, m'aimant du fond de leur cœur, ont appris de moi des secrets divins, dont elles ont parlé ensuite d'une manière admirable.

Ainsi elles ont plus avancé en renonçant à toutes choses, qu'elles n'auroient fait par toutes les recherches d'une longue étude.

Mais je ne me communique pas également à tous.

Je ne dis aux uns que des choses communes; j'en dis aux autres de plus particuculières.

Je me fais connoître imparfaitement à quelques-uns, en ne me découvrant à eux qu'à travers les ombres et les figures; et je révèle à d'autres, dans une grande clarté, le secret et la profondeur de mes mystères.

Les livres disent la même chose à tous; mais ils ne font pas la même impression sur tous; parce que c'est moi qui suis au-dedans de l'âme comme celui qui enseigne la vérité, qui sonde le fond du cœur, qui pénètre le secret des pensées, qui dirige les œuvres et

les intentions, qui enfin distribue mes dons aux hommes selon qu'il me plaît.

CHAPITRE XLIV.

Fuir les contestations, pour conserver son âme en paix.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, vous devez vous conduire en beaucoup de choses, comme les ignorant et n'y prenant nulle part, et vous considérer comme un homme qui est mort sur la terre, *et pour qui tout le monde est mort et crucifié.* (*Gal.* 6, 14.)

Vous devez aussi être souvent sourd à tout ce que vous entendez dire, et ne vous appliquer qu'à ce qui peut vous conserver dans la paix de l'âme.

Il vaut beaucoup mieux détourner vos yeux et vos pensées de tout ce qui vous déplaît, et laisser à chacun la liberté de ses sentimens, que de vous embarrasser dans des contestations et des disputes.

Si vous vous tenez fermement uni à Dieu, et si vous l'envisagez souvent comme votre juge, vous n'aurez pas de peine à souffrir

qu'on écoute et qu'on croie plus les autres que vous.

L'AME.

Hélas, Seigneur, en quel état sommes-nous réduits! On pleure une perte temporelle, on se tourmente et on se fatigue pour un léger intérêt, et on ne pense pas aux pertes de l'âme : à peine, sur le tard, rentre-t-on en soi-même!

On est très-attentif à ce qui ne sert que peu ou point du tout, et on néglige ce qui est infiniment essentiel ; parce que l'homme, par le poids de sa corruption, se répand tout entier au-dehors, et se repose avec plaisir dans l'amour des choses extérieures, si vous ne le faites bientôt rentrer en lui-même.

CHAPITRE XLV.

Ne point croire indifféremment tout le monde, et éviter avec soin toute indiscrétion dans ses paroles.

L'AME.

ASSISTEZ-MOI, ô mon Dieu! dans l'affliction où je me trouve; parce que tout le salut

qu'on attend des hommes n'est que mensonge et vanité. (*Ps.* 59, 13.)

Combien de fois ai-je été trompé en ne trouvant point de fidélité où j'en croyois trouver, et en en trouvant où je l'espérois le moins !

Ainsi, toute l'espérance que l'on peut mettre dans les hommes est vaine et trompeuse ; mais c'est vous, mon Dieu, qui êtes le salut et la vie des justes.

Soyez béni, ô mon Seigneur et mon Dieu, dans tout ce qu'il vous plaît qu'il nous arrive!

Nous ne sommes que foiblesse et inconstance ; nous nous laissons facilement surprendre, et nous changeons dans un moment.

Quel est l'homme qui garde son âme avec une vigilance si continuelle et une circonspection si exacte, qu'il ne tombe jamais en quelque surprise, ou en quelque peine d'esprit qui l'inquiète ou l'embarrasse?

Mais celui qui met tout son espoir en vous, et qui vous cherche avec un cœur simple, n'est pas si exposé à ces fâcheux accidens. Et, s'il tombe dans l'affliction, quoi-

qu'il s'en trouve environné et comme accablé de toutes parts, vous l'en tirerez, ou vous le consolerez bientôt, parce que vous n'abandonnez point ceux qui espèrent en vous jusqu'à la fin.

Rien n'est plus rare parmi les hommes qu'un ami fidèle, qui demeure ferme à aimer et assister son ami dans tous ses maux.

Mais vous, Seigneur, vous êtes l'ami unique et souverain, uniquement et souverainement fidèle, et nul autre que vous ne mérite ce nom.

O que cette sainte Vierge étoit divinement éclairée, lorsqu'elle disoit, à la vue des plus grands tourmens : *Mon âme est fondée en JÉSUS-CHRIST, et elle est solidement établie en lui.* (*Sainte Agathe.*)

Si j'étois dans cet heureux état, je ne serois pas si aisément ému par des craintes humaines, et blessé par des paroles piquantes.

Qui peut prévoir, qui peut éviter tous les maux auxquels nous sommes sans cesse exposés ?

Si nous en sommes si frappés, lorsqu'ils viennent après les avoir prévus, comment

n'en serons-nous pas accablés, s'ils nous surprennent, et fondent sur nous tout d'un coup?

Pourquoi donc, malheureux que je suis, ne prends-je pas la précaution la plus sûre contre tant de maux?

Pourquoi mets-je si facilement mon espérance dans l'homme?

C'est, ô mon Dieu! que nous sommes des hommes, et des hommes fragiles, quoique nous passions pour des Anges dans l'estime de plusieurs.

A qui donc me dois-je fier, ô mon Dieu! à qui, sinon à vous seul?

Vous êtes la vérité qui ne peut ni tromper, ni être trompée.

Tout homme, au contraire, est menteur, foible et inconstant; et il est si facile qu'il tombe et qu'il se méprenne dans ses paroles, qu'on y peut à peine ajouter foi, malgré l'apparence qu'elles ont d'abord d'être conformes à la vérité.

Que vous nous avez donné un sage avis, ô mon Dieu! quand vous nous avez ordonné de nous garder des hommes; et quand vous nous avez dit: *Que les domestiques de l'homme sont ses ennemis* (*Math.* 10, 36.), et que nous

ne devons pas croire ceux qui pourront dire: *Le* CHRIST *est ici, ou il est là.* (*Idem.* 24, 23.)

Je n'ai que trop appris cette vérité par une triste expérience; et Dieu veuille qu'elle me serve plutôt pour me rendre sage à l'avenir, que pour me convaincre de mon imprudence passée!

Prenez bien garde, vous dira quelquefois un homme du monde, prenez bien garde à tenir dans le dernier secret ce que je vous dis; et, pendant que je tiens et que je crois très-secret ce qu'il m'a dit, lui-même n'observe pas le silence qu'il m'a imposé, mais il manque de parole, et à lui-même, et à moi, en confiant aussitôt à un autre tout ce qu'il m'a dit.

Défendez-moi, mon Dieu, de ces discoureurs et de ces hommes légers et imprudens, afin que je ne tombe point entre leurs mains, et que je ne leur devienne jamais semblable.

Mettez dans ma bouche des paroles sincères et véritables, et éloignez de moi l'artifice et la duplicité de la langue; car je ne puis trop éviter de faire ce que je ne voudrois pas souffrir dans un autre.

O quel avantage et quelle paix, ô mon Dieu! que de ne point parler de ce qui regarde les autres; de ne pas croire tout indifféremment; de n'aimer pas à s'entretenir de ce qu'on a ouï dire; de se faire connoître à peu de personnes; de vous rechercher et de vous envisager sans cesse, comme étant le juge et le témoin de notre cœur; de ne point se laisser emporter à tous les vents, et à tous les rapports et les discours humains; enfin de souhaiter que tout se passe au-dedans et au-dehors de nous, selon les règles de votre éternelle volonté!

O qu'il est utile, pour conserver sûrement en nous le trésor céleste de la grâce, de fuir tout ce qui brille aux yeux du monde, et tout ce qui peut nous procurer de l'admiration et de l'estime, et de n'appliquer tous nos soins qu'à ce qui peut servir à nous corriger de nos défauts, et à nous donner une nouvelle ferveur!

Combien y en a-t-il à qui il a été très-nuisible que leur vertu ait été connue et louée avant le temps!

Combien est-il avantageux au contraire que la grâce se conserve dans le secret et

dans le silence en cette vie si fragile, qui, tant qu'elle dure, est une guerre et une tentation continuelles!

CHAPITRE XLVI.

Qu'il faut nous tourner vers Dieu, et mettre notre confiance en lui, lorsque les hommes nous attaquent par des paroles piquantes.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, demeurez ferme, et espérez en moi. Car que sont les paroles des hommes, sinon des mots? Elles frappent l'air, mais elles ne peuvent blesser la pierre.

Si vous êtes coupable en effet, soyez bien aise de profiter de ce qu'on dit contre vous, pour vous corriger. Si vous ne l'êtes pas, ayez de la joie de souffrir cette injure pour l'amour de Dieu.

Hélas! c'est bien peu que de souffrir simplement quelques paroles dans les rencontres, n'étant pas encore capable d'endurer de grands tourmens.

Et pourquoi ces paroles, quoique légères, vous percent-elles jusque dans le cœur, si ce n'est parce que vous êtes encore charnel,

et que vous avez plus d'égard aux hommes que vous ne devez ?

Car, ayant peur d'être méprisé, vous ne voulez pas être repris de vos fautes, et vous cherchez à les couvrir de quelques excuses.

Mais entrez plus avant dans la connoissance de vous-même, et vous verrez que le monde est encore bien vivant en vous, et qu'il vous reste un désir vain de plaire aux hommes. Car, évitant d'être abaissé et confondu pour vos défauts, il est visible que vous n'êtes pas vraiment humble, ni vraiment mort au monde; et que le monde n'est point vraiment mort pour vous.

Mais écoutez ma parole; et tous les discours des hommes ne vous toucheront point.

Quand ils publieroient, pour vous noircir, tout ce que la calomnie la plus envenimée pourroit inventer, quel mal vous feroient toutes leurs injures, si vous les laissiez passer comme une paille qui vole dans l'air? Auroient-elles la force toutes ensemble de faire tomber un seul cheveu de votre tête ?

Celui qui n'est pas retiré au fond de son cœur, et qui n'a pas Dieu devant les yeux, se

blesse aisément de la moindre parole qui le choque. Mais celui qui met sa confiance en moi, et qui ne s'appuie point sur le jugement qu'il fait de lui-même, ne craindra rien de tout ce qui peut lui arriver de la part des hommes.

C'est moi qui suis le Juge de tous, c'est moi qui pénètre les secrets des cœurs. Je sais comment chaque chose s'est passée. Je connois parfaitement celui qui fait l'injure, et celui qui la souffre. C'est par mon ordre que vous la souffrez. C'est par ma permission que cette épreuve vous arrive, *pour faire paroître au jour les pensées de plusieurs qui étoient cachées au fond de leur cœur.* (*Luc*, 2, 35.)

Je jugerai un jour à la face de toute la terre l'innocent et le coupable; mais je veux auparavant éprouver l'un et l'autre, par un jugement secret et caché.

Le témoignage des hommes trompe souvent, mais mon jugement est toujours équitable; et il demeurera ferme, sans que rien puisse jamais le changer.

Il est souvent caché, et peu en pénètrent

les secrets dans la conduite que je tiens avec chaque homme en particulier.

Il n'erre point néanmoins, et il ne peut jamais errer, quoiqu'il ne paroisse pas juste aux yeux des imprudens et des insensés.

L'homme doit donc avoir recours à moi dans tous les jugemens qui se font sur la terre, et il ne doit point s'appuyer sur son propre esprit.

Car le juste ne tombera point dans le trouble, quelque mal que Dieu permette qu'il lui arrive. (*Prov.* 12, 21.)

Quoiqu'on le condamne injustement, il s'en mettra peu en peine, et il ne s'abandonnera point non plus à une vaine joie, s'il voit que d'autres le justifient par une défense raisonnable.

Il considère que *c'est moi qui sonde les cœurs et les reins* (*Ps.* 7, 10.), et qui ne juge pas selon les dehors et ce qui paroît aux sens des hommes.

Car souvent ce qui est bon et louable dans leur estime, se trouve blâmable dans mon jugement.

L'AME.

Seigneur mon Dieu, juste Juge, fort et

patient, qui connoissez la fragilité et la corruption de l'homme, soyez ma force et tout mon appui.

C'est peu que ma propre conscience ne m'accuse pas. Vous connoissez en moi ce que je n'y connois pas moi-même; et ainsi je dois m'humilier toutes les fois qu'on me reprend, et le souffrir avec douceur.

Pardonnez-moi, mon Dieu, toutes les fautes que j'ai faites en n'en usant pas de la sorte, et faites-moi la grâce d'être plus humble et plus doux à l'avenir.

Votre miséricorde, qui est si abondante, me vaut beaucoup mieux, pour obtenir le pardon de mes péchés, que toute l'idée que je puis avoir de ma justice ne seroit avantageuse pour la défense de ma conscience que je ne connois pas à fond. *Car, quoique je ne me sente coupable de rien, je ne puis me justifier pour cela* (1. *Cor.* 4, 4.); puisque, si vous nous jugez à la rigueur et sans miséricorde, *nul homme ne se trouvera juste devant vos yeux.* (*Ps.* 142.)

CHAPITRE XLVII.

Souffrir les maux passagers de cette vie, quelques grands qu'ils soient, dans l'attente des biens éternels.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ne perdez jamais courage dans les travaux que vous avez entrepris pour moi, et que les afflictions ne vous jettent point dans l'abattement; mais que mes promesses vous fortifient et vous consolent dans tous les événemens de cette vie.

Je suis assez puissant pour vous rendre tout ce que vous aurez fait pour moi, et vous en donner une récompense sans bornes et sans mesure.

Les travaux que vous supporterez ici-bas ne seront pas longs, et vous ne serez pas toujours dans l'affliction et dans la douleur.

Attendez un peu, et vous verrez bientôt la fin de vos maux.

Il viendra un moment heureux, auquel cesseront tous vos travaux et toutes vos peines.

Tout ce qui passe avec le temps est toujours bien court.

Faites bien ce que vous faites; travaillez fidèlement à ma vigne, et je serai moi-même votre récompense.

Appliquez-vous à écrire; aimez la lecture; chantez mes louanges; gémissez de vos fautes; gardez le silence; souffrez courageusement tous les maux.

Car la vie éternelle que je vous prépare mérite bien d'être achetée par ces exercices et ces combats, et par de plus grands encore.

La paix viendra en ce jour qui est connu du Seigneur, et ce jour ne sera point un jour d'ici-bas, qui est aussitôt suivi de la nuit; mais ce sera un jour éternel, une clarté infinie, une paix ferme, et un repos assuré.

Vous ne direz plus alors: *Qui me délivrera de ce corps mort?* (*Rom.* 7, 24.) Et vous ne vous écrierez plus, en disant: *Hélas! que mon pélerinage est long!* (*Ps.* 119, 5.); parce que la mort sera détruite, et que vous entrerez dans cette vie immortelle, qui est exempte de troubles et d'inquiétudes, pour y jouir de la joie des Bienheureux, et de la douceur de cette céleste Société.

O si vous pouviez voir ces couronnes et

cette éternelle félicité de mes Saints ; et à quelle gloire sont maintenant élevés ceux qui passoient autrefois dans le monde pour des personnes méprisables et indignes de la vie ! certes vous vous humilieriez jusqu'au fond de la terre.

Vous souhaiteriez plutôt d'obéir à tous que de commander à un seul.

Vous ne demanderiez pas à Dieu, que tous les jours de votre vie fussent dans la paix et la prospérité, mais plutôt qu'il vous fît la grâce de souffrir pour lui de grands travaux ; et vous croiriez avoir tout gagné que d'être compté pour rien devant les hommes.

O si vous goûtiez ces vérités, et si elles pénétroient jusqu'au fond de votre cœur ! comment oseriez-vous seulement former une plainte contre vos maux ?

Qu'y a-t-il de si pénible qu'on ne doive souffrir de bon cœur pour acheter une vie qui doit être éternelle ?

Est-ce une chose peu importante, que de gagner ou de perdre le royaume de Dieu ?

Levez donc vos yeux en haut, et contemplez le Ciel.

C'est là que j'habite, et tous mes Saints avec moi, qui, après avoir tant combattu et tant souffert dans le monde, sont maintenant dans la joie, dans la consolation, dans la sûreté et dans le repos, et règnent pour jamais avec moi dans le royaume de Dieu mon Père.

CHAPITRE XLVIII.

Du bonheur du Ciel, et des misères de cette vie.

L'AME.

O HEUREUSE demeure de la Cité céleste! ô jour de l'éternité qui n'est obscurci par aucune nuit, mais qui brille sans cesse des rayons de la souveraine vérité!

O jour plein de joie, d'assurance et de repos, dont le bonheur n'est jamais exposé à la vicissitude et au changement!

O plût à Dieu que ce grand jour fût déjà venu, et que tout ce qui est temporel fût fini avec le temps!

Ce jour luit déjà pour les Saints et les Bienheureux par son éternelle clarté; mais il ne luit que de bien loin, et à travers plusieurs ombres, pour ceux qui sont encore bannis et étrangers sur la terre.

Les citoyens de cette céleste Jérusalem savent de quelle joie elle est remplie; mais les enfans d'Eve soupirent dans leur exil, en voyant les amertumes de cette vie.

Car nous vivons peu ici-bas, et nos jours sont mauvais, et pleins de douleurs et de misère.

L'homme y est sans cesse en mille manières souillé par le péché, enchaîné par les passions, troublé par les craintes, inquiété par les soins, dissipé par la curiosité, possédé par la vanité, aveuglé par l'erreur, abattu par le travail, assiégé par les tentations, amolli par les délices, tourmenté par la pauvreté et la misère.

O quand viendra la fin de ces maux? Quand serai-je délivré de la malheureuse servitude des vices?

Quand ne me souviendrai-je plus, ô mon Dieu! que de vous seul? Quand ma joie sera-t-elle pleine, en ne me réjouissant plus que de vous?

Quand jouirai-je de cette véritable liberté sans aucun empêchement, sans aucune peine de corps et d'esprit?

Quand jouirai-je de cette paix solide; de

cette paix exempte de troubles; de cette paix assurée; de cette paix au dedans et au dehors, ferme et immuable de toutes parts?

O bon Jésus! quand me présenterai-je devant vous pour vous voir? Quand contemplerai-je la gloire de votre royaume? Quand me serez-vous tout en toutes choses?

Quand serai-je dans *ce royaume que vous avez préparé de toute éternité à ceux qui vous aiment?* (*Math.* 25, 34.)

Hélas! je suis ici abandonné comme un pauvre et un exilé, dans une terre pleine d'ennemis, où la guerre est continuelle, et où les maux sont infinis et innombrables.

Consolez mon exil, adoucissez ma douleur, parce que tous mes désirs ne sont que pour vous seul.

Tout ce que le monde m'offre pour me soulager m'est à charge et me dégoûte.

Je souhaite m'unir à vous d'une manière intime : mais je ne puis y parvenir.

Je désire de m'attacher aux choses célestes, mais l'amour de celles d'ici-bas et mes passions immortifiées m'entraînent toujours vers la terre.

Je voudrois selon l'esprit être élevé au-

dessus de toutes choses, mais je suis contraint par la foiblesse de la chair d'y être soumis malgré moi.

Ainsi, malheureux que je suis! je combats contre moi-même, et je suis devenu insupportable à moi-même, l'esprit tendant toujours en haut, et la chair penchant toujours en bas.

O que ne souffré-je point en moi, lorsque mon âme, méditant dans la prière les choses du ciel, elle se trouve tout d'un coup accablée par une multitude de fantômes que la chair lui représente?

Mon Dieu, ne vous éloignez point de moi, ne vous détournez point de votre serviteur dans votre colère. Lancez vos foudres et vos éclairs, et dissipez toutes ces illusions et tous ces fantômes. (*Ps.* 70, 12, 26, 9, 143, 6.)

Faites pleuvoir vos flèches contre les artifices de mon ennemi; recueillez en vous tous mes sens; faites que j'oublie toutes les choses du monde, et que je rejette et que je méprise aussitôt toutes ces images fâcheuses que le péché imprime dans vous.

Secourez-moi, ô vérité éternelle! afin que

je demeure insensible à tous les mouvemens de la vanité.

Descendez dans mon cœur, ô plaisir céleste! et que toute l'impureté des plaisirs de la terre s'évanouisse devant vous!

Pardonnez-moi, mon Dieu, et traitez-moi selon votre miséricorde, toutes les fois que je pense dans la prière à autre chose qu'à vous.

Je vous confesse que j'y suis d'ordinaire bien distrait. Mon esprit n'est point le plus souvent où est mon corps, mais il est plutôt où l'emporte l'égarement de ses pensées. Je suis proprement où est ma pensée, et ma pensée est d'ordinaire où est ce que j'aime; car mon esprit se trouve rempli tout d'un coup de l'image des choses qui me plaisent naturellement, ou que l'habitude me rend agréables. C'est ce que vous nous enseignez clairement, ô éternelle vérité! lorsque vous nous avez dit : *Où est votre trésor, là est votre cœur.* (*Math.* 6, 21.)

Si j'aime le ciel, je prendrai plaisir à penser aux biens du ciel. Si j'aime le monde, je me réjouirai de ses faveurs, et m'attristerai de ses revers. Si j'aime la chair, mon ima-

gination me représentera souvent ce qui regarde la chair. Si j'aime l'esprit, je prendrai plaisir à penser souvent aux choses de l'esprit; car je sens une inclination à parler et à entendre parler de tout ce que j'aime, et je me représente avec plaisir et conserve dans mon cœur les images de ces choses.

Mais heureux celui, ô mon Dieu ! qui bannit pour l'amour de vous toutes les créatures de son cœur, qui fait violence à la nature, et qui crucifie tous les mauvais désirs de la chair par la ferveur de l'esprit, pour se mettre en état de vous offrir une oraison toute pure dans la paix et la sérénité de sa conscience ; afin qu'ayant éloigné de lui au dedans et au dehors tout ce qui est terrestre, il se rende digne d'adorer Dieu en esprit dans la compagnie des saints Anges!

CHAPITRE XLIX.

Du désir de la vie éternelle, et des grands biens que Dieu promet à ceux qui combattent avec courage.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, lorsque mon Esprit répand en

vous le désir d'une éternelle félicité, et que vous souhaitez de sortir bientôt de la prison de votre corps, pour pouvoir contempler ma lumière sans aucun voile qui en diminue la clarté et sans interruption; ouvrez votre cœur, et recevez cette sainte inspiration de toute l'étendue de votre âme.

Rendez des actions de grâces extraordinaires à ma souveraine miséricorde qui vous traite d'une manière si favorable, qui vous visite avec tant de douceur, qui vous réveille par des mouvemens si vifs, et vous soutient d'une main si puissante, de peur que vous ne retombiez par votre propre poids dans l'amour des choses de la terre.

Car vous ne devez attribuer ces bons effets ni à vos pensées, ni à vos efforts, mais à la seule faveur de ma souveraine grâce et de mon divin regard; afin que vous avanciez dans les vertus, que votre humilité devienne plus forte, que vous vous prépariez aux combats à venir, et que vous travailliez à vous attacher à moi par toutes les affections de votre cœur, et à me servir avec une ardente volonté.

Mon fils, souvent le feu brûle, mais sa flamme ne s'élève pas sans fumée.

Ainsi quelques-uns ont des désirs brûlans qui s'élèvent vers le ciel, qui ne sont pas libres néanmoins de la tentation des affections humaines et charnelles.

De là vient qu'encore qu'ils me demandent avec tant d'ardeur les biens du ciel, ce mouvement néanmoins n'est pas entièrement pur, et pour ma seule gloire.

Le désir que vous avez pour le ciel est souvent semblable au leur, et c'est pour cela qu'il est mêlé de tant d'inquiétudes.

Car ce qui est infecté d'amour et d'intérêt propre, n'est jamais pur et vraiment parfait.

Demandez-moi, non ce qui vous plaît et vous accommode, mais ce qui est selon ma volonté et pour ma gloire; parce que, si vous jugez des choses sainement, vous reconnoîtrez que vous devez toujours préférer mon ordre à votre plaisir, et faire plutôt ce que je veux que ce que vous voulez.

Je sais à quoi tendent vos souhaits, et j'ai souvent ouï vos soupirs.

Vous voudriez être déjà dans la liberté de la gloire des enfans de Dieu.

Vous aspirez avec plaisir à cette maison éternelle, à cette céleste patrie pleine de joie.

Mais cette heure n'est pas encore venue; elle doit être précédée d'un temps bien différent, qui est le temps de la guerre, le temps des travaux et de l'épreuve.

Vous souhaitez d'être rempli du souverain bien; mais vous ne pouvez pas l'acquérir encore.

C'est moi-même qui le suis. Attendez-moi, dit le Seigneur, jusqu'à ce que le règne de Dieu soit venu.

Vous devez être encore exercé sur la terre, et passer par beaucoup d'épreuves.

J'entremêlerai quelquefois avec vos maux la douceur de mes consolations; mais vous n'en jouirez pas encore avec abondance.

Fortifiez-vous donc, et résolvez-vous courageusement à faire et à souffrir tout ce qui est contraire à la nature.

Il faut que vous vous revêtiez de l'homme nouveau, et que vous soyez changé en un autre homme. (*Eph.* 4, 24, 1. *Reg.* 10, 6.)

Il faudra que vous fassiez souvent ce que

vous ne voulez pas, et que vous quittiez ce que vous souhaitez le plus.

Il arrivera que ce que les autres auront désiré réussira, et que ce que vous aurez désiré ne réussira pas.

On écoutera ce que les autres diront, et on méprisera ce que vous direz.

On accordera aux autres ce qu'ils demanderont, et on vous refusera ce que vous demanderez.

Les autres seront grands dans l'estime des hommes; pour vous, vous demeurerez dans l'oubli.

On mettra les autres en divers emplois, et on jugera que vous n'êtes bon à rien.

La nature sera quelquefois attristée de ces disgrâces, et ce sera beaucoup si vous les supportez dans le silence.

Dieu a coutume d'éprouver ainsi diversement la fidélité de son serviteur, pour voir comme il apprend à se renoncer lui-même, et à renoncer à sa propre volonté en toutes choses.

Il n'y a rien en quoi vous ayez plus besoin de mourir à vous-même, que lorsque vous êtes obligé de voir et de souffrir ce

qui est contraire à votre propre volonté, et particulièrement lorsqu'on vous commande des choses peu raisonnables, et qui vous semblent peu utiles.

Et parce qu'étant soumis à un autre, vous n'osez pas résister à une puissance qui est au-dessus de vous, il vous paroît dur de vous conduire selon qu'il lui plaît, et de vous dépouiller de tout sentiment personnel.

Mais considérez, mon fils, quel sera le fruit de ces travaux; combien la fin en sera prompte, et combien la récompense en sera grande; et non-seulement vous n'y aurez pas de peine, mais votre patience même y trouvera une force et une consolation merveilleuses.

Car, pour un peu de violence que vous vous faites, en renonçant à votre volonté, vous la verrez alors pleinement et heureusement satisfaite pour jamais dans le Ciel.

C'est là que vous trouverez tout ce que vous voudrez, et que tous vos désirs seront comblés.

C'est là que vous entrerez dans une pleine jouissance de tous les biens, sans aucune crainte de les perdre.

C'est là que votre volonté étant comme perdue et absorbée dans la mienne, elle ne désirera plus rien de particulier, ou d'étranger à moi.

C'est là que nul ne vous résistera; nul ne se plaindra de vous; nul ne mettra plus d'empêchement et d'obstacle à tous vos desseins; mais que, tous les biens que vous pourrez désirer étant présens, ils combleront tous vos vœux, et rempliront toute l'étendue de votre cœur.

C'est là que je récompenserai les injures que vous aurez souffertes, d'une souveraine gloire; les larmes que vous aurez versées d'une abondance de joie; et votre humilité, qui aura toujours aimé le dernier rang, d'un trône élevé où vous régnerez dans tous les siècles.

C'est là qu'on verra clairement quels sont le fruit et le prix inestimables de l'obéissance; que les travaux de la pénitence deviendront une source de joie, et que la dépendance volontaire des âmes humbles sera couronnée d'honneur et de gloire.

C'est pourquoi, dans l'attente d'un si grand bonheur, humiliez-vous profondément sous

la main de tous, et ne vous mettez point en peine qui aura dit, ou qui aura commandé ce qu'on vous ordonne.

Mais appliquez tous vos soins à être dans une telle disposition que, soit que votre supérieur, votre égal, ou votre inférieur vous ait demandé, ou ait témoigné désirer de vous quelque chose, vous receviez le tout de bon cœur, et que vous vous efforciez de l'accomplir avec une sincère volonté.

Que les uns cherchent une chose, et les autres une autre : Que les uns se glorifient d'un avantage, les autres d'un autre, et qu'ils reçoivent mille et mille applaudissemens; pour vous, ne mettez votre joie ni votre bonheur en aucune chose du monde; mais seulement dans le mépris de vous-même, dans ma gloire et dans l'accomplissement de ma seule volonté.

Vous ne devez désirer ici-bas que ce que Paul désiroit, savoir *que Dieu soit toujours glorifié en vous, soit par votre vie, soit par votre mort.* (*Philip.* 1, 20.)

CHAPITRE L.

Comment l'âme dans l'affliction doit s'humilier sous la main de Dieu.

L'AME.

Seigneur Dieu, Père Saint, soyez béni maintenant et dans tous les siècles; car tout ce que vous avez voulu a été fait, et tout ce que vous faites est toujours bon.

Que votre serviteur se réjouisse, non dans lui-même ou dans quelque autre, mais en vous seul, parce que vous êtes seul la joie véritable, vous êtes seul mon espérance et ma couronne, ma félicité et ma gloire.

Seigneur, *qu'a votre serviteur, sinon ce qu'il a reçu de vous* (1. *Cor.* 4, 7.), et encore sans l'avoir mérité?

Tout est à vous, comme ayant tout donné et ayant tout fait.

Je suis pauvre, et je languis dans les travaux dès ma jeunesse; mon âme s'attriste souvent jusqu'à verser des larmes, et quelquefois même elle se trouble à la vue des dangers qui l'environnent.

Je désire la joie intérieure que vous nous

promettez : j'aspire avec ardeur à cette paix de vos enfans, que vous comblez de consolations ineffables par votre sainte présence.

Si vous me donnez la paix, si vous versez dans moi votre sainte joie, l'âme de votre serviteur se répandra en des chants d'allégresse, et brûlera d'ardeur pour vous louer.

Mais, si vous vous retirez un peu comme vous faites très-souvent, *votre serviteur ne pourra plus courir dans la voie de vos commandemens.*

Il se sentira tout affoibli, et ne pensera plus qu'à frapper sa poitrine, en voyant qu'il ne sera plus aujourd'hui comme il étoit hier et auparavant, *lorsque votre lampe luisoit sur sa tête, et que vous le couvriez de l'ombre de vos ailes*, pour le défendre contre toutes les attaques et toute la violence de ses tentations.

Père juste et toujours digne de louanges, l'heure est venue que votre serviteur doit être éprouvé.

Père infiniment aimable, il est bien juste que votre serviteur souffre quelque chose maintenant pour l'amour de vous.

Père souverainement adorable, voici

l'heure que vous avez prévue de toute éternité, à laquelle votre serviteur doit succomber au dehors pour un peu de temps, afin de vivre toujours avec vous d'une vie spirituelle et intérieure.

Qu'il soit donc humilié, qu'il soit méprisé, qu'il soit abattu devant les hommes, et comme accablé de souffrances et de langueurs, afin qu'il ressuscite avec vous en cette aurore d'une nouvelle lumière, et qu'il entre dans la possession de la gloire du Paradis!

Père Saint, vous l'avez ainsi ordonné, vous l'avez ainsi voulu; et il ne m'arrive rien dans tout ce que je souffre que vous n'ayez commandé vous-même.

C'est là une grâce que vous ne faites qu'à vos amis, de vouloir souffrir et être affligés en ce monde autant de fois, et par qui votre sagesse le permet; car rien ne se fait sur la terre qui n'ait une cause dans vous, et qui ne soit réglé par le conseil de votre souveraine providence.

Seigneur, ce m'est un grand bien de ce que vous m'avez humilié, afin que j'apprenne à vous obéir (*Ps.* 118, 71.), et que je bannisse

de mon cœur toute enflure et toute présomption.

Il m'est avantageux, mon Dieu, *que mon visage ait été couvert de honte* (*Ps.* 68, 8, 10.), afin que je cherche plutôt vos consolations que celles des hommes.

Cette conduite aussi m'a appris à révérer avec une sainte frayeur vos jugemens secrets et impénétrables, selon lesquels vous affligez le juste avec l'impie; mais par un ordre tout plein d'équité et de justice.

Je vous rends grâce, mon Dieu, de ce que vous avez multiplié mes maux sans m'épargner, de ce que vous avez châtié mon âme par des peines cuisantes et amères, la perçant de douleur et la plongeant dans l'ennui au dedans et au dehors.

Je n'ai personne sous le ciel pour me consoler sinon vous, ô mon Seigneur et mon Dieu ! céleste médecin des âmes, *qui nous blessez et nous guérissez, qui nous menez jusqu'au tombeau et jusqu'aux enfers, et qui nous en ramenez.* (2. *Reg.* 26. *Job*, 13.)

Vous avez étendu votre bras sur moi, et votre verge me tiendra lieu d'une instruction salutaire. (*Ps.* 17, 37-38.)

Me voici entre vos mains, ô Père souverainement aimable! et je m'abaisse de bon cœur sous les coups de votre correction paternelle.

Frappez-moi, abaissez mon cou et ma tête superbe, afin de faire plier ma volonté déréglée et inflexible sous la rectitude et la sainteté de la vôtre.

Faites que je devienne votre disciple toujours humble et obéissant, ainsi que votre Saint-Esprit le sait si bien faire; afin que je ne pense qu'à vous suivre et à vous obéir en toutes choses.

Je m'abandonne entièrement, et moi-même, et tout ce qui est en moi, entre vos mains; afin qu'il vous plaise de me redresser et de me corriger, puisqu'il vaut infiniment mieux d'être corrigé dans ce monde qu'en l'autre.

Vous connoissez parfaitement le général et le particulier de chaque chose, et vous voyez à nu les replis les plus cachés de nos cœurs.

L'avenir, avant qu'il soit, vous est déjà présent, et il n'est point nécessaire que per-

sonne vous avertisse de tout ce qui se passe sur la terre.

Vous savez ce qui peut me servir pour m'avancer, et combien l'affliction est utile pour ôter les taches, et comme la rouille de nos vices.

Traitez-moi selon votre bon plaisir, et ne méprisez pas la langueur de mon âme pécheresse, qui vous est plus connue qu'à qui que ce soit.

Faites-moi la grâce de ne savoir que ce qu'il faut savoir; de n'aimer que ce qu'il faut aimer; de ne louer que ce qui vous plaît; de n'estimer grand que ce qui est grand devant vos yeux, et de mépriser tout ce qui vous paroît vil et méprisable.

Ne permettez pas que je juge des choses suivant ce qu'elles paroissent extérieurement aux sens, ou sur le rapport si incertain des hommes imprudens et légers; mais faites-moi la grâce de juger de toutes les choses visibles ou spirituelles, par une lumière et un discernement véritable, et de rechercher en tout ce qui est le plus conforme à votre souveraine volonté.

Les hommes se trompent d'ordinaire en jugeant selon leurs sens.

Les amateurs du siècle se trompent aussi en aimant les biens visibles.

Un homme est-il meilleur, pour être estimé plus grand qu'il n'est par un autre homme ?

C'est un trompeur qui loue un trompeur, un orgueilleux qui admire un homme vain, un aveugle qui en estime un autre, un malade qui flatte un malade.

Et ainsi, pendant que l'un exalte l'autre, il le trompe; et, en le louant faussement, il le déshonore véritablement.

Car, comme a très-bien dit l'humble saint François, *l'homme n'est grand en soi, ô mon Dieu! qu'à proportion qu'il l'est devant vous.*

CHAPITRE LI.

S'occuper à des choses moins relevées et extérieures, lorsqu'on se trouve dans la sécheresse et incapable de s'appliquer à la contemplation.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, vous ne pouvez pas vous con-

server toujours dans la ferveur et dans un grand désir des vertus, ni demeurer toujours ferme dans un haut dégré de contemplation ; mais la dépravation originelle de votre nature vous met dans la nécessité de vous rabaisser souvent dans les choses inférieures, et de porter malgré vous et avec peine le fardeau pesant de cette vie corruptible.

Tant que vous serez revêtu d'un corps mortel, votre âme se sentira ennuyée, et comme accablée sous un si grand poids.

Vous devez donc, tant que vous serez environné de cette chair, gémir souvent de sa pesanteur, qui vous met dans l'impuissance de vous appliquer sans cesse aux exercices de la vie spirituelle, et à la contemplation des grandeurs de Dieu.

Il vous sera utile alors d'avoir recours à des œuvres humbles et extérieures ; de dissiper cet ennui par de bonnes actions ; d'attendre avec une ferme confiance mon retour et l'influence de ma grâce, et de souffrir avec patience votre exil et la sécheresse de votre esprit, jusqu'à ce que je vienne vous

visiter de nouveau, et vous délivrer de toutes vos peines.

Car je vous comblerai d'une paix intérieure, qui vous fera oublier tous vos travaux; je vous ferai entrer dans le jardin délicieux de mes Ecritures, et je vous ferai courir avec une merveilleuse étendue de cœur dans la voie de mes Commandemens. Ce sera alors que vous direz avec Paul: *Toutes les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec cette gloire que Dieu doit un jour découvrir en nous.* (*Rom.* 8, 18.)

CHAPITRE LII.

Qu'on doit se juger indigne des consolations divines, et digne plutôt de châtiment.

L'AME.

Seigneur, je ne suis pas digne qu'il vous plaise de consoler mon âme, et de la visiter quelquefois en l'honorant de votre présence.

C'est pourquoi vous me traitez avec justice, lorsque vous me laissez dans l'indigence et l'abandonnement où je me trouve.

Car, quand je répandrois des larmes qui pussent égaler les eaux de la mer, je ne serois pas encore digne d'être visité de vous.

Je ne mérite rien que d'être châtié et puni, parce que je vous ai souvent offensé, et que mes péchés sont en grand nombre.

Ainsi, quand je considère bien ce qui m'est dû, je me trouve indigne de la moindre de vos consolations.

Mais vous, ô mon Dieu, souverainement bon et miséricordieux! qui ne voulez pas laisser périr vos ouvrages, *désirant de faire éclater les richesses de votre bonté sur les vases de miséricorde* (*Rom.* 9, 23.), vous ne dédaignez pas de consoler votre serviteur d'une manière ineffable, et au delà de tout ce qu'il peut avoir de mérite.

Car vos consolations, mon Dieu, sont bien différentes de ces consolations humaines qui consistent en des discours frivoles et inutiles.

Mais qu'ai-je fait, Seigneur, pour avoir part à vos douceurs célestes?

Je ne me souviens point d'avoir fait aucun bien; mais je me souviens, au contraire, que j'ai toujours été prompt à pécher, et lent à me corriger.

C'est, hélas! la vérité; et je ne puis le nier; car, si je disois le contraire, je vous trouve-

rois opposé à moi, et personne n'oseroit me défendre.

Qu'ai-je mérité pour mes péchés, sinon l'enfer et le feu éternel?

Je reconnois, ô mon Dieu! que je suis digne d'être le jouet et le mépris de toutes les créatures, et qu'il n'est pas juste qu'on me mette au nombre de ceux qui se sont voués à votre service.

Et, quoique je ne puisse dire ceci qu'avec peine, néanmoins, pour rendre gloire à la vérité, je parle contre moi-même, et je m'accuse de mes péchés, pour me mettre en état d'obtenir plus aisément la grâce et la miséricorde que je vous demande.

Que dirai-je, étant criminel comme je suis, et tout couvert de honte et de confusion?

Je ne puis ouvrir la bouche que pour dire cette seule parole : J'ai péché, Seigneur, j'ai péché; ayez pitié de moi, et pardonnez-moi.

Laissez-moi un peu pleurer et soupirer dans ma douleur, avant que je descende dans cette terre ténébreuse et couverte de l'ombre de la mort. (*Job*, 10, 20.)

Que demandez-vous avec plus d'instance au pécheur criminel et misérable, sinon qu'il s'humilie pour ses péchés, et qu'il ait le cœur percé et comme brisé de douleur.

Lorsque le pécheur est contrit et véritablement humilié, il conçoit l'espérance du pardon.

Les troubles dont sa conscience étoit agitée s'apaisent; la grâce qu'il avoit perdue lui est rendue de nouveau; il se voit à couvert de la colère à venir dont il étoit menacé; et Dieu, allant au-devant de l'âme pénitente, l'embrasse en lui donnant comme un saint baiser, qui devient le sceau de la réconciliation et de la paix.

L'humble contrition des pécheurs vous est, ô mon Dieu! un sacrifice très-agréable, dont l'odeur vous est, sans comparaison, plus douce que celle des parfums et de l'encens.

La contrition est ce *parfum délicieux que vous voulûtes que cette sainte pécheresse répandît sur vos pieds sacrés, parce que vous n'avez jamais méprisé un cœur contrit et humilié.* (*Luc*, 7, 38. *Ps.* 50, 18.)

C'est là qu'est notre refuge et notre asile contre la fureur de notre ennemi.

C'est là que toutes les taches que nous avons contractées ailleurs sont effacées par un véritable changement de vie.

CHAPITRE LIII.

Que la grâce de Dieu est incompatible avec le goût des choses terrestres.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ma grâce est un don précieux, qui ne souffre point d'être mêlée avec des choses étrangères et des consolations terrestres.

Vous devez donc bannir de vous tout ce qui peut être un obstacle à ma grâce, si vous désirez que je la répande en vous.

Cherchez toujours la solitude; aimez à demeurer seul et avec vous-même.

Ne désirez les entretiens et la conversation de qui que ce soit; mais appliquez-vous plutôt à m'offrir vos prières avec ferveur, ayant soin d'avoir toujours une conscience pure, et de conserver votre âme dans des sentimens de componction.

Que tout le monde ne vous soit rien, et préférez infiniment à toutes les choses extérieures le bonheur d'être toujours appliqué à Dieu.

Car il est impossible que vous demeuriez ainsi appliqué à moi, et qu'en même temps vous trouviez votre joie dans des choses humaines et passagères.

Il faut vous éloigner de toutes les personnes qui vous sont chères, et conserver votre âme dans une privation de toutes les douceurs et de toutes les consolations temporelles.

C'est ainsi que l'Apôtre saint Pierre conjure tous les fidèles de vivre dans une telle continence et une telle pureté, qu'ils soient dans le monde *comme des voyageurs et des étrangers.* (1. *Pet.* 2, 11.)

O quelle confiance a un homme au lit de la mort, qui voit que son âme n'est attachée à ce monde par l'affection d'aucune chose!

Mais tant que l'esprit est languissant et malade, il ne peut concevoir ce que c'est que d'avoir ainsi le cœur séparé de tout; et l'homme animal ne peut comprendre cette liberté de l'homme intérieur et spirituel.

S'il veut néanmoins entrer vraiment dans la vie de l'esprit, il faut nécessairement qu'il renonce tant aux étrangers qu'à ses proches, et qu'il se garde de lui-même encore plus que de tous les autres.

Si vous pouvez vous vaincre vous-même parfaitement, il vous sera plus facile de surmonter tout le reste.

La plus grande de toutes les victoires est de triompher de soi-même.

Si vous désirez de vous élever à cette haute perfection, vous devez commencer courageusement, et mettre la cognée à la racine de l'arbre, pour détruire et arracher en vous cette inclination secrette et désordonnée qui vous attache à vous-même, et vous porte toujours vers un bien sensible, matériel et particulier.

Cet amour déréglé de soi-même, est comme la tige d'où naissent tous les rejetons malheureux, que l'homme doit détruire en lui jusqu'à la racine.

Lorsqu'il se sera rendu maître de cette passion, il se trouvera aussitôt dans une paix et une tranquillité merveilleuse; mais parce qu'il y en a peu qui s'efforcent de mourir

parfaitement à eux-mêmes, et de réformer entièrement leurs inclinations et leur humeur, ils demeurent toujours comme enveloppés, et ne s'élèvent jamais en esprit au-dessus d'eux-mêmes.

Celui qui désire de marcher avec moi dans une entière liberté, doit nécessairement mortifier toutes ses affections mauvaises et déréglées, et ne s'attacher à aucune créature, par passion et amour-propre.

CHAPITRE LIV.

Des mouvemens différens et tout contraires de la nature et de la grâce.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, ayez soin de bien discerner en vous les mouvemens de la nature d'avec ceux de la grâce, parce qu'ils sont très-subtils et entièrement contraires, et qu'il faut qu'un homme soit bien intérieur, bien éclairé et bien spirituel, pour faire ce discernement.

Tous aspirent à quelque bien, et se proposent cet objet dans leurs actions et leurs paroles; mais l'apparence du bien en trompe beaucoup.

La nature est artificieuse; elle emporte la plupart des hommes; les séduit par ses attraits, et a toujours pour fin de se satisfaire elle-même :

La grâce, au contraire, marche dans la simplicité; elle évite les moindres apparences du mal; elle ne se sert point de déguisement et d'artifices, et elle fait tout pour Dieu, dans lequel elle se repose comme dans sa dernière fin.

La nature ne veut point mourir; elle ne veut être ni pressée, ni domptée; elle a de la peine à obéir, et ne peut souffrir qu'on l'assujettisse :

La grâce, au contraire, fait que l'âme travaille à se mortifier elle-même, qu'elle résiste à la sensualité, qu'elle désire d'être assujettie et domptée, qu'elle ne veut point avoir l'usage de sa propre liberté, mais aime à être retenue sous la discipline; et que, bien loin de désirer d'avoir aucun empire sur qui que ce soit, elle aime à être, à vivre et à demeurer sous celui de Dieu, *et est prête à s'humilier profondément sous la main de toute créature humaine* (1. *Petr.* 5, 6.), pour l'amour de Dieu.

La nature travaille pour son intérêt propre, et elle considère quel avantage elle pourra retirer des autres : La grâce ne considère point ce qui lui est utile ou commode, mais ce qui peut servir au prochain.

La nature prend plaisir à être honorée et respectée : La grâce est exacte et fidèle à rendre à Dieu tout l'honneur et toute la gloire.

La nature craint la confusion et le mépris. La grâce *les souffre avec joie pour l'amour de* JÉSUS-CHRIST. (*Act.* 5, 41.)

La nature aime l'oisiveté et le repos du corps. La grâce ne peut être oisive, et elle embrasse le travail avec un grand cœur.

La nature recherche les choses belles et curieuses, et a de l'horreur pour tout ce qui est vil et grossier. La grâce se plaît aux choses simples et basses, ne rejette point ce qui est âpre et rude, et ne dédaigne point les habillemens vieux et grossiers.

La nature a grand égard aux choses passagères ; elle a de la joie d'un gain, et de la tristesse d'une perte temporelle, et elle s'irrite de la moindre parole injurieuse. La grâce ne considère que ce qui est éternel ;

elle ne s'attache point aux biens temporels; elle ne se trouble point de toutes les pertes qu'on peut faire dans le monde; et elle ne s'irrite point pour des paroles dures et fâcheuses, parce qu'elle a mis son trésor et sa joie dans le ciel, où elle sait que rien ne périt.

La nature est avare; elle aime le bien commun; elle évite ce qui lui seroit singulier; elle se contente de peu, et croit que *c'est un plus grand bonheur de donner que de recevoir.* (*Act.* 20, 35.)

La nature porte vers les créatures; elle inspire de satisfaire le corps; elle aime les vains divertissemens et les conversations inutiles. La grâce, au contraire, attire à Dieu et à l'amour des vertus; elle renonce aux créatures; elle fuit le monde; elle hait les désirs de la chair; elle retranche tous les entretiens et toutes les visites inutiles, et elle rougit lorsqu'il lui faut paroître en public.

La nature est bien aise de recevoir quelque consolation extérieure, où elle trouve la satisfaction de ses sens. La grâce, au contraire, ne cherche sa consolation qu'en Dieu

seul; et, méprisant tous les biens visibles, elle ne trouve sa joie que dans ce bien souverain et invisible.

La nature est toujours intéressée dans ce qu'elle fait; elle ne peut être libérale gratuitement: si elle fait quelque bien à quelqu'un, c'est dans l'espérance de recevoir dans une autre occasion, ou le même bien, ou un plus grand, et d'en être payée soit par la faveur qu'elle recevra, soit par les louanges qu'on lui donnera; et elle désire qu'on considère toujours beaucoup tout ce qu'elle a fait et ce qu'elle donne. La grâce, au contraire, ne recherche rien de tout ce qui est sujet au temps; elle ne demande nulle autre récompense que Dieu seul, et elle ne désire les biens temporels les plus nécessaires, qu'autant qu'ils lui peuvent servir pour acquérir ceux qui sont éternels.

La nature est ravie d'avoir beaucoup de parens et d'amis; elle se glorifie de la noblesse et de la naissance illustre; elle est complaisante envers les personnes puissantes; elle flatte les riches, et n'applaudit qu'à ceux qui lui ressemblent. La grâce, au contraire, aime ses ennemis, et ne s'élève point d'avoir un

grand nombre d'amis. Les plus vertueux sont à son égard les plus nobles et les plus illustres. Elle favorise plutôt le pauvre que le riche; elle ne flatte point les plus puissans, mais elle compatit a l'innocent affligé; elle aime les âmes simples et sincères, et non les doubles et les artificieuses; elle exhorte toujours les bons à s'avancer de plus en plus dans la voie la plus parfaite, et à se rendre semblable au Fils de Dieu par la pratique de toutes les vertus.

La nature se plaint bientôt de ce qui lui manque et de ce qui lui est pénible. La grâce souffre constamment la peine et la pauvreté.

La nature se recherche elle-même, et rapporte tout à elle-même; elle combat pour elle-même, et contredit ceux qui la contredisent. La grâce, au contraire, rapporte toutes choses à Dieu, comme au premier principe et à la source d'où elles découlent; elle ne s'attribue aucun bien; elle ne prend avantage, ni ne s'élève de rien; elle ne conteste point, ni ne préfère point son avis à celui des autres; mais elle soumet tous les sentimens et toutes les lumières qu'elle peut avoir

à l'éternelle Sagesse, et au jugement que Dieu doit en faire.

La nature se porte avec ardeur à savoir des choses secrettes, et à entendre les nouvelles; elle aime à paroître au dehors, et à tenter et éprouver tout ce qui se peut connoître par les sens; elle désire d'être connue, et de faire des choses qui lui acquièrent les louanges et l'admiration des hommes. La grâce ne se met point en peine de savoir des choses curieuses, ni d'entendre des nouvelles, parce qu'elle sait que cette passion naît dans nous de la corruption du vieil homme, et qu'il n'y a rien de nouveau ni de durable sur la terre. Elle nous enseigne à réprimer la licence de nos sens; à éviter la vaine complaisance et toute l'ostentation humaine; à cacher tout ce qui pourroit être loué et admiré justement, sous le voile d'une humilité sincère; et à ne chercher en toutes choses, et dans toutes les lumières de la science, que l'édification de l'âme et la gloire de Dieu.

Celui qui la possède ne veut jamais être loué, ni dans lui-même, ni dans tout ce qui est à lui; mais il souhaite que Dieu soit

béni dans tous ses dons, comme étant celui qui donne tout par une effusion libérale de sa pure bonté.

Cette grâce est une lumière surnaturelle, et un don tout particulier de Dieu.

Elle est proprement le sceau des élus et le gage du salut éternel; et c'est elle qui élève l'homme de l'amour des choses de la terre, pour lui faire aimer les choses du ciel, et qui, de charnel qu'il étoit auparavant, le rend vraiment spirituel.

Plus donc la nature est domptée et assujettie, plus la grâce se communique avec abondance; et l'homme intérieur, se renouvelant de jour en jour par ses nouvelles influences, se réforme peu à peu, selon l'image et la ressemblance de Dieu.

CHAPITRE LV.

De la corruption de la nature, et de l'efficace de la grâce.

L'AME.

Mon Seigneur et mon Dieu, qui m'avez créée à votre image et à votre ressemblance, donnez-moi votre grâce, cette grâce que vous

m'avez fait voir être si puissante, et si nécessaire pour le salut, afin que je surmonte les mauvaises inclinations de ma nature corrompue, qui m'entraîne dans le péché et dans la perdition.

Car je sens dans ma chair la loi et la domination du péché qui combat la loi de mon esprit, et qui me rend souvent captif, en me faisant obéir à la sensualité (*Rom.* 7, 23.); et je ne puis résister à ses passions, si vous ne me soutenez vous-même, en répandant dans mon cœur le feu de votre très-sainte grâce.

J'ai besoin de votre grâce, et d'une puissante grâce, pour vaincre la nature, *qui est toujours portée au mal dès ses plus tendres années.* (*Genès.* 8, 21.)

Car, étant tombée par Adam, le premier homme, et ayant été corrompue par le péché, la peine de cette première corruption est passée dans tous les hommes.

Le nom même de la nature, que vous aviez créée dans l'innocence et dans la justice, se prend maintenant pour le vice et pour la langueur de la nature corrompue, parce qu'étant laissée à elle-même, elle nous

entraîne au mal, et à l'amour des choses basses et terrestres.

Le peu de forces qui lui est resté est comme une étincelle cachée sous la cendre; et ce petit reste est sa raison même naturelle, enveloppée d'une grande obscurité, qui retient encore le discernement du bien d'avec le mal, et du vrai d'avec le faux, mais qui est dans l'impuissance d'accomplir tout ce qu'elle approuve, n'étant plus ni pleinement éclairée de la vérité, ni saine et bien réglée dans ses affections et ses mouvemens.

C'est pourquoi, mon Dieu, *je me plais dans votre loi, selon l'homme intérieur*, sachant *qu'elle est bonne, juste et sainte* (*Rom.* 7, 22.), qu'elle condamne tout le mal, qu'elle nous apprend à fuir le péché.

Mais en même temps je suis soumis à la loi du péché, selon la chair (*Ibid.*), obéissant plutôt à la sensualité qu'à la raison, parce qu'encore que *je trouve en moi la volonté de faire le bien, je ne trouve point le moyen de l'accomplir.* (*Ibid.*)

De là vient que je me propose souvent de faire beaucoup de bien; mais, parce que la

grâce me manque pour aider ma foiblesse, je quitte tout à la moindre résistance que je rencontre, et je tombe dans la défaillance.

De là vient encore que, connoissant la voie de la perfection, et voyant assez clairement ce que je dois faire, je me sens néanmoins accablé par le poids de ma propre corruption, et ne m'élève point vers ce qui seroit le plus parfait.

O que votre grâce, Seigneur, m'est nécessaire pour commencer le bien, pour y avancer, et pour l'accomplir parfaitement! Car je ne puis rien faire sans elle, *mais je puis tout en vous avec le soutien de votre grâce.* (*Philip.* 4, 13.)

O grâce vraiment céleste, sans laquelle il n'y a point de vrai mérite, sans laquelle tous les dons de la nature ne doivent être nullement considérés!

Les arts, les richesses, la beauté, le courage, l'esprit et l'éloquence ne sont rien devant vous, ô mon Dieu! sans votre grâce; car les dons de la nature sont communs aux bons et aux méchans. Mais la grâce ou la charité est le don qui est propre aux élus,

et ceux qui l'ont, sont jugés dignes de la vie éternelle.

L'excellence de cette grâce est telle, que ni le don de prophétie, ni le pouvoir de faire des miracles, ni la plus haute contemplation ne sont rien sans elle.

La foi même, et l'espérance, et toutes les autres vertus ne vous sont point agréables sans votre charité et votre grâce. (1. *Cor.* 13.)

O grâce infiniment heureuse, qui rendez l'homme pauvre d'esprit et riche en vertus, et qui faites que celui qui est riche des plus grands dons demeure toujours humble de cœur !

Venez, ô sainte grâce ! descendez en moi; remplissez-moi dès le matin de vos consolations, de peur que mon âme ne tombe dans la défaillance parmi la lassitude et les sécheresses de mon esprit.

Je ne souhaite, mon Dieu, que de trouver grâce devant vos yeux.

Car votre grâce me suffit seule, quand je n'aurois point reçu de vous toutes les autres choses que la nature désire.

Quelque tenté que je puisse être, quelque accablé que je sois par un grand nom-

bre d'afflictions, *je ne craindrai aucun mal tant que votre grâce sera avec moi.* (*Psal.* 22, 4.)

C'est elle qui est ma force; c'est elle qui me conseille, et qui me soutient. Elle est plus puissante que tous mes ennemis, et plus éclairée que tous les sages. Elle est la maîtresse de la vérité, la règle de la discipline, la lumière du cœur, la consolation dans les maux; elle chasse la tristesse, dissipe la crainte, nourrit la dévotion, et fait couler les saintes larmes de componction et de joie.

Que suis-je sans elle, qu'un bois sec et un tronc inutile, qui n'est propre qu'à être jeté au feu?

Que votre grâce donc, *ô mon Dieu! me prévienne et m'accompagne toujours, et qu'elle me tienne sans cesse appliqué à la pratique des bonnes œuvres, par* JÉSUS-CHRIST *votre fils, qui règne dans tous les siècles.* Ainsi soit-il.

CHAPITRE LVI.

Que JÉSUS-CHRIST est la voie qu'on doit suivre : qu'il faut porter sa croix avec lui, et renoncer à soi-même.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, vous entrerez et vous demeurerez en moi à proportion que vous pourrez sortir de vous-même.

Comme on acquiert la paix intérieure, en ne désirant rien au dehors : aussi, en se quittant intérieurement soi-même, on s'unit à Dieu dans le fond du cœur.

Je veux que vous appreniez à renoncer parfaitement à vous-même, pour demeurer soumis à ma volonté sans contradiction et sans murmure.

Suivez-moi, je suis la voie, la vérité, et la vie. (*Joan.* 14, 6.) On ne peut marcher que dans *la voie*, on ne peut connoître que par *la vérité*, et on ne peut vivre que par *la vie.*

Je suis *la voie* que vous devez suivre ; *la vérité* que vous devez croire, et *la vie* que vous devez espérer.

Je suis *la voie* qui ne peut égarer ; *la*

vérité qui ne peut errer, et *la vie* qui ne finira jamais.

Je suis *la voie* parfaitement droite, *la vérité* suprême, *la vie* véritable, bienheureuse et incréée.

Si vous demeurez dans ma voie, vous connoîtrez la vérité; *et la vérité vous délivrera*, et vous fera posséder la vie éternelle. (*Joan.* 8.)

Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandemens. (*Math.* 19, 17.)

Si vous voulez connoître la vérité, croyez en moi.

Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez. (*Ibid.*)

Si vous voulez être mon disciple, renoncez à vous-même. (*Luc*, 9, 23.)

Si vous voulez posséder la vie bienheureuse, méprisez la vie présente.

Si vous voulez être élevé dans le ciel, humiliez-vous sur la terre.

Si vous voulez régner avec moi, portez la croix avec moi; car les seuls amis de la croix trouveront le chemin de la béatitude et de la vraie lumière.

L'AME.

Mon Seigneur et mon Dieu, puisque votre vie a été si pénible, et si méprisée du monde, faites-moi la grâce de vous imiter en voulant bien que le monde me méprise.

Car le serviteur n'est pas plus grand que son seigneur, et le disciple n'est pas plus grand que son maître. (*Math.* 10, 24.)

Que votre serviteur s'exerce dans l'imitation de votre vie, parce que c'est en elle qu'est mon salut et la véritable sainteté.

Tout ce que je lis ou ce que j'entends hors d'elle, ne me console et ne me satisfait jamais pleinement.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, puisque vous avez lu, et que vous savez tout ce que j'ai fait durant ma vie, *vous serez heureux si vous le pratiquez fidèlement.*

Si quelqu'un connoît mes commandemens, et les garde, c'est celui-là qui m'aime; et je l'aimerai aussi, je me découvrirai à lui, et je le ferai asseoir avec moi dans le royaume de mon Père. (*Joan.* 14, 21.)

L'AME.

Seigneur Jésus, que ce que vous me dites

et me promettez m'arrive, et rendez-moi digne de recevoir une si grande grâce.

J'ai reçu, mon Sauveur, j'ai reçu la croix de votre main ; je la porterai jusqu'à la mort.

Car il est vrai que la vie d'un bon Religieux est une croix; mais cette croix est la voie qui le mène au ciel.

J'ai commencé à marcher dans ce chemin; il n'est plus permis de retourner en arrière, ni de le quitter.

Courage, mes frères; marchons tous ensemble; Jésus sera avec nous.

Nous avons embrassé la croix pour Jésus; persévérons en la croix pour l'amour de Jésus.

Celui qui est notre chef et notre guide, sera aussi notre soutien et notre force.

Voilà notre Roi qui marche à notre tête, et qui combattra pour nous.

Suivons-le avec courage. Que personne ne craigne et ne se relâche.

Soyons prêts à mourir généreusement dans cette guerre, *et ne permettons jamais que notre gloire soit ternie par une tache aussi honteuse,*

que d'avoir fui et quitté la croix. (1. *Machab.* 9, 10.)

CHAPITRE LVII.

Souffrir tout avec patience, même ses défauts, et ne pas se décourager lorsqu'on tombe en quelques fautes.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, la patience et l'humilité de l'âme dans l'adversité me plaisent sans comparaison davantage que toutes ses consolations et tous ses goûts dans la prospérité.

Pourquoi vous attristez-vous tant d'une petite chose qu'on aura dite contre vous? Quand elle seroit plus importante, vous n'en devriez pas être ému. Laissez-la donc passer pour ce qu'elle est; il ne vous est pas nouveau d'en entendre de la sorte. Ce n'est pas la première qu'on ait dite contre vous; et, si vous vivez long-temps, ce ne sera pas la dernière.

Vous êtes plein de courage lorsqu'il n'y a rien à souffrir. Vous conseillez même bien les autres, et vous savez les fortifier par vos paroles. Mais, lorsque vous vous trouvez

surpris par un mal soudain, le conseil et la force vous manquent aussitôt.

Considérez votre extrême fragilité, que vous éprouvez si souvent en de petites rencontres, et croyez que toutes ces choses arrivent pour votre salut.

Chassez de votre cœur, le mieux qu'il vous sera possible, toute l'impression que le mal y pourroit faire; et, s'il a commencé à vous toucher, ne permettez pas néanmoins qu'il vous abatte, et qu'il embarrasse long-temps votre esprit.

Souffrez au moins avec patience, si vous ne pouvez pas souffrir avec joie.

Quoique vous ayez de la peine à entendre ce qu'on dit contre vous, et que vous vous sentiez déjà ému de colère, retenez-vous vous-même, et ne permettez pas qu'il sorte de votre bouche quelque parole moins réglée, qui puisse scandaliser les petits.

Cette émotion excitée en vous s'apaisera bientôt, et la douleur de votre âme sera adoucie par le retour de ma grâce.

Je suis vivant encore, dit le Seigneur, et je suis tout prêt de vous assister et de vous consoler plus que jamais, si vous mettez

votre confiance en moi, et si vous m'invoquez avec piété et avec ardeur.

Prenez donc courage, et armez-vous de constance, pour souffrir encore plus que vous ne souffrez. Ne vous imaginez pas que tout soit désespéré, pour vous voir souvent affligé et tenté violemment.

Vous êtes homme, et non pas Dieu : vous êtes chair, et non pas un Ange.

Comment pourriez-vous demeurer toujours dans un même état de vertu et de force, puisque cette fermeté a manqué même à l'Ange dans le ciel, et au premier homme dans le Paradis ?

C'est moi qui relève et qui guéris ceux qui soupirent dans leur langueur, et qui fais monter jusqu'à la participation de ma divinité ceux qui connoissent la profondeur de leur foiblesse.

L'AME.

Qu'à jamais, ô mon Dieu ! soit bénie votre parole, *qui est plus douce à mon cœur que le miel le plus excellent ne l'est à ma bouche.* (*Ps.* 118, 202.)

Que ferois-je parmi tant d'afflictions qui

me serrent le cœur, si vous ne daigniez me fortifier par votre parole sainte ?

Que m'importe ce que je souffre, ou combien je souffre, pourvu que j'arrive enfin au port du salut ?

Donnez-moi, Seigneur, une bonne fin, donnez-moi un passage heureux de ce monde au ciel.

Mon Dieu, souvenez-vous de moi, et conduisez-moi par le chemin le plus droit dans la félicité de votre royaume. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LVIII.

Ne pas vouloir sonder les jugemens de Dieu : il faut plutôt imiter les Saints, que disputer quels sont les plus grands d'entre eux.

JÉSUS-CHRIST.

Mon fils, gardez-vous bien de vous embarrasser dans des disputes sur des matières élevées, et sur les secrets jugemens de Dieu ; pourquoi il abandonne l'un, et élève l'autre à une si grande grâce ; pourquoi l'un est si affligé, et l'autre si comblé d'honneur et de gloire.

Ces choses passent toute la lumière des

hommes ; et, quelque effort qu'ils fassent pour les pénétrer, ils ne pourront jamais sonder par leur raison la profondeur de mes jugemens.

Lors donc que l'ennemi vous tente sur ce sujet, ou que des hommes curieux vous portent à cette recherche, répondez-leur cette parole du Prophète : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont équitables.* (*Ps.* 118, 136.)

Et cette autre encore : *Les jugemens du Seigneur sont fondés dans la vérité, et ils sont justifiés par eux-mêmes.* (*Ps.* 18, 10.)

Car c'est à l'homme à craindre, et non pas à examiner mes jugemens, parce que l'esprit humain ne peut les comprendre.

Ne vous mêlez point de même dans des questions et des disputes non nécessaires touchant les mérites des Saints ; savoir, si l'un est plus saint que l'autre, ou qui est le plus grand dans le royaume des cieux.

Ces choses ne servent qu'à produire des contestations inutiles, à nourrir l'orgueil et la vaine gloire, d'où naissent ensuite les dissensions et les jalousies ; l'un soutenant un Saint, et l'autre un autre, et chacun s'opi-

niâtrant avec orgueil à vouloir que son Saint soit plus grand que celui des autres.

C'est sans aucun fruit qu'on s'amuse à toutes ces recherches, qui déplaisent beaucoup à mes Saints.

Car je ne suis pas un Dieu de dissension, mais un Dieu de paix (1. *Cor.* 14, 33.); et cette paix ne consiste pas à nous élever nous-mêmes, mais à nous établir dans une solide humilité.

Il y en a qui se sentent plus portés de zèle et d'affection envers quelques-uns des Saints qu'envers les autres, mais cette affection est plutôt humaine que divine.

C'est moi qui ai créé tous les Saints; c'est moi qui leur ai donné la grâce; c'est moi qui les ai récompensés de la gloire.

Je sais les mérites de chacun d'eux, *et je les ai tous prévenus par les bénédictions de ma céleste douceur.* (*Psal.* 20, 3.)

C'est moi qui ai connu dans ma prescience mes bien-aimés avant tous les siècles; et ce ne sont pas eux qui m'ont choisi les premiers; mais *c'est moi qui les ai choisis du monde.* (*Joan.* 15, 16.)

C'est moi qui les ai appelés par ma grâce,

qui les ai attirés par ma miséricorde, et qui les ai conduits jusqu'à la fin parmi les tentations différentes de cette vie.

C'est moi qui ai répandu dans leur cœur des consolations ineffables.

C'est moi qui leur ai donné la persévérance, et qui ai enfin couronné leur patience dans tous les maux.

C'est moi qui les connois tous, depuis le premier jusqu'au dernier, et qui les aime tous d'un amour inestimable.

C'est moi qui, devant être béni au-dessus de tous, mérite d'être loué dans tous mes Saints, et honoré dans chacun d'eux, les ayant prédestinés et élevés à une si grande gloire, sans qu'il y ait eu en eux aucun propre mérite qui ait précédé.

Celui donc qui méprise l'un des moindres d'entre mes Saints n'honore point le plus grand, *puisque j'ai fait le moindre comme le plus grand.* (*Math.* 18, 10.) Et celui qui fait injure à quelqu'un des Saints, me la fait à moi-même, et à tous ceux qui sont dans le ciel; car tous ne sont qu'un, par l'amour qui les lie tous ensemble. Tous n'ont qu'un même sentiment et une même volonté, et

tous s'aiment dans l'unité de celui qui est tout en tous.

Mais, ce qui est encore beaucoup plus estimable, ils m'aiment plus qu'ils ne s'aiment eux-mêmes et tous leurs mérites; et, étant emportés au-dessus d'eux-mêmes, et hors de leur propre amour, ils passent entièrement dans le mien, dont ils jouissent, et où ils trouvent toute leur félicité et leur repos. Ils ne peuvent jamais descendre de cette élévation, et rien ne les peut détourner d'un si grand objet, parce qu'étant pleins de l'éternelle vérité, ils brûlent d'un amour dont la flamme ne pourra jamais s'éteindre.

C'est pourquoi que les hommes charnels et adonnés aux sens n'entreprennent point de parler de l'état des Saints, eux qui n'aiment que leur avantage propre et leur satisfaction particulière. Ils ne les considèrent point selon la règle de mon éternelle vérité; mais ils les relèvent ou les abaissent, selon leur inclination et leur fantaisie.

Ce défaut naît en plusieurs de l'ignorance, et principalement en ceux qui, étant peu éclairés, ne sont guère capables d'aimer personne d'un amour parfait et vraiment spiri-

tuel. Ils se portent à aimer un Saint plutôt que l'autre par une inclination naturelle et une affection tout humaine; et leur imagination leur représente les choses du ciel dans la même bassesse avec laquelle elle a coutume de concevoir celles de la terre.

Mais il y a une différence infinie entre les pensées des imparfaits, et cette connoissance sublime que les hommes éclairés reçoivent de la révélation de Jésus-Christ.

Prenez donc bien garde, mon fils, à ne point vous laisser emporter par une vaine curiosité à traiter des choses qui passent votre lumière; mais mettez tout votre soin et votre application à avoir une place dans le royaume de Dieu, quand ce ne seroit que la dernière.

Aussi, quand quelqu'un auroit découvert qui est le plus saint et le plus grand dans le royaume des cieux, de quoi lui serviroit cette connoissance, s'il ne prenoit de là un sujet de s'humilier davantage devant mes yeux, et de me glorifier avec plus d'ardeur?

J'aime beaucoup mieux celui qui pense sérieusement à la grandeur de ses péchés et à la foiblesse de sa vertu, et combien il est

éloigné de cette perfection qui a éclaté dans mes Saints, que celui qui s'amuse à disputer qui est le plus grand ou le plus petit d'entre eux.

Il vaut bien mieux honorer les Saints par des prières ferventes et par ses larmes, et implorer avec un cœur humble le puissant secours de leurs intercessions, que de se mettre en peine de pénétrer ce qu'il y a de secret et de caché dans leur gloire, par une recherche vaine et curieuse.

Les Saints seront parfaitement contens de vous, si vous savez vous contenter vous-même, et demeurer dans les bornes de votre foiblesse, en réprimant la licence de vos discours.

Ils ne se glorifient point de leurs propres mérites, parce qu'ils ne s'attribuent aucun bien qui soit en eux; mais ils le rapportent tout entier à moi, comme le leur ayant tout donné par la charité infinie que j'ai eue pour eux.

Ils sont tellement remplis de l'amour de ma divinité, et si comblés d'un torrent de délices, que rien ne peut manquer ni à leur gloire, ni à leur souveraine félicité.

Plus les Saints sont élevés dans ce degré de gloire que je leur ai donné, plus ils sont humbles en eux-mêmes, plus ils sont proches de moi, et pénétrés de mon amour.

C'est pour cela qu'il est dit dans l'Écriture : *Qu'ils jettent leurs couronnes devant le trône de Dieu ; qu'ils se prosternent sur leur face devant l'Agneau, et qu'ils adorent celui qui vit dans les siècles.* (*Apoc.* 4, 9, 10.)

Il y en a bien qui recherchent qui est le plus grand des Saints dans le royaume de Dieu, et qui ignorent s'ils seront dignes d'avoir place entre les moindres d'entre eux.

C'est être bien grand, que d'être le plus petit dans le ciel, où tous seront grands, parce que tous seront appelés, et seront effectivement les enfans de Dieu.

Les petits seront élevés entre mille ; et les pécheurs, après la plus longue vie, mourront d'une mort qui ne finira jamais. (*Isaie*, 60, 61.)

Aussi mes disciples me demandant qui seroit le plus grand dans le royaume des cieux, je leur répondis : *Si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez comme de petits enfans, vous n'entrerez point dans le royaume*

des cieux. Quiconque donc s'humiliera comme ce petit enfant, sera le plus grand dans le royaume des cieux. (*Math.* 18, 3.)

Malheur à ceux qui dédaignent de s'humilier volontairement avec les petits, parce que la porte du ciel étant petite, ils ne pourront y passer !

Malheur encore *aux riches qui trouvent leurs aises et leurs consolations ici-bas* (*Luc*, 6, 24.), parce que les pauvres entrant dans le royaume de Dieu, ils demeureront au dehors en criant et soupirant !

Humbles, réjouissez-vous ; *pauvres, tressaillez de joie, parce que le royaume de Dieu est à vous* (*Luc*, 6, 20.), pourvu néanmoins que vous marchiez dans la vérité !

CHAPITRE LIX.

Que Dieu nous éprouve pour notre bien, et que nous ne devons mettre notre confiance qu'en lui seul.

L'AME.

SEIGNEUR, quel est mon appui dans cette vie ? Quelle est ma consolation dans tout ce qui paroît sous le ciel, sinon vous, ô mon

Dieu ! dont la miséricorde n'a point de bornes.

Où mon âme a-t-elle été bien sans vous ? et quel mal a-t-elle pu ressentir étant avec vous ?

J'aime mieux être pauvre pour l'amour de vous, que riche sans vous. J'aime mieux être voyageur sur la terre avec vous, que de posséder le ciel sans vous : car le ciel est partout où vous êtes, et l'enfer avec la mort est partout où vous n'êtes pas.

Vous êtes l'objet et la fin de tous mes désirs ; c'est pourquoi je ne puis faire autre chose que de vous conjurer par mes prières, que de crier vers vous, et de soupirer après vous.

Enfin je ne trouve personne sur qui je me puisse appuyer entièrement, ni qui soit si prêt à me secourir dans tous mes besoins, que vous, ô mon Dieu !

Vous êtes seul mon espérance ; vous êtes toute ma confiance ; vous êtes le consolateur de mon âme, et l'ami uniquement et souverainement fidèle.

Tous les autres cherchent leur satisfaction et leur intérêt (*Philip.* 2, 21.) ; mais vous ne cher-

chez, ô mon Dieu! que mon salut et mon avancement, et vous faites que toutes choses me tournent à bien.

Quoique vous m'exposiez souvent à des tentations et à des afflictions différentes; néanmoins vous dispensez tous ces événemens pour mon avantage particulier, vous qui avez coutume d'éprouver vos bien-aimés en mille manières.

Et ainsi je ne dois pas moins vous aimer et moins vous louer dans ces épreuves, que si vous remplissiez mon âme de vos célestes consolations.

C'est pourquoi, mon Seigneur et mon Dieu, je mets en vous toute mon espérance et mon refuge, et je jette dans votre sein toutes mes afflictions et toutes mes peines, parce que je ne trouve rien de ferme ni de stable dans tout ce qui est hors de vous.

Car je ne trouverai point, mon Dieu, ni d'amis qui me servent, ni de puissance qui me soutienne, ni de sage qui me conseille et qui me guide, ni de livre qui me console, ni de trésors qui me protégent, ni de retraite qui m'assure et qui me défende; si vous n'êtes vous-même, ô mon Dieu! l'ami qui

m'assiste, le protecteur qui me soutienne, le sage qui m'éclaire, la vérité qui me console, le trésor qui m'enrichisse, et l'asile qui me mette en sûreté.

Car tout ce qui paroît avantageux pour nous donner la félicité et la paix, n'est rien sans vous, et ne peut rien en effet pour nous rendre véritablement heureux.

Ainsi c'est vous seul, ô mon Dieu! qui êtes la fin de tous les biens, le centre de la vie, et le profond abîme de la science; et la plus forte consolation de vos serviteurs est de mettre toute leur espérance en vous.

Je tiens mes yeux élevés vers vous; j'espère en vous, mon Dieu, Père de toutes miséricordes.

Bénissez et sanctifiez mon âme par votre céleste bénédiction, afin qu'elle devienne votre demeure sainte, et le trône de votre éternelle gloire; et qu'il ne se trouve rien dans votre temple qui puisse blesser les yeux de votre souveraine Majesté.

Regardez-moi selon la grandeur de votre bonté et la multitude de vos miséricordes (*Psal.* 68, 17.), et exaucez la prière de votre serviteur, qui est si pauvre, et qui est banni si

loin de vous dans la région de l'ombre de la mort.

Protégez et conservez l'âme de votre serviteur, exposée à tous les périls de cette vie corruptible ; et que votre grâce m'accompagne toujours, afin qu'elle me conduise par le chemin de la paix dans la patrie de l'éternelle clarté ! Ainsi soit-il.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIÈME.

DU TRÈS-ADORABLE SACREMENT DE L'AUTEL, ET DE LA MANIÈRE DE SE BIEN PRÉPARER POUR LE RECEVOIR.

CHAPITRE PREMIER.

De l'invitation que JÉSUS-CHRIST nous fait de recevoir son corps et son sang, et du respect avec lequel nous devons nous approcher de lui.

JÉSUS-CHRIST.

VENEZ à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés; et je vous soulagerai (*Math.* 11, 28)

Le pain que je donnerai est ma chair, que je dois donner pour la vie du monde. (*Joan.* 6, 52.)

Prenez et mangez ; Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous : Faites ceci en mémoire de moi. (*Luc.* 22, 19.— 1. *Cor.* 11, 24.)

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Baiser de Judas.

Celui qui me reçoit indignement boit et mange sa condamnation. Liv. IV. ch I.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

Digitized by Google

Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. (*Joan.* 6, 17.)

Les paroles que je vous dis sont esprit et vie. (*Ibid.*)

L'AME.

Ce sont là vos paroles, ô Jésus! vérité éternelle, quoiqu'elles n'aient pas été dites en un même temps, ni écrites en un même lieu.

Puis donc qu'elles sont de vous et qu'elles sont véritables, je dois les recevoir toutes avec action de grâces et avec foi.

Elles sont à vous, puisque c'est vous qui les avez proférées; et elles sont aussi à moi, puisque vous les avez dites pour mon salut.

Je les reçois avec joie de votre bouche, afin qu'elles se gravent plus profondément dans mon cœur.

Je me sens touché par des paroles si pleines de bonté, de tendresse, et de charité; mais mes propres péchés m'épouvantent, et l'impureté de ma conscience me défend d'approcher d'un si grand mystère.

La douceur de vos paroles m'y attire; mais le poids et le nombre de mes péchés m'en détournent.

Vous me commandez d'approcher de vous avec confiance, si je désire d'avoir part avec vous, et de recevoir la nourriture d'immortalité, si je veux acquérir une vie et une gloire qui durent éternellement.

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés; et je vous soulagerai. (*Math.* 11, 28.)

O parole la plus douce et la plus aimable qu'un pécheur pouvoit entendre, par laquelle vous ne dédaignez pas, vous, ô mon Seigneur et mon Dieu! d'inviter le pauvre et l'indigent à la participation de votre très-saint corps!

Mais qui suis-je, ô Seigneur, pour oser m'approcher de vous?

Toute l'étendue des cieux ne vous peut comprendre, et vous dites : *Venez tous à moi.* (3. *Reg.* 8, 17.)

Qui peut concevoir cette bonté, qui ne dédaigne pas de s'abaisser tant, et qui nous invite à elle avec tant d'amour?

Comment oserai-je approcher de vous, moi qui ne sens dans ma conscience aucun bien qui me puisse donner assez de confiance pour aller à vous?

Comment ne craindrai-je point de vous

faire entrer dans la maison de mon âme, après que j'ai tant péché devant vous, et que j'ai tant offensé votre bonté ?

Les Anges et les Archanges vous révèrent : les Saints et les Justes tremblent devant vous, et vous nous dites : *Venez tous à moi.*

Qui croiroit cela, Seigneur, si vous ne l'assuriez vous-même ? et qui oseroit s'approcher de vous, si vous-même ne nous le commandiez ?

Noé, qui étoit si juste, travailla cent ans pour bâtir l'Arche, afin de s'y sauver avec très-peu de personnes. Comment donc me pourrai-je préparer en une heure de temps, pour recevoir en mon âme le Créateur du monde avec la révérence qui lui est due ?

Moïse, votre grand serviteur et votre ami si particulier, fit une arche de bois incorruptible, et la couvrit toute d'un or très-pur pour y mettre les Tables de la Loi ; et moi, qui ne suis que corruption et que pourriture, j'oserai recevoir dans mon âme le Législateur même et le suprême Auteur de la vie ?

Salomon, qui a été le plus sage des rois d'Israël, employa sept années pour bâtir un Temple magnifique à la gloire de votre Nom ;

il en célébra la dédicace durant huit jours; il offrit mille hosties pacifiques, et plaça solemnellement l'Arche d'alliance dans le saint lieu qui lui avoit été préparé, au bruit des trompettes, et parmi les cris d'allégresse de tout son peuple. Et moi malheureux, qui suis le pauvre de tous les hommes, comment vous oserai-je loger en moi, lorsque je puis à peine m'appliquer sérieusement à vous durant une demi-heure; et plût à Dieu que j'eusse employé saintement un moindre temps encore, au moins une seule fois!

O mon Dieu! combien ces Saints ont-ils fait de choses pour tâcher de vous plaire? Et pour moi, hélas! que j'en fais peu, et que je mets peu de temps pour me disposer à la sainte Communion!

Il est bien rare que je me recueille entièrement, et il l'est encore bien plus que je bannisse toutes les distractions de mon esprit. Et certes il seroit bien raisonnable que, devant votre Majesté sainte, mon âme ne fût troublée d'aucune pensée indécente, ni occupée d'aucune créature, puisque ce n'est pas un Ange que je dois recevoir dans mon cœur, mais le Dieu des Anges.

Aussi il y a une très-grande différence entre l'Arche d'alliance avec tout ce qu'elle renfermoit, et votre corps très-pur, avec ses grâces et ses dons ineffables : entre tous ces sacrifices de la Loi, qui n'étoient qu'une figure des merveilles que vous deviez faire, et la véritable hostie de votre corps, qui a accompli en elle seule tous ces anciens sacrifices.

Pourquoi donc ne me sens-je pas plus plein d'ardeur devant votre adorable présence? Pourquoi ne me préparé-je pas avec plus de soin pour recevoir vos saints mystères, puisque ces anciens Patriarches, ces saints Prophètes, ces Rois et ces Princes ont témoigné, avec tout leur peuple, tant d'ardeur pour vous rendre le culte et les honneurs divins qui vous sont dus?

David, ce roi si pieux, a dansé devant l'Arche de toute sa force, comme dit l'Ecriture, en repassant dans sa mémoire les bienfaits signalés dont Dieu avoit autrefois comblé ses Pères. (2 *Reg.* 6.) Il a fait faire divers instrumens de musique; il a composé ses Psaumes; il a ordonné qu'on les chantât avec allégresse; et il les a souvent lui-même

chantés sur la harpe, étant rempli de la grâce du Saint-Eprit. Il a appris aux enfans d'Israël à louer Dieu de tout leur cœur, et à faire chaque jour un saint concert de leurs voix, pour le bénir, et pour publier ses merveilles.

Si l'Arche de l'ancien Testament a été révérée avec tant de dévotion, et si on a eu tant de soin d'honorer Dieu devant elle par des cantiques de louanges, quel respect et quelle dévotion dois-je apporter, ainsi que tout le peuple Chrétien, lorsque je me trouve devant ce Sacrement très-auguste, et que je dois recevoir le corps adorable de Jésus !

Plusieurs courent en divers lieux pour honorer les Reliques des Saints. Ils admirent les actions de leur vie, ils considèrent avec étonnement la grandeur et la magnificence de leurs églises, et baisent leurs os sacrés enveloppés dans l'or et la soie : et moi, je vous vois présent sur l'autel, vous, mon Dieu, qui êtes le Saint des Saints, le Créateur des hommes, et le Seigneur des Anges.

Souvent les Chrétiens vont aux églises, parce que la curiosité les y attire, ainsi que la nouveauté des choses qu'ils n'ont point

encore vues : aussi en rapportent-ils peu de fruit pour leur conversion, principalement lorsqu'ils y courent si légèrement, sans être touchés d'une véritable contrition.

Mais dans le Sacrement de l'Autel, ô Jésus! vous êtes présent tout entier, vous y êtes comme Dieu et homme; et, toutes les fois qu'on vous reçoit dignement et avec une dévotion fervente, vous nous comblez des grâces qui nous doivent rendre éternellement heureux.

Ce n'est point un mouvement ou de légèreté, ou de curiosité, ou de sensualité, qui nous attire à vous; mais une foi ferme, une espérance vive, et une sincère charité.

O créateur invisible du monde! qui n'admirera la conduite que vous gardez envers nous? et qui peut assez relever cette douceur et cette bonté que vous témoignez à vos élus, auxquels vous vous donnez vous-même comme nourriture dans cet auguste Sacrement?

C'est là ce qui passe toutes nos pensées: c'est là principalement ce qui ravit les âmes qui vous sont consacrées, et ce qui les embrase d'amour pour vous. Car c'est dans ce Sacre-

ment ineffable que vos plus fidèles serviteurs, qui travaillent sans cesse à se purifier de tous leurs défauts, puisent une dévotion et une ferveur nouvelle, et un plus grand amour de la vertu.

O grâce admirable, mais secrette et cachée, de ce Sacrement, qui n'est connue que des fidèles disciples de Jésus! Car ceux qui n'ont point de foi, et qui sont esclaves du péché, ne l'éprouveront jamais.

Ce mystère répand dans notre âme la grâce du Saint-Esprit, répare les forces qu'elle avoit perdues, et lui rend la beauté que la laideur du péché lui avoit ôtée.

Cette grâce est si abondante quelquefois, et elle donne à l'homme une si grande ferveur de dévotion, que non-seulement son âme, mais son corps même en est tout fortifié dans sa foiblesse.

Nous devrions donc nous plaindre nous-mêmes, et déplorer notre négligence et notre tiédeur, de voir que nous nous portons avec si peu d'affection à recevoir Jésus, qui est toute l'espérance, et qui fait tout le mérite de ses élus. Car c'est lui qui est notre Sanctificateur et notre Rédempteur; c'est

lui qui est notre consolation dans l'exil de cette vie, comme il est dans le ciel l'éternelle félicité de ses Saints : ce nous doit donc être un grand sujet de douleur, de voir que tant de personnes soient si peu touchées de ce saint mystère, qui est la joie du ciel, et le salut de tout le monde.

O aveuglement, ô dureté du cœur humain! de faire si peu de réflexion sur un don si ineffable, et de s'y accoutumer de telle sorte par l'usage qu'on en fait tous les jours, qu'on tombe ensuite dans l'inattention et l'indifférence! Car si ce Sacrement très-auguste ne se célébroit qu'en un seul lieu, et s'il n'étoit consacré que par un seul Prêtre dans tout le monde, quel respect les hommes auroient-ils pour ce Prêtre unique, et avec quelle ardeur courroient-ils en ce lieu pour assister à la célébration des saints mystères? Et cependant c'est en cela même que Dieu fait éclater sa grâce et l'amour qu'il porte aux hommes, d'avoir voulu qu'il y eût plusieurs Prêtres, et que Jésus-Christ fût offert en beaucoup de lieux, pour étendre ainsi la communion de son saint corps dans toutes les parties du monde.

Je rends grâces à votre bonté, ô Jésus, Pasteur éternel! de ce que, n'étant que des pauvres en ce monde, bannis de notre patrie, vous ne dédaignez pas néanmoins de nous nourrir de votre corps et de votre sang précieux, et de nous inviter par les paroles mêmes sorties de votre bouche sacrée, à nous approcher de ce saint mystère, en nous disant : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (*Math.* 14, 18.)

CHAPITRE II.

Sentimens d'une âme pénétrée d'humilité et de reconnoissance pour l'amour infini que JÉSUS-CHRIST *lui témoigne dans l'Eucharistie.*

L'AME.

M'appuyant, Seigneur, sur votre bonté et votre miséricorde infinies, je viens à vous, comme étant malade, à mon Médecin et à mon Sauveur; comme ayant faim et soif, à la fontaine de vie; comme pauvre, au Roi du ciel; comme esclave, au Seigneur souverain; comme créature, à mon Créateur; comme affligé et abandonné, à celui qui est mon consolateur dans toutes mes peines.

Mais d'où me vient, mon Dieu, cette grâce, que vous vous approchiez de moi? et qui suis-je, pour que vous vouliez bien vous donner à moi?

Comment un pécheur a-t-il l'assurance de paroître devant vous; et comment daignez-vous, mon Dieu, vous approcher d'un pécheur?

Vous connoissez qui je suis, et vous savez qu'il n'y a aucun bien en moi, pour vous porter à me faire cette grâce.

J'avoue donc, ô mon Dieu! devant vous, ma propre bassesse; je reconnois votre bonté; je loue votre miséricorde, et je rends grâces à votre charité infinie. Car c'est pour vous-même, ô mon Dieu! que vous agissez de la sorte, et non pour mes mérites; pour me faire comprendre plus clairement et plus sensiblement la grandeur de cette bonté, l'étendue de votre amour, et l'excès de votre divine humilité dans ce grand mystère.

Puis donc qu'il vous plaît d'agir de la sorte, et que vous avez commandé que cela se fît ainsi, je reçois avec joie la faveur dont vous m'honorez, et je souhaite que mes péchés ne m'en rendent pas indigne.

O Jésus, dont la douceur est ineffable! quel respect, quelles louanges, et quelles actions de grâces vous devons-nous rendre pour la participation de votre saint corps, puisqu'il n'y a point d'homme sur la terre qui puisse assez relever l'excellence de ce Sacrement? Mais quelles seront mes pensées dans cette communion, lorsque je m'approcherai de mon Seigneur, pour qui je ne puis avoir assez de respect, et que je désire néanmoins de recevoir dignement? Que puis-je penser de meilleur et de plus salutaire que de m'humilier profondément devant vous, et d'adorer votre bonté infiniment élevée au-dessus de moi?

Je vous loue, ô mon Dieu! et je souhaite que vous soyez béni éternellement. Je me méprise moi-même, et je m'abaisse devant votre grandeur dans le profond abîme de ma bassesse.

Vous êtes le Saint des Saints, et je ne suis qu'ordure et que péché.

Vous ne dédaignez pas de vous abaisser jusqu'à moi, qui ne suis pas digne d'élever les yeux vers vous.

Vous venez à moi; vous voulez être avec

moi; vous m'invitez à votre festin; vous voulez me donner à manger le pain du ciel, *le pain des Anges*, qui n'est autre chose que vous-même, *qui êtes le pain descendu du ciel, et qui donnez la vie au monde.* (*Joan.* 6.) Voilà l'excès de votre amour, voilà l'excès de votre abaissement et de votre bonté. Et qui vous en pourra rendre jamais les actions de grâces et les louanges qui vous sont dues?

O conseil vraiment utile et salutaire, par lequel vous avez institué ce Sacrement! O doux festin, dans lequel vous vous donnez vous-même pour être notre nourriture! Que vos œuvres sont admirables, Seigneur! Que votre main est puissante! Que votre vérité est ineffable!

Vous avez parlé, et tout a été fait, et ce que vous avez commandé a été exécuté aussitôt. (*Genès.* 1. *Psalm.* 148, 5.)

C'est une merveille qui passe toute la lumière de l'esprit humain, et qui n'est connue que par la foi, que vous, mon Seigneur et mon Dieu, vrai Dieu et vrai homme, êtes renfermé tout entier sous les espèces si petites du pain et du vin, et que vous êtes

mangé par celui qui vous reçoit, sans en être consumé.

O Seigneur de toutes choses! qui n'avez besoin de rien, vous avez voulu habiter en nous par ce Sacrement si saint! Conservez donc sans tache mon cœur et mon corps, afin que je puisse plus souvent célébrer vos mystères avec une conscience pure et pleine de joie, et que je les reçoive pour le salut de mon âme, comme vous les avez établis et institués principalement pour votre gloire, et pour rendre éternelle la mémoire de vos bienfaits.

O mon âme! réjouis-toi, et rends grâces à Dieu pour un si grand don, et pour cette consolation si singulière que ton Sauveur t'a laissée dans cette vallée de larmes! Car toutes les fois que tu célèbres ce mystère, et que tu reçois le corps de Jésus, tu renouvelles l'œuvre de ta rédemption, et tu participes à tous les mérites de Jésus-Christ. La charité de Jésus-Christ ne reçoit jamais aucune diminution, et les richesses de la rédemption qu'il nous a acquises ne s'épuisent point. C'est pourquoi tu dois te disposer toujours à cette grâce avec un renou-

vellement de ton esprit et de ton cœur, et considérer ce grand mystère de notre salut avec une attention toujours nouvelle. Toutes les fois que tu offres le saint sacrifice de la Messe, ou que tu y assistes, il doit te paroître aussi grand, aussi précieux, et aussi nouveau, que si Jésus-Christ ce jour-là même étoit descendu dans le sein de la Vierge pour s'y faire homme, ou s'il venoit d'être attaché à la croix, souffrant et mourant pour le salut de tous les hommes.

CHAPITRE III.

Qu'il est avantageux de communier souvent.

L'AME.

Me voici, Seigneur, devant vous, afin d'avoir part à vos bénédictions et à vos grâces, et d'être comblée de joie dans votre banquet, *que vous avez préparé pour le pauvre, ô Dieu de miséricorde! dans l'abondance de votre douceur.* (*Psal.* 67, 21.)

C'est dans vous que se trouve tout ce que je puis, et tout ce que je dois désirer.

Vous êtes mon salut et ma rédemption;

vous êtes mon espérance et ma force, vous êtes mon honneur et ma gloire.

Répandez aujourd'hui *votre joie dans l'âme de votre serviteur, parce que j'ai élevé mon âme vers vous, ô JÉSUS, mon Sauveur et mon Dieu!* (*Psal.* 85, 4.)

Je désire de vous recevoir maintenant avec le respect et la dévotion qui vous sont dus, et je souhaite que vous daigniez entrer en ma maison, pour mériter d'être béni avec Zachée (*Luc*, 19.), et d'être mis au nombre des enfans d'Abraham.

Mon âme brûle du désir de recevoir votre saint corps, et mon cœur d'être uni à vous.

Donnez-vous à moi, et il me suffit; car, hors de vous, toute consolation est fausse.

Je ne puis être sans vous, je ne puis vivre sans être nourri de vous.

C'est pourquoi je dois m'approcher souvent de vous, et vous recevoir comme le remède qui doit me guérir, de peur que je ne tombe en défaillance durant le chemin, si je suis privé de cette nourriture céleste.

C'est ce que vous nous avez appris vous-

même, ô Jésus, Dieu de miséricorde ! lorsque, prêchant aux peuples, et les guérissant de leurs différentes maladies, vous dites à vos disciples : *Je ne veux point les renvoyer en leur maison sans leur donner à manger, de peur qu'ils ne tombent en foiblesse durant le chemin.* (*Math.* 15, 32.)

Faites-moi donc maintenant part de cette bonté, ô mon Sauveur! qui nous avez laissé votre corps dans votre Sacrement pour la consolation de vos fidèles : car vous êtes la nourriture délicieuse de l'âme ; et celui qui vous mangera dignement sera participant et héritier de votre éternelle gloire.

Comme je tombe et que je pèche si souvent, et qu'il faut si peu de chose pour me relâcher et pour m'abattre, il faut nécessairement que je me renouvelle, que je me purifie, et que je me ranime de nouveau, par des oraisons, par des confessions et des communions fréquentes, de peur que, m'abstenant plus long-temps de votre sacré corps, je ne me refroidisse peu à peu de mes saints désirs.

Car toutes les inclinations de l'homme sont portées au mal dès sa jeunesse (*Genès.* 8, 21.),

et il se corrompra toujours de plus en plus si votre divine assistance ne le guérit.

Ainsi la sainte Communion nous retire du mal, et nous fortifie daus le bien.

Car, si maintenant, lors même que je communie ou que j'offre les saints mystères, je ne laisse pas de me trouver si négligent et si tiède, que deviendrois-je si je ne prenois point un tel remède, et si je n'avois point recours à une si grande protection?

Et, quoique je ne sois pas tous les jours en état de célébrer, ni assez bien disposé pour cela, j'aurai soin néanmoins de recevoir toujours les saints mystères en certains temps, et d'avoir part à une si grande grâce.

Car la principale, et presque l'unique consolation de l'âme fidèle, tant qu'elle est comme étrangère ici-bas dans son corps mortel, est de se souvenir souvent de son Dieu, et de recevoir son bien-aimé avec toute la dévotion de son cœur.

O bonté prodigieuse! ô abaissement incompréhensible! Que vous, mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes le Créateur et la vie originale de tous les esprits, ne dédaigniez pas de venir dans une âme pauvre, et

d'employer toutes les richesses de votre divinité et de votre humanité, pour la combler de biens dans son indigence !

O heureuse l'âme qui a le bonheur de recevoir saintement et dévotement son Seigneur et son Dieu, et qui est comblée d'une joie spirituelle en le recevant !

O que le Seigneur qui la visite est grand ! Que l'hôte qu'elle reçoit est aimable ! Que celui qui lui vient faire compagnie est doux ! Que l'ami qui la vient voir est fidèle ! Et que l'époux qui veut s'unir à elle est beau ; qu'il est grand, et qu'il mérite d'être aimé, puisqu'il surpasse infiniment tout ce qui se peut ou aimer ou désirer en cette vie !

O mon bien-aimé ! qui êtes les délices de mon âme, que le ciel et la terre, avec tout l'éclat dont vous les avez parés, se taisent et se cachent devant vous, parce qu'ils n'ont rien de beau et d'admirable que ce qu'il vous a plu de leur donner, et que leur beauté n'égalera jamais la vôtre, vous dont le nom est ineffable, *et dont la sagesse est infinie !* (*Ps.* 146, 5.)

CHAPITRE IV.

Des grands biens que reçoivent ceux qui communient avec ferveur.

L'AME.

Mon Seigneur et mon Dieu, *prévenez mon âme par les bénédictions de votre douceur*, afin que je puisse m'approcher de votre Sacrement auguste avec une dévotion digne de vous.

Excitez mon cœur, et attirez-le à vous, et délivrez-moi de cet assoupissement où je me trouve.

Versez en moi votre grâce salutaire, afin que je goûte en esprit votre douceur céleste, dont la plénitude est renfermée dans ce Sacrement, comme dans sa source.

Éclairez mes yeux, afin que je contemple un si grand mystère, et fortifiez ma foi, afin que je croie très-fermement.

Car ce mystère est l'ouvrage d'une puissance non humaine, mais toute divine; et ce n'est point la pensée d'un homme, mais votre sagesse qui l'a institué.

Aussi nul homme dans le monde n'est

capable d'en comprendre par lui-même l'excellence et la grandeur, parce qu'elle passe la lumière même et la pénétration de l'esprit des Anges.

Que puis-je donc concevoir d'un secret si sublime et si sacré, moi qui ne suis qu'un pécheur indigne, et qu'un peu de terre et de cendre ?

Je viens à vous, ô mon Dieu ! dans la simplicité de mon cœur, avec une foi ferme et sincère.

J'y viens, parce que vous me le commandez, avec confiance et avec respect; et je crois vraiment que vous êtes ici présent comme Dieu, et comme homme dans votre divin Sacrement.

Vous voulez, Seigneur, que je vous reçoive, et que je m'unisse à vous par le lien de la charité.

J'implore donc votre bonté, et je vous demande une grâce toute particulière, afin que mon âme se fonde en quelque sorte, et se perde elle-même heureusement en votre amour, sans qu'elle se mette désormais en peine de chercher aucune autre consolation qu'en vous seul.

Car ce Sacrement si sublime est le salut de l'âme et du corps, et le remède de toutes les maladies spirituelles.

C'est lui qui guérit tous nos vices, qui donne un frein à nos passions, qui affoiblit ou arrête tout-à-fait les tentations qui nous attaquent; il répand dans nous une plus grande grâce; il fait croître la vertu naissante; il affermit la foi; il fortifie l'espérance, et il étend et embrase de plus en plus le feu de l'amour.

En effet, vous avez donné, et vous donnez encore souvent dans ce Sacrement beaucoup de grâces à vos bien-aimés qui s'en approchent dignement, ô mon Dieu! qui êtes le Sauveur de mon âme, le réparateur de la foiblesse humaine, et le distributeur de toutes les consolations intérieures!

Ce sont ces consolations spirituelles que vous répandez en eux dans ce Sacrement, pour adoucir les différentes afflictions où ils se trouvent.

Vous les relevez du profond abattement où ils étoient, en leur faisant espérer le secours de votre protection; et, versant dans

eux une nouvelle grâce, vous les remplissez de joie et de lumière.

Ainsi ceux qui, avant la communion, étoient dans le trouble et sans dévotion, après avoir été nourris de cette viande et de ce breuvage célestes, se trouvent tout d'un coup changés en mieux.

Vous traitez ainsi vos élus, ô mon Dieu! par un ordre admirable de votre sagesse, afin qu'ils reconnoissent véritablement, et qu'ils ressentent par leur propre expérience combien est extrême la foiblesse qu'ils ont d'eux-mêmes, et quelles sont les grâces et les vertus qu'ils ne peuvent avoir que de vous.

Car ils éprouvent que leur âme n'a d'elle-même que froideur, que dureté et qu'indévotion, et que c'est de vous qu'elle reçoit la ferveur, la piété et la joie.

Et certes, qui est celui qui, s'approchant humblement de la source des délices célestes, n'en rapporte pas au moins quelque goutte dans son cœur?

Qui est celui qui, étant auprès d'un grand feu, n'en reçoive pas quelque chaleur?

Vous êtes cette source, ô mon Dieu! toujours pleine et surabondante; vous êtes ce

feu qui brûle toujours sans jamais s'éteindre.

Que, s'il ne m'est pas permis de puiser dans la plénitude de cette source, ni d'en boire jusqu'à en être rassasié, au moins permettez-moi d'approcher ma bouche du canal par où coule son eau divine, afin que j'en prenne quelques gouttes pour me désaltérer, et que je ne meure pas tout à fait de soif.

Que, si mon âme ne peut être encore toute céleste et toute de feu comme les Chérubins et les Séraphins, je tâcherai néanmoins de m'animer à la pitié, et de préparer mon cœur, afin que, recevant avec humilité ce Sacrement d'amour, je ressente au moins dans moi quelques étincelles de ses vives flammes.

Pour tout le reste qui me manque, ô doux Jésus, mon Sauveur et mon Sanctificateur! daignez y suppléer par votre infinie bonté, vous qui avez bien voulu inviter à vous tous les hommes, en leur disant: *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (*Math.* 11, 28.)

O mon Dieu! je travaille maintenant à la sueur de mon visage.

Je sens les peines de mon cœur qui me tourmentent, les péchés qui m'accablent, les tentations qui m'inquiètent, et les différentes passions qui me tiennent comme resserré et enveloppé dans leurs liens; et je ne vois personne dans cet état qui puisse ou m'aider, ou me délivrer, ou me guérir, que vous, ô mon Sauveur et mon Dieu!

Je me remets donc avec tout ce qui est en moi entre vos mains, afin que vous me gardiez vous-même dans cette vie passagère, et que vous me conduisiez à celle qui est éternelle.

Recevez-moi favorablement pour la gloire de votre Nom, vous qui avez bien voulu préparer votre saint corps pour être la nourriture, et votre sang précieux, pour être le breuvage de mon âme.

O mon Sauveur et mon Dieu! faites moi la grâce qu'à proportion que je m'approcherai davantage de ce saint mystère, je sente aussi croître en moi de plus en plus les mouvemens de dévotion et de piété. (*Oraison de l'Eglise.*)

CHAPITRE V.

De l'excellence du sacrifice de l'eucharistie, de la dignité des Prêtres; et combien leur vie doit être pure et exemplaire.

Si vous étiez aussi pur que les Anges, et aussi saint que saint Jean-Baptiste, vous ne seriez pas digne néanmoins de recevoir ou d'offrir ce saint mystère.

Car c'est une chose élevée au-dessus de tout mérite humain, qu'un homme consacre et tienne entre ses mains ce Sacrement ineffable, et qu'il reçoive le pain des Anges.

Ce mystère est grand, et la dignité des Prêtres doit être bien grande, puisqu'ils ont reçu un pouvoir qui n'a pas été accordé aux Anges même.

Car il n'y a que les Prêtres légitimement ordonnés par l'Eglise, qui aient le pouvoir de célébrer ce mystère, et de consacrer le corps de Jésus-Christ.

Le Prêtre est le ministre de Dieu dans ce Sacrement, et il se sert de sa parole selon l'ordre qu'il en a institué.

Mais c'est Dieu qui en est l'Auteur prin-

cipal, c'est lui qui opère invisiblement, comme pouvant tout ce qu'il veut, et se faisant obéir au même instant qu'il a commandé.

Vous devez donc ajouter plus de foi dans ce mystère au Dieu tout-puissant, qu'à vos propres sens, ou aux signes extérieurs que vous y voyez.

Ainsi ne vous en approchez jamais qu'avec une frayeur pleine de respect.

Prenez donc garde à vous, et considérez quel est le ministère qui vous a été confié par les mains de l'Evêque. (1. *Tim.* 4.)

Vous avez été fait Prêtre, et vous avez été consacré pour célébrer ce saint mystère.

Travaillez donc à vous mettre en état de l'offrir à Dieu dans les temps convenables, avec une foi et une piété ferventes, et à vous rendre irréprochable dans toute la conduite de votre vie.

Quand vous avez reçu cet Ordre, vous n'avez pas diminué vos obligations, mais au contraire, vous vous êtes engagé à être bien plus exact et plus réglé en toutes choses, comme étant obligé à une perfection et une sainteté beaucoup plus grandes.

Le prêtre doit être orné de toutes les vertus, afin de faire voir aux autres dans lui l'exemple et le modèle d'une vie sainte.

Sa vie ne doit plus être semblable à celle du commun des hommes, mais à celle des Anges dans le ciel, ou des hommes les plus parfaits qui sont sur la terre.

Le Prêtre, étant revêtu des habits sacerdotaux, tient la place de Jésus-Christ, pour offrir à Dieu des prières avec une humilité profonde, soit pour lui-même, soit pour tout le peuple.

Il porte devant et derrière lui la croix du Sauveur, afin que la mémoire de sa passion lui soit toujours présente.

Il la porte devant lui peinte sur son ornement, afin qu'il considère avec soin les traces de Jésus, et qu'il s'efforce de les suivre de tout son cœur.

Il la porte derrière lui, pour apprendre qu'il doit souffrir avec patience tous les maux que les hommes lui pourront faire.

Il porte encore la croix devant lui, afin de pleurer ses propres péchés : il la porte derrière lui pour pleurer ceux des autres par la compassion qu'il a d'eux, et afin qu'il

sache qu'il est comme un médiateur interposé entre Dieu et les hommes.

C'est pourquoi il doit offrir à Dieu sans relâche ses prières et ses sacrifices, jusqu'à ce qu'il leur ait obtenu grâce et miséricorde.

Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu; il réjouit les Anges; il édifie l'Eglise; il procure la grâce aux vivans, et le repos aux morts, et comble son âme de toutes sortes de biens.

CHAPITRE VI.

L'âme demande à Dieu ce qu'elle doit faire avant la communion.

L'AME.

SEIGNEUR, lorsque je considère votre grandeur et ma bassesse, je tremble de crainte, et je deviens en moi-même tout confus.

Car, si je ne m'approche point de vous, je fuis la vie; et, si je m'en approche indignement, je commets un grand sacrilége.

Que ferai-je donc, ô mon Dieu! qui êtes mon protecteur, et qui me donnez conseil et lumière dans toutes mes peines?

Enseignez-moi vous-même le droit che-

min que je dois tenir, et donnez-moi quelque pratique courte qui me puisse servir de règle pour la sainte communion.

Car il m'est très-avantageux de savoir comment je dois préparer mon cœur pour pouvoir recevoir utilement ce saint mystère, ou vous offrir même ce sacrifice si grand et si divin avec la piété et la révérence qui lui sont dues.

CHAPITRE VII.

De l'examen de conscience, et des bonnes résolutions qu'on doit prendre avant de s'approcher du sacrement de l'eucharistie.

JÉSUS-CHRIST.

Il faut que le Prêtre de Dieu, qui désire de célébrer, de consacrer, ou de recevoir ce saint mystère, tâche avant toutes choses de s'en approcher avec une extrême humilité de cœur, avec un profond respect, avec une foi pleine et entière, et une intention toute pure, qui n'ait pour but que l'honneur de Dieu.

Examinez votre conscience avec grand soin, et purifiez-la autant que vous le pour-

rez par une véritable contrition et une humble confession; en sorte que vous ne sentiez et ne reconnoissiez rien en vous qui vous pèse, qui vous donne quelques remords, et qui vous empêche de vous approcher avec une âme tranquille d'un si grand Sacrement.

Concevez un vif regret pour tous vos péchés en général, et gémissez avec encore plus de douleur pour toutes les fautes particulières que vous commettez tous les jours.

Que si vous avez assez de temps, confessez à Dieu, dans le secret de votre cœur, toutes les misères où vous réduisent vos passions.

Témoignez par vos gémissemens la peine que vous avez d'être encore si charnel et si mondain;

Si immortifié dans vos passions; si plein de désirs et de mouvemens déréglés;

Si négligent à la garde de vos sens; si souvent embarrassé d'imaginations et de vains fantômes;

Si porté à vous répandre au dehors, et si peu soigneux à rentrer au dedans de vous;

Si léger et si facile pour la dissipation et

le rire, et si dur pour la componction et les larmes ;

Si prompt pour le relâchement et pour les aises du corps, et si lent pour l'austérité et la ferveur ;

Si curieux pour entendre des nouvelles et pour voir de belles choses, et si lâche pour embrasser de bon cœur ce qu'il y a de plus humble et de plus abject ;

Si avide pour avoir, si avare pour donner, si tenace pour conserver ;

Si inconsidéré à parler, si peu capable de vous taire ;

Si peu réglé dans vos mœurs, si peu discret dans vos actions ;

Si attentif à bien goûter les mets, et si sourd à bien entendre la parole de Dieu ;

Si prompt au repos, et si paresseux au travail ;

Si éveillé pour des contes et des fables, et si endormi pour la veille et l'Office sacré de la nuit ;

Si impatient pour finir bientôt le chant des Psaumes, et si distrait en les entendant.

Si lâche dans la récitation des prières du jour, si tiède dans la célébration du saint

Sacrifice, si aride et si sec dans la sainte Communion;

Si souvent dissipé pour la moindre chose, et si peu souvent entièrement recueilli;

Si aisé à être ému de colère, et si facile à blesser les autres;

Si précipité dans vos jugemens, et si sévère dans vos réprimandes;

Si évaporé dans la prospérité, et si abattu dans l'adversité;

Si fécond à former de bonnes résolutions, et si stérile à en produire les effets.

Après avoir confessé et avoir déploré ces défauts et tous les autres semblables, avec une douleur vive et un grand regret de vous voir encore si foible et si languissant, faites une ferme résolution de vous corriger, et de faire toujours de plus en plus des progrès dans la vertu.

Puis, vous abandonnant à moi avec une pleine et entière volonté, offrez-vous pour la gloire de mon Nom sur l'autel de votre cœur, comme un holocauste perpétuel, en me remettant entre les mains, avec une confiance entière, tout le soin de votre âme et de votre corps, afin que vous puissiez ainsi

vous approcher de Dieu dignement, ou pour lui offrir le sacrifice, ou pour recevoir utilement mon sacré corps.

Car il n'y a point d'oblation plus digne de Dieu, ni de satisfaction plus grande pour l'expiation des péchés, que de s'offrir soi-même à Dieu dans le sacrifice ou dans la communion, avec une intention pure et parfaite, au même temps que mon corps et mon sang lui sont offerts.

Si l'homme fait alors ce qui est en lui, et s'il est touché d'une vraie pénitence, toutes les fois qu'il s'approchera ainsi de moi pour obtenir grâce et miséricorde, *Je jure par moi-même*, dit le Seigneur, *que, ne voulant point la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive, je ne me souviendrai plus de ses péchés*, et que je les lui pardonnerai tous. (*Ezech.* 18.)

CHAPITRE VIII.

Que, comme JÉSUS-CHRIST s'est donné tout entier pour nous, nous devons de même nous donner à lui sans réserve.

JÉSUS-CHRIST.

COMME je me suis offert moi-même volontairement à Dieu mon Père pour l'expiation de vos péchés sur l'autel de la croix, ayant les mains étendues et le corps tout dépouillé, en sorte qu'il ne m'est rien demeuré qui n'ait servi à ce sacrifice, qui devoit réconcilier Dieu avec tout le monde, vous devez de même vous offrir chaque jour volontairement dans le sacrifice de la Messe, pour être une offrande pure et sainte, vous abandonnant à Dieu de toute votre affection, de toutes vos forces, et de toute l'étendue de votre cœur.

Que désiré-je de vous avec plus d'ardeur, sinon que vous vous donniez à moi sans réserve ?

Tout ce que vous me donnerez sans vous donner vous-même ne m'est rien, parce

que c'est vous que je cherche, et non pas vos dons.

Comme possédant tout, vous n'auriez rien en effet si vous ne me possédiez vous-même; aussi rien ne peut me plaire de tout ce que vous pouvez me donner si vous ne vous offrez vous-même à moi.

Offrez-vous à moi, et donnez-vous à moi tout entier, et alors votre oblation me sera agréable.

Considérez que je me suis sacrifié tout entier à Dieu mon Père pour l'amour de vous, et que j'ai donné tout mon corps et tout mon sang pour nourrir votre âme, afin que je fusse tout à vous, et que vous fussiez aussi tout à moi.

Que si vous demeurez dans vous-même, et que vous ne vous abandonniez pas volontairement à tout ce que je désire de vous, votre oblation n'est pas entière, et l'union qui sera entre nous sera imparfaite.

Ainsi cette offrande, et cet abandon volontaire de vous-même entre les mains de Dieu, doivent précéder toutes vos œuvres si vous voulez acquérir la vraie liberté et le don de ma grâce.

La raison pour laquelle il y en a si peu qui soient vraiment libres et éclairés au dedans de l'âme, c'est qu'ils ne sauroient renoncer entièrement à eux-mêmes.

Car l'oracle que j'ai prononcé sera toujours vrai : *Quiconque ne renonce point à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.* (*Luc*, 14, 33.) Si vous voulez donc l'être, offrez-vous vous-même à moi avec toutes vos affections et tous vos désirs.

CHAPITRE IX.

Comme en offrant le saint sacrifice on doit s'offrir soi-même, prier pour soi et pour les autres.

L'AME.

Seigneur, tout ce qui est dans le ciel et sur la terre est à vous.

Je désire de me consacrer moi-même à vous par une oblation toute volontaire, et d'être immuablement et éternellement à vous.

C'est donc dans la simplicité de mon cœur que je m'offre à vous en ce jour, ô mon Dieu ! pour être à jamais votre serviteur,

pour vous obéir, pour vous offrir sans cesse un sacrifice de louanges.

Recevez cette oblation que je vous fais de moi avec celle de votre sacré corps, que je vous offre aujourd'hui en présence des saints Anges qui assistent invisiblement près de l'autel, afin qu'elle soit reçue de vous pour mon propre salut, et pour celui de tout votre peuple.

Seigneur, je vous présente sur l'autel de votre miséricorde toutes les fautes et tous les péchés que j'ai commis devant vous, depuis le jour que j'ai été capable de vous offenser jusqu'à cette heure.

Brûlez-les, mon Dieu, et consumez-les toutes par le feu de votre charité.

Effacez toutes mes taches, et purifiez mon âme de tout péché.

Rétablissez-moi dans la grâce que j'ai perdue en vous offensant, et que votre bonté infinie m'accorde la rémission entière de toutes mes fautes, me recevant en son amitié, et me donnant le baiser de paix.

Que puis-je faire pour l'expiation de mes fautes, sinon de les confesser humblement,

de déplorer ma misère, et de vous conjurer sans cesse de me faire miséricorde?

Je vous en prie donc, ô mon Dieu! Je me présente pour cela devant vous. Daignez m'écouter favorablement.

J'ai un extrême déplaisir de tous mes péchés; je suis résolu de n'y plus retomber à l'avenir.

J'en gémis et en gémirai avec douleur toute ma vie, étant prêt d'en faire pénitence, et d'y satisfaire selon mes forces.

Pardonnez-moi, mon Dieu, pardonnez-moi toutes mes fautes pour la gloire de votre saint Nom.

Sauvez mon âme, que vous avez rachetée par votre sang précieux.

Je m'abandonne, ô mon Sauveur! à votre miséricorde; je me remets tout entier entre vos mains; traitez-moi selon votre bonté, et non pas selon mes iniquités.

Je vous offre aussi, Seigneur, tout le bien que j'ai pu faire, quoiqu'il soit très-petit et très-imparfait, afin qu'il vous plaise de le corriger et de le sanctifier.

Agréez-le, mon Dieu, et faites qu'il vous devienne agréable, et qu'il croisse toujours

de bien en mieux, afin que votre grâce me soutenant, quelque vil, paresseux et négligent que je sois, elle me conduise jusqu'à une sainte et heureuse fin.

Je vous offre aussi, mon Dieu, tous les saints désirs des âmes pieuses, toutes les nécessités de mes parens, de mes amis, de mes frères, de mes sœurs, de tous ceux qui me sont chers, et de ceux qui m'ont fait quelque bien, ou à vos autres serviteurs pour votre amour.

Je vous offre encore les nécessités de ceux qui ont désiré ou demandé que je vous offrisse, pour eux ou pour les leurs, mes prières et ce saint sacrifice, soit qu'ils soient encore dans cette vie, soit qu'ils en soient déjà sortis.

Je vous demande, Seigneur, que toutes ces personnes reçoivent par cette oblation sainte les bénédictions de votre grâce; qu'ils éprouvent que vous les consolez par votre secours, que vous les protégez dans les périls, que vous les délivrez de leurs afflictions et de leurs peines, afin qu'étant dégagés de tous leurs maux, ils vous rendent leurs

actions de grâces dans toute la joie et l'effusion de leur cœur.

Je vous offre aussi, Seigneur, mes prières et cette hostie de propitiation, particulièrement pour ceux qui m'ont offensé en quelque chose, qui m'ont affligé, ou qui m'ont blâmé, ou qui m'ont fait quelque injure, quelque tort ou quelque peine.

Recevez-la encore pour tous ceux à qui j'ai pu causer, par mes actions ou par mes paroles, quelque tristesse, quelque trouble, quelque ennui ou quelque scandale, soit en le sachant, soit sans le savoir, afin que vous nous pardonniez tous les péchés que nous avons commis ou contre vous, ou les uns envers les autres.

Otez, Seigneur, du fond de nos cœurs tout soupçon, toute indignation, toute colère, toute dissension, et enfin tout ce qui peut blesser la charité, et affoiblir l'amour de nos frères.

Pardonnez, mon Dieu, pardonnez à ceux qui vous demandent miséricorde; donnez votre grâce à ceux qui en ont tant de besoin, et rendez-nous tels, qu'étant dignes de jouir ici-bas de tous vos dons, nous nous avan-

cions sans cesse dans cette vie qui doit durer éternellement. Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

Du fruit qu'on retire de la sainte communion, et qu'on ne doit pas s'en abstenir facilement.

JÉSUS-CHRIST.

Vous devez avoir souvent recours à moi, qui suis la fontaine de grâce et de miséricorde, et la source de toute bonté et de toute pureté, pour pouvoir être guéri de toutes vos passions et de tous vos vices, et pour devenir plus fort contre toutes les tentations et les artifices du démon.

L'ennemi sachant le grand fruit qu'on recueille de la sainte communion, et qu'elle est un très-grand remède contre toutes les maladies intérieures, met tout en usage pour en retirer autant qu'il peut, et en détourner les âmes fidèles et vraiment pieuses.

De là il arrive que quelques-uns, pensant à se préparer à la communion, se trouvent exposés à de plus grandes tentations.

Car l'esprit de malice, qui se trouve entre les enfans de Dieu même, comme il est mar-

qué dans le livre de Job (*Job*, I.), les vient troubler par sa malignité ordinaire, en les rendant ou excessivement timides, ou incertains et irrésolus, pour refroidir ainsi leurs affections; et leur ôte tout le sentiment de leur foi, afin qu'ils se portent ensuite ou à ne communier plus du tout, ou à ne le faire qu'avec tiédeur.

Mais le remède à ce mal est de n'avoir aucun égard à tous ces artifices et à ces fantômes qu'il nous représente, quelque honteux et quelque horribles qu'ils puissent être; mais d'en rejeter au contraire contre lui-même toute l'abomination et toute l'horreur.

Il faut mépriser cet esprit malheureux, et se moquer de lui; et, quoiqu'il attaque l'âme, et qu'il excite en elle quelque émotion, il ne faut pas laisser pour cela que de communier.

Souvent aussi le trop grand empressement avec lequel on tâche de s'exciter à la dévotion, et l'inquiétude où l'on se met pour se confesser, sont un empêchement à une action si sainte.

Suivez donc en cela le conseil des sages;

bannissez de vous les inquiétudes et les vains scrupules, parce que cette disposition est un obstacle à la grâce, et qu'elle détruit la solide piété de l'âme.

Ne quittez point la sainte communion pour un petit trouble et une pesanteur d'esprit; mais allez aussitôt vous confesser, et pardonnez de bon cœur toutes les offenses qu'on auroit commises contre vous.

Que si vous avez vous-même offensé quelqu'un, demandez-en humblement pardon; et Dieu vous pardonnera toutes vos fautes.

Que vous sert de remettre long-temps la confession, ou de différer la communion?

Hâtez-vous de purger votre âme; rejetez au plutôt ce poison qui la rend malade; prenez vite le remède salutaire, et vous vous sentirez mieux que si vous aviez différé long-temps d'en user.

Si vous différez aujourd'hui de communier pour une raison, il vous en viendra peut-être demain une autre encore plus grande.

Ainsi vous pourriez différer long-temps de communier, et vous y trouver moins disposé dans la suite.

Tirez-vous le plus tôt que vous pourrez de cette langueur et de ces peines, parce qu'on ne gagne rien à s'entretenir ainsi dans l'inquiétude, à nourrir ses troubles, à trouver de jour en jour de nouveaux obstacles pour s'abstenir de ce Sacrement divin.

Il nuit au contraire beaucoup de différer long-temps de communier, parce que ce délai cause ordinairement à l'âme un profond assoupissement.

O chose déplorable ! il se trouve même des personnes si lâches et si négligentes, qu'elles sont bien aises de ne se confesser que rarement, et qu'elles souhaitent que leurs communions soient différées, afin de n'être pas obligées de veiller avec plus de soin à la garde de leur âme.

Hélas! que ces personnes ont peu d'amour et peu de dévotion solide, de se dispenser si facilement de la sainte communion!

Que celui-là au contraire est heureux et agréable à Dieu, qui vit d'une telle sorte, et qui conserve toujours sa conscience si pure, qu'il seroit assez bien disposé pour communier même tous les jours si cela lui étoit permis, et s'il le pouvoit faire sans

qu'il y parût quelque chose d'affecté et de singulier!

Que si quelqu'un s'abstient quelquefois de ce saint mystère par humilité, ou parce qu'il a un sujet légitime qui l'en empêche, il doit être loué par le respect qu'il lui porte.

Mais, s'il se sent tombé peu à peu dans la tiédeur, il doit s'exciter lui-même, et faire ce qui est en lui; et Dieu le secourra dans son désir selon l'étendue de sa bonne volonté, qui est ce qu'il regarde particulièrement pour nous assister de la grâce.

Que s'il y a un sujet légitime qui l'empêche de communier, il doit le faire néanmoins en esprit par un désir intérieur et une sainte intention, et alors il ne laissera pas que de recevoir le fruit de ce Sacrement.

Tout homme qui a une piété sincère peut chaque jour et à toute heure, sans que personne l'en empêche, communier spirituellement et très-utilement au corps et au sang de Jésus-Christ.

Il doit néanmoins en certains jours et dans les temps prescrits recevoir sacramentellement le corps de son Sauveur avec une affection toute pleine de respect, et recher-

cher dans une action si sainte plutôt la gloire de Dieu que sa propre consolation.

Car l'âme communie mystiquement, et reçoit invisiblement une nourriture véritable, toutes les fois qu'elle repasse dans son esprit avec une ardente piété l'incarnation et la passion de son Sauveur, et qu'elle s'embrase de plus en plus dans son amour.

Celui qui ne se prépare point autrement à la communion que parce qu'il voit qu'une fête approche, ou que c'est la coutume de le faire, y sera souvent bien mal préparé.

Heureux celui qui s'offre à Dieu en holocauste toutes les fois qu'il célèbre le saint Mystère, ou qu'il communie!

Ne soyez ni trop long, ni trop court dans la célébration de la sainte Messe, mais suivez en cela la coutume louable et ordinaire de ceux avec qui vous vivez.

Vous ne devez point vous rendre ennuyeux aux autres, mais vous devez vous tenir dans la voie commune que vos pères ont suivie, aimant mieux vous assujettir à l'utilité des autres que de satisfaire votre inclination et votre dévotion particulière.

CHAPITRE XI.

Que le corps de JÉSUS-CHRIST et l'Ecriture sainte sont les deux dons les plus nécessaires à l'âme fidèle.

L'AME.

O Jésus! Dieu de miséricorde, quelle est la joie d'une âme vraiment pieuse, qui a le bonheur de manger avec vous dans votre festin, où on ne lui sert point d'autre nourriture que vous, qui êtes son bien-aimé, dont elle désire la possession infiniment plus que tout ce qui peut être désiré en cette vie!

Pour moi, mon Dieu, il me seroit bien doux de répandre en votre présence des larmes du fond de mon cœur, et d'arroser avec la bienheureuse Madeleine vos pieds de mes pleurs!

Mais où trouvera-t-on cette dévotion si vive, et cette effusion si abondante de larmes saintes?

Certes, mon cœur devroit être tout brûlant devant vous et devant les saints Anges, et pleurer de joie.

Car je vous ai véritablement présent dans votre Sacrement divin, quoique vous y soyez caché sous une espèce étrangère.

Aussi mes yeux ne pourroient pas vous supporter, si vous m'apparoissiez dans cette lumière divine qui vous est propre, et tout le monde ensemble ne pourroit pas subsister devant la gloire de votre Majesté sainte.

C'est donc une grâce que vous me faites dans la foiblesse où je suis, de ce que vous vous cachez sous les voiles de votre Sacrement.

Je possède véritablement ici-bas, et j'adore celui que les Anges adorent dans le ciel; mais je ne le possède encore que par la foi et sous des ombres, au lieu qu'ils le voient face à face, et sans aucun voile.

Je dois me contenter cependant de la vraie foi, et de marcher à la faveur de sa lumière, *jusqu'à ce que le jour de la clarté éternelle commence à paroître, et que les ombres* des figures *soient dissipées.* (*Cant.* 2, 17.)

Lorsque cet état parfait sera arrivé (1. *Cor.* 13, 10.), l'usage de ce Sacrement cessera parce que les bienheureux n'ont plus be-

soin du remède de ce Sacrement divin, étant tout remplis d'une gloire toute céleste.

Car ils sont pour jamais transportés de joie en la présence de Dieu, contemplant sa gloire face à face; et, étant passés d'une moindre lumière dans cet abîme de la lumière de Dieu qui les transforme tout en lui, ils goûtent le Verbe de Dieu, non plus selon qu'il s'est fait chair, mais selon qu'il a été dès le commencement avant tous les siècles, et qu'il sera dans toute l'éternité.

Lorsque je repasse ces merveilles dans mon esprit, toutes les consolations même spirituelles me sont ennuyeuses, parce que, tant que je ne puis voir mon Seigneur dans l'éclat de sa gloire, tout ce que je vois et ce que j'entends dans le monde ne me paroît qu'un néant.

Vous m'êtes témoin, mon Dieu, que je ne me puis consoler en rien, et que je ne trouve du repos en aucune créature, mais en vous seul, désirant de tout mon cœur de voir votre gloire éternellement.

Mais mon désir en ce point ne peut s'accomplir tant que durera cette vie mortelle; et ainsi il faut que je me résolve à une grande

patience, et que je m'abandonne à vous, en vous soumettant tous mes désirs.

C'est ainsi que vos Saints, ô mon Dieu! qui jouissent maintenant de vous dans le royaume du ciel, tant qu'ils ont vécu ici-bas, ont attendu avec foi et avec une patience infatigable l'avénement de votre gloire.

Je crois ce qu'ils ont cru; j'espère ce qu'ils ont espéré, et j'ai une ferme confiance que, par votre grâce, j'arriverai un jour où ils sont déjà arrivés.

Cependant je marcherai toujours par la foi, étant fortifié par les exemples de ces grands Saints.

Les livres saints seront ma consolation et le miroir de ma vie, et par dessus tout votre très-saint corps sera mon refuge et mon souverain remède.

Car je vois que deux choses me sont entièrement nécessaires en cette vie, sans lesquelles, étant aussi malheureuse qu'elle est, elle me seroit entièrement insupportable.

Comme je suis renfermé dans cette prison du corps, j'ai besoin de deux choses, de nourriture et de lumière.

Ainsi, me voyant si pauvre et si foible,

vous m'avez donné votre chair sacrée pour être la nourriture de mon âme et de mon corps; *et vous m'avez encore donné votre parole divine pour être la lampe qui éclaire mes pas.* (*Ps.* 118, 105.)

Je ne pourrois vivre sans ces deux choses, parce que la parole de Dieu est la lumière qui éclaire mon âme, et que votre Sacrement est le pain qui lui donne la vie.

On peut appeler ces deux dons les deux tables que vous avez mises dans l'Eglise sainte.

L'une est la table de l'autel sacré, où est proposé le pain du ciel, c'est-à-dire, le corps adorable de Jésus.

L'autre est la table de la loi divine, qui contient la doctrine sainte qui nous instruit de la vraie foi, et qui nous mène sûrement jusqu'au dedans du sanctuaire, où est le Saint des Saints.

Je vous rends grâces, ô Jésus mon Dieu, splendeur de la lumière éternelle! du don que vous nous avez fait de cette table de la doctrine sacrée, que vous avez préparée au monde par vos serviteurs fidèles, les Prophètes, les Apôtres et les saints Docteurs.

Je vous rends grâces, ô Créateur et Rédempteur de tous les hommes! de ce que, voulant faire connoître votre amour ineffable à tout le monde, vous avez préparé un grand festin, dans lequel vous nous donnez à manger, non plus un agneau qui n'étoit qu'une figure, mais votre corps et votre sang adorable.

C'est ainsi que vous comblez de joie tous les fidèles, *et que vous les enivrez du vin de votre coupe* (*Psal.* 22.) dans ce banquet sacré, dans lequel se trouvent toutes les délices du paradis, et où les saints Anges mangent avec nous, quoiqu'ils en goûtent la douceur d'une manière plus spirituelle et plus heureuse.

O que le ministère des Prêtres est grand et honorable, puisque c'est à eux qu'il a été donné de consacrer le Dieu de majesté par les paroles sacrées; de le bénir de leurs lèvres; de le tenir dans leurs mains; de le recevoir dans leur bouche, et de le donner à tous les fidèles!

O combien les mains du Prêtre doivent-elles être saintes! combien sa bouche doit-elle être pure! combien son corps doit-il

être chaste ! combien son cœur doit-il être innocent, puisqu'il reçoit si souvent le Dieu de toute pureté !

Il ne doit sortir de la bouche du Prêtre aucune parole qui ne soit sainte, qui ne soit honnête, qui ne soit utile, puisque la chair sacrée du Sauveur y entre si souvent.

Ses yeux doivent être simples et chastes, comme étant accoutumés à regarder le corps du Sauveur.

Ses mains doivent être pures, et sans cesse élevées au ciel, comme touchant si souvent celui qui a créé le ciel et la terre.

C'est aux Prêtres particulièrement que s'adresse cette parole de la loi : *Soyez saints, parce que je suis saint, moi qui suis votre Seigneur et votre Dieu.* (*Levit.* 17 *et* 10.)

Dieu tout-puissant, assistez-nous de votre grâce, afin qu'ayant été appelés au ministère de votre Sacerdoce, nous puissions vous y servir d'une manière digne de vous, dans la ferveur et la pureté d'une bonne conscience.

Et, si nous ne pouvons pas rendre notre vie aussi pure et aussi innocente qu'elle devroit être, faites-nous au moins la grâce de

pleurer sincèrement nos péchés, afin que nous puissions vous servir à l'avenir avec plus d'ardeur dans un esprit humble, et une ferme et constante volonté d'être toujours à vous.

CHAPITRE XII.

Comme on doit se préparer avant la sainte communion, et veiller sur soi après l'avoir reçue.

JÉSUS-CHRIST.

Je suis l'ami de la pureté; je suis le sanctificateur des âmes.

Je cherche un cœur pur; et c'est là que je trouve mon repos.

Préparez-moi dans votre âme *une grande salle bien ornée, et je mangerai chez vous l'agneau pascal avec mes disciples.* (*Luc*, 22, 11.)

Si vous voulez que je vienne à vous, et que je demeure avec vous, *purifiez-vous du vieux levain* (1. *Cor.* 5, 7.), et rendez nette la maison de votre cœur.

Bannissez-en tout le siècle et tout le tumulte des vices.

Demeurez sur le toit, et dans la haute partie

de votre âme, *comme un passereau solitaire, et repassez en votre esprit les égaremens de votre vie dans l'amertume de votre cœur.* (*Ps.* 101, 8. *Cant. Ezech.*)

Car un ami qui aime beaucoup, prépare toujours le lieu le meilleur et le plus beau à celui qu'il aime, parce que c'est en cela même qu'il fait paroître combien il aime celui qu'il reçoit.

Vous devez reconnoître néanmoins que, quoi que vous fassiez, vous ne pouvez vous préparer assez dignement à cette action, quand vous y emploîriez tout une année, et que vous n'auriez dans l'esprit que cela seul.

C'est ma bonté seule et ma seule grâce qui vous permettent de vous approcher de ma table sainte; comme si un riche faisoit manger avec lui un pauvre, à qui il ne resteroit rien pour reconnoître un si grand bienfait, que de s'humilier profondément devant lui, et de lui en rendre ses actions de grâces.

Faites ce qui est en vous, faites-le avec soin, non par coutume, ni par nécessité, et recevez le corps de votre Seigneur, qui vous aime, et qui daigne venir à vous, avec

une crainte mêlée d'affection et de respect.

C'est moi qui vous appelle à ma table; c'est moi qui vous le commande. Venez, et recevez-moi, et je suppléerai à ce qui vous manque.

Lorsque je vous donne des mouvemens de dévotion et de ferveur, rendez-moi grâces, à moi qui suis votre Dieu, et qui vous ai fait ce don, non parce que vous en êtes digne, mais parce que je vous ai fait miséricorde.

Que si vous n'avez point ces mouvemens, mais que vous vous sentiez au contraire sec et aride, priez avec plus d'instance; gémissez et frappez sans cesse à la porte, jusqu'à ce que vous méritiez de recevoir une miette ou une goutte de cette grâce si salutaire.

C'est vous qui avez besoin de moi, et non moi de vous.

Vous ne venez pas pour me sanctifier, mais c'est moi qui viens pour vous rendre meilleur et plus saint.

Vous venez à moi pour y trouver la sainteté, et pour demeurer uni à moi, afin de recevoir une nouvelle grâce, et de concevoir une ardeur nouvelle de vous corriger de plus en plus.

Ne négligez point une faveur si grande, mais préparez votre cœur avec tout le soin possible, pour y faire entrer votre bien-aimé.

Vous ne devez pas seulement vous exciter à la piété avant la sainte communion, mais vous devez encore vous y conserver avec grand soin après que vous l'aurez reçue.

Votre communion ne doit pas moins être suivie d'une vigilance exacte que précédée d'une bonne disposition.

Car cette vigilance vous servira d'une excellente préparation pour recevoir ensuite une plus grande abondance de ma grâce.

Celui qui, après m'avoir reçu, se répand aussitôt en des amusemens extérieurs, perd beaucoup des bonnes dispositions dans lesquelles il étoit.

Gardez-vous alors de parler beaucoup; demeurez dans le secret, et jouissez de votre Dieu.

Car vous le possédez lui-même, et tout le monde ensemble ne peut vous l'ôter.

C'est à moi que vous devez vous donner tout entier et sans réserve, afin que, ne

vivant plus dans vous, mais dans moi, vous jouissiez d'une paix exempte de toute peine.

CHAPITRE XIII.

Se détacher de tout pour s'unir intimement à JÉSUS-CHRIST dans la sainte communion.

L'AME.

QUAND serai-je assez heureux, ô mon Dieu! pour vous trouver seul, et vous ouvrir tout mon cœur, et pour jouir de vous autant que mon âme le désire, en sorte que personne ne jette sur moi les yeux; et que, n'ayant plus aucune attache à la créature, vous me parliez, et que je vous parle seul à seul, comme celui qui aime parle à celui dont il est aimé, et comme l'ami s'entretient et mange familièrement avec son ami?

Tout mon désir, tout ce que je vous demande, ô mon Dieu! est que je sois entièrement uni à vous, et que je retire mon cœur de l'affection de toutes les créatures; afin que, vous offrant et recevant plus souvent ce saint mystère, j'apprenne à goûter de plus en plus les choses célestes et éternelles.

Hélas! mon Sauveur, quand serai-je dans cette union parfaite avec vous?

Quand serai-je tellement absorbé en vous, que je m'oublie entièrement moi-même ?

Vous êtes en moi, et je suis en vous : faites-moi la grâce que nous demeurions ainsi unis éternellement.

Vous êtes vraiment mon bien-aimé, *choisi d'entre mille* (*Cant.* 5, 10.), en qui mon âme a mis toute son affection pour demeurer avec lui tous les jours de sa vie.

Vous êtes vraiment le pacificateur de mon âme. C'est en vous seul que se trouve la paix souveraine et le vrai repos ; et hors de vous il n'y a que travail et douleur, et qu'une misère infinie.

Vous êtes vraiment le Dieu caché, qui n'avez point de communication avec les impies, et qui vous entretenez avec les simples et avec les humbles. (*Isaïe*, 45, 14. *Prov.* 3, 32.)

O que votre bonté est grande, Seigneur! puisque, pour témoigner la tendresse de l'amour que vous portez à vos enfans, vous daignez les nourrir d'un pain descendu du ciel, et rempli de délices ineffables !

Certes jamais nation, quelque glorieuse qu'elle ait été, n'a eu des dieux qui se soient communiqués aussi familièrement à elle que vous vous

communiquez, ô mon Dieu! à tous vos fidèles (*Deu.* 4, 7.); puisque vous vous donnez tous les jours à eux, afin qu'étant nourris de vous et jouissant de vous, ils trouvent en vous une consolation toujours nouvelle, et qu'ils aient toujours le cœur élevé au ciel.

Est-il un peuple aussi illustre que le peuple chrétien?

Où trouvera-t-on sous le ciel une créature aussi aimée de Dieu qu'est l'âme fervente, dans laquelle le Sauveur vient lui-même pour la nourrir de sa chair glorieuse et immortelle?

O grâce incompréhensible! ô faveur admirable! ô amour sans bornes et sans mesure, que Dieu témoigne singulièrement à l'homme!

Que rendrai-je au Seigneur pour un si grand bienfait, pour une marque si extraordinaire de son amour?

Je ne puis lui faire de présent plus agréable que de lui donner tout mon cœur sans réserve, et de le tenir étroitement uni à vous.

C'est alors que mes entrailles tressailliront de joie, lorsque mon âme sera parfaitement unie à mon Dieu.

C'est alors qu'il me dira : *Si vous voulez être avec moi, je veux bien aussi être avec vous ;* et je lui répondrai : *Daignez, Seigneur, demeurer avec moi, car je ne souhaite rien de plus que d'être avec vous.*

C'est là tout mon désir, que mon cœur soit entièrement uni à vous.

CHAPITRE XIV.

De la ferveur de quelques âmes pieuses dans la communion.

L'AME.

SEIGNEUR, combien est grande et ineffable cette douceur que vous avez réservée pour ceux qui vous craignent! (*Psal.* 30, 20.)

Lorsque je me souviens de quelques âmes pieuses qui s'approchent de votre Sacrement avec une affection et une dévotion très-ardentes, je rougis souvent en moi-même, et je suis tout confus en voyant avec quelle tiédeur et quelle froideur je m'approche de votre Autel et de votre sainte Table.

Je rougis, dis-je, de me voir tant de sécheresse et si peu de mouvement dans le cœur; de n'être pas entièrement embrasé devant

mon Dieu, et de ne ressentir pas dans moi cet attrait et cette ardeur qu'ont ressentis tant de personnes pieuses qui, étant transportées du désir de la communion, et de l'amour sensible qui brûloit dans leur cœur, n'ont pu s'empêcher de le témoigner par leurs larmes.

Etant, comme elles étoient, altérées de vous, l'ardeur de leur soif leur faisoit ouvrir sans cesse la bouche de leur cœur et de leur corps pour vous recevoir comme la fontaine des eaux vivantes ; et elles ne pouvoient autrement apaiser la faim dont elles étoient pressées, qu'en recevant votre corps sacré avec une avidité spirituelle, et un ravissement de joie.

O foi vraiment ardente de ces âmes saintes, et qui prouve bien que vous êtes présent dans ce saint Mystère !

Elles ont reconnu véritablement le Seigneur dans la fraction du Pain (*Luc*, 24, 32.); et elles font bien voir que Jésus marche avec elles, puisque leur cœur est si brûlant et si plein de lui.

Hélas ! que je suis souvent éloigné d'avoir

une dévotion semblable, et des mouvemens si vifs d'ardeur et d'amour!

O Jésus! dont la bonté et la douceur sont infinies, faites-moi miséricorde!

Je suis devant vous comme un pauvre et un mendiant. Ne me refusez pas quelques étincelles de ce feu d'amour qui anime le cœur, afin que, le ressentant dans la communion, ma foi croisse de plus en plus; que mon espérance se fortifie dans la vue de votre bonté, et que la charité dont vous enflammerez mon cœur, étant une fois allumée, et m'ayant fait goûter les délices de cette manne céleste, brûle sans cesse sans jamais s'éteindre.

Votre bonté, Seigneur, est assez puissante pour m'accorder cette grâce que je désire, et pour ne pas dédaigner de me visiter dans son esprit d'ardeur et de feu, au jour qu'il lui aura plu de choisir pour me faire miséricorde.

Car encore que je ne ressente pas les transports ardens de ces âmes qui sont si parfaitement à vous, vous me faites néanmoins la grâce de désirer de les ressentir.

C'est pourquoi je vous conjure de me don-

ner part au mérite de ces âmes qui vous aiment si ardemment, me tenant toujours uni avec elles dans une sainte société.

CHAPITRE XV.

Comme on doit demander, attendre, recevoir et conserver la grâce.

JÉSUS-CHRIST.

Vous devez rechercher la grâce d'une fervente dévotion avec instance; la demander avec ardeur; l'attendre avec confiance et avec patience; la recevoir avec reconnoissance, la conserver avec humilité, et avoir un grand soin d'agir et de travailler avec elle, remettant à Dieu entièrement le temps et la manière en laquelle il lui plaira de vous visiter.

Humiliez-vous beaucoup, lorsque vous ne ressentez en vous que peu ou point de dévotion, sans néanmoins vous abattre ou vous attrister excessivement.

Souvent Dieu donne tout d'un coup ce qu'il a refusé long-temps, et il accorde quelquefois à la fin de la prière ce qu'il a différé de donner au commencement.

L'homme est si foible dans cette vie, que s'il obtenoit toujours la grâce et en peu de temps, et qu'elle lui fût présente selon son désir, cette condescendance de la part de Dieu lui seroit nuisible.

Attendez donc cette grâce d'une ardente dévotion avec une confiance ferme et une humble patience; et, lorsqu'elle ne vous est pas accordée, ou qu'elle vous est ôtée en secret, imputez-le à vous-même et à vos péchés.

Il ne faut souvent qu'une petite chose pour empêcher que la grâce ne vienne dans l'âme, ou pour faire qu'elle s'en retire, si néanmoins on doit appeler petit, et si l'on ne doit pas plutôt considérer comme très-grand ce qui sert d'obstacle à un si grand bien.

Que si vous bannissez de vous, et si vous détruisez entièrement cet obstacle ou petit ou grand, vous obtiendrez ce que vous demandez.

Car, aussitôt que vous vous abandonnerez à Dieu de tout votre cœur, sans rechercher tantôt une chose, et tantôt une autre, selon votre inclination et votre caprice, et que

vous vous reposerez entièrement en lui ; votre âme ne sera plus partagée, et vous la retrouverez tranquille et tout en paix, parce que vous n'aurez rien qui vous satisfasse ou qui vous plaise davantage, que de voir la souveraine volonté de Dieu parfaitement accomplie.

Ainsi quiconque tiendra son intention toujours élevée vers Dieu avec un cœur pur et simple, et rendra son âme tellement vide de l'affection aux créatures, qu'il ne sera touché pour elles ni d'un amour déréglé, ni d'un déplaisir sensible ; il sera très-propre à recevoir la grâce, et digne d'obtenir le don d'une ardente piété.

Car Dieu a coutume de répandre ses bénédictions lorsqu'il trouve des vaisseaux vides ; et, à proportion qu'un homme renonce plus parfaitement aux choses d'ici-bas, et meurt à lui-même par le mépris de lui-même, à proportion aussi la grâce vient en lui plus promptement, se communique à lui plus abondamment, et élève plus haut son cœur ainsi dégagé de toute affection terrestre.

C'est alors qu'il se verra riche tout d'un coup ; il admirera ce changement ; son cœur

se dilatera, parce que la main du Seigneur est avec lui, et que, de son côté, il s'abandonne entièrement, et pour toujours, à sa conduite.

C'est ainsi que sera comblé de biens et de bénédictions celui qui recherche Dieu de tout son cœur, et qui ferme l'entrée de son âme à tout ce qui est vain et inutile.

Celui qui sera en cet état recevra dans la sainte Eucharistie une grande grâce, qui le tiendra uni étroitement avec Dieu, parce qu'il ne considère pas tant sa dévotion ou sa consolation particulière que l'honneur et la gloire de Dieu, qu'il préfère à toute la ferveur et la joie spirituelle qu'il reçoit en ce Sacrement.

CHAPITRE XVI.

Prière à JÉSUS-CHRIST, dans laquelle l'âme expose à Dieu ses besoins, et lui demande ses grâces.

L'AME.

O SEIGNEUR infiniment doux et infiniment aimable! que je désire de recevoir maintenant avec une piété sincère, vous connoissez

ma foiblesse et les nécessités que je souffre.

Vous savez quels sont les maux et les vices de mon âme, et combien souvent elle se trouve peinée, tentée, troublée, et même souillée de péchés.

Je viens à vous chercher le remède, et je vous conjure de me soulager et de me consoler.

Je parle à celui qui sait tout, qui voit à nu le fond de mon cœur, et qui peut seul lui donner un secours et une consolation parfaite.

Vous savez quels biens surtout me sont nécessaires, et combien je suis pauvre en vertus.

Me voilà devant vous, ô mon Dieu ! pauvre et dénué de tout, vous demandant grâce, et implorant votre miséricorde.

Rassasiez la faim de ce pauvre mendiant qui attend tout de vous : faites fondre les glaces de mon âme par le feu de votre amour, et éclairez mes yeux par la clarté de votre présence.

Faites que je trouve amères toutes les délices de la terre ; que je trouve doux et supportables tous les maux et toutes les peines

de cette vie; et que je regarde comme dignes seulement de mépris, et indignes de mon souvenir, toutes les choses terrestres et périssables.

Tenez mon cœur attaché à vous et toujours élevé vers le ciel, et ne permettez pas qu'il s'égare et qu'il se corrompe sur la terre.

Que, dès ce moment, je ne goûte pour jamais aucune douceur qu'en vous, parce que vous êtes la nourriture et le breuvage de mon âme; vous êtes mon amour et ma joie, mes délices et mon souverain bien !

Faites, s'il vous plaît, ô mon Sauveur! que votre présence m'échauffe, m'embrase et me transforme tout en vous, afin que je devienne un même esprit avec vous par la grâce d'une union très-intime, et par l'infusion d'un ardent amour.

Ne permettez pas que mon âme se retire toute vide d'auprès de vous, et aussi sèche et aride qu'auparavant; mais faites paroître envers moi dans ce Sacrement quelque effet de votre miséricorde, comme vous y avez signalé envers vos Saints les merveilles de votre puissance.

Seroit-il étrange que je devinsse tout de

feu dans vous, et que l'amour de moi-même s'éteignît tout-à-fait en moi, puisque vous êtes le feu toujours ardent qui ne peut jamais s'éteindre; l'amour qui purifie le cœur, et qui éclaire l'esprit?

CHAPITRE XVII.

Comment l'âme sainte désire de recevoir JÉSUS-CHRIST, *et de s'unir à lui dans la communion.*

SEIGNEUR, je désire de vous recevoir avec une parfaite dévotion, avec un ardent amour, et dans toute l'étendue de l'affection de mon cœur, comme l'ont fait beaucoup de Saints et d'âmes pures qui se sont rendus très-agréables à vos yeux par la sainteté de leur vie, et par l'ardeur de leur piété.

O mon Dieu! amour éternel, qui êtes tout mon bien et ma souveraine félicité, je souhaiterois de vous recevoir avec les désirs les plus ardens et le plus profond respect qu'ait jamais ressentis ou qu'ait jamais pu ressentir aucun Saint.

Et, quoique je sois indigne d'éprouver en moi tous ces sentimens de dévotion, je vous

offre néanmoins tout ce qu'il peut y avoir dans mon cœur d'affection envers vous, comme si j'avois moi seul ces désirs si ardens de tous vos Saints.

Je vous offre aussi, Seigneur, et je vous donne du meilleur de mon cœur, tout ce que la piété d'une âme qui est véritablemeut à vous peut concevoir ou désirer dans ce Sacrement pour vous honorer.

Je souhaite de ne me rien réserver du tout, et de vous sacrifier et moi-même, et tout ce qui est à moi, dans toute la plénitude de mon cœur.

Mon Seigneur et mon Dieu, mon Créateur et mon Rédempteur, je désirerois de vous recevoir aujourd'hui avec une affection, un respect et une vénération; avec une reconnoissance, un amour et une sainteté dignes de vous; avec une foi, une espérance et une pureté qui eussent rapport à la disposition avec laquelle votre très-sainte Mère la glorieuse Vierge Marie vous reçut, et désira de vous posséder, lorsque l'Ange lui annonçant le mystère de l'Incarnation, elle lui répondit, avec autant de dévotion que d'humilité : *Voici la servante du Seigneur; qu'il me*

soit fait selon votre parole. (*Luc*, 1, 38.)

Et, comme saint Jean-Baptiste votre bienheureux Précurseur, et le plus grand des Saints, tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit, lorsqu'il étoit encore enfermé dans le sein de sa mère, et que, vous voyant depuis marcher parmi les hommes, il dit de vous avec une humilité profonde et une tendre affection : *L'ami de l'Epoux qui se tient debout et l'écoute, est ravi de joie d'entendre la voie de l'Epoux.* (*Joan.* 3, 29.)

Je souhaite de même, ô mon Dieu ! d'être embrasé de saints désirs en vous recevant, et de me présenter à votre sainte Table dans toute l'affection de mon cœur.

Je vous offre aussi, mon Dieu, tous les transports de joie, tous les désirs brûlans, tous les ravissemens d'esprit, toutes les lumières surnaturelles et extraordinaires, toutes les visions célestes et divines des âmes saintes que vous avez favorisées de ces dons.

Je vous présente encore tous les hommages et toutes les louanges que vous rendent et vous rendront à l'avenir toutes les créatures dans le ciel et sur la terre.

Recevez-les, s'il vous plaît, mon Dieu,

pour moi-même, et pour tous ceux que je vous dois recommander dans mes prières, afin que vous soyez loué et glorifié pour jamais d'une manière digne de vous.

Seigneur mon Dieu, recevez mes vœux et les désirs que j'ai que vous soyez honoré par une gloire infinie, et par des bénédictions sans bornes et sans mesure, puisque votre grandeur, qui est ineffable, vous met au dessus de toutes louanges.

Je vous rends cet hommage, ô mon Dieu! et je désire de vous le rendre chaque jour et à tous momens; et j'invite encore, avec toute l'affection qui m'est possible, tous les esprits célestes, et tous vos fidèles, à s'unir à moi pour chanter de saints cantiques, et vous rendre de continuelles actions de grâces.

Soyez loué, ô mon Dieu, de tous les peuples du monde, de toutes les Tribus et de toutes les langues; et qu'ils glorifient votre saint nom dans les transports d'une joie sainte, et d'une fervente dévotion.

Que tous ceux qui célèbrent ce divin mystère avec révérence et avec piété, et qui le reçoivent avec une foi vive, méritent de

trouver grâce et miséricorde ; et qu'ils daignent vous offrir leurs prières pour le pardon de mes péchés.

Et, lorsqu'ils auront satisfait dans ce Sacrement l'ardeur de leurs saints désirs, en jouissant des délices de votre union sacrée, et qu'ils se retireront de cette Table céleste étant rassasiés et comblés des douceurs de vos divines consolations, qu'ils ne dédaignent pas de se souvenir de l'indigence et de la pauvreté de mon âme.

CHAPITRE XVIII.

Ne point sonder la profondeur du mystère de l'Eucharistie, et soumettre sa raison à la foi.

JÉSUS-CHRIST.

Gardez-vous bien de vouloir pénétrer dans la profondeur de ce mystère par une recherche curieuse et inutile, de peur de tomber dans l'abîme de la défiance et de l'incrédulité.

Celui qui veut sonder la Majesté du Très-Haut sera accablé sous le poids de sa gloire. (*Prov.* 25, 27.)

Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre.

On ne défend pas une recherche humble et pieuse de la vérité, lorsqu'on est disposé à recevoir l'instruction, et qu'on a grand soin de marcher sur les traces des saints Pères, en s'attachant à la sainte doctrine qu'ils ont enseignée.

Heureuse la simplicité qui, ne s'embarrassant point dans toutes les questions difficiles et embrouillées, marche avec sûreté dans le sentier droit et uni des commandemens de Dieu !

Plusieurs ont perdu la grâce de la piété en voulant approfondir des choses qui étoient au dessus d'eux.

Je demande des hommes une foi sincère et une vie pure, et non pas une haute intelligence et une profonde connoissance de mes mystères.

Si vous ne pouvez pas concevoir les choses les plus basses, comment pourrez-vous comprendre celles qui sont infiniment au dessus de vous ?

Soumettez-vous à Dieu, et humiliez votre esprit sous l'obéissance de la foi, et je vous

donnerai la lumière de la science, selon qu'il sera utile ou nécessaire pour votre salut.

Il y en a qui sont tentés violemment touchant la foi de ce mystère; mais c'est plutôt un effet de la malice de leur ennemi que de leur peu de foi.

Ne disputez point avec vos pensées, ne vous en mettez point en peine, et ne répondez point aux doutes que le démon vous jette dans l'âme; mais croyez fermement à la parole de Dieu, aux oracles des Prophètes, et à l'autorité des Saints; et cet esprit de malice s'enfuira de vous.

Il est souvent très-utile à un serviteur de Dieu d'être tenté de la sorte.

Car le démon ne tente point ainsi les infidèles et les méchans, parce qu'il les possède paisiblement; mais il tente et il tourmente en mille manières ceux qui sont fidèles à Dieu, et qui le servent avec ardeur.

Ne vous arrêtez donc point à ces choses, mais approchez-vous de la sainte Table avec une foi ferme et simple, et une piété pleine de respect.

Ne vous mettez point en peine de tout ce

que vous ne pouvez comprendre dans ce mystère ; mais reposez-vous-en sur la grandeur de Dieu, qui peut tout.

Dieu ne trompe point celui qui se fie en lui ; mais l'homme se trompe s'il se fie en lui-même.

Dieu marche avec les simples ; il se découvre aux humbles ; il donne de l'intelligence aux petits (*Prov.* 1, *Luc*, 10, *Ps.* 118.) ; il ouvre et éclaire l'esprit des âmes pures, et il cache sa grâce aux curieux et aux superbes.

La raison humaine est foible, et peut être trompée ; la foi véritable ne peut se tromper.

La raison et la lumière naturelle doivent supposer et suivre la foi, non la précéder et la détruire.

Car l'amour et la foi excellent particulièrement dans ce grand mystère, et y opèrent d'une manière toute secrette et ineffable.

Dieu, qui est éternel, immense, et dont la puissance est sans bornes, fait des merveilles incompréhensibles dans le ciel et sur la terre ; et la grandeur de ses œuvres est impénétrable à l'esprit de l'homme.

Les œuvres de Dieu ne seroient plus merveilleuses, et ne devroient point s'appeler ineffables, si l'homme pouvoit les comprendre aisément par la lumière de sa raison.

FIN.

TABLES.

TABLE DES CHAPITRES.

AVERTISSEMENT..... *Page* v

LIVRE PREMIER.

Avis pour une âme qui veut se donner à Dieu.

CH. Ier. Imiter *Jésus-Christ*. Mépriser toutes les vanités du monde..... 1
CH. II. Ne point désirer de savoir, et être humble dans sa science..... 4
CH. III. Ecouter Dieu. Se connoître et se combattre soi-même..... 6
CH. IV. Ne pas croire aisément les rapports désavantageux au prochain..... 11
CH. V. Comme on doit lire l'Ecriture Sainte, et les livres de piété..... 13
CH. VI. On ne trouve la paix qu'en mortifiant ses passions..... 14
CH. VII. Attendre tout de Dieu : se mettre au dessous de tous..... 16
CH. VIII. Choisir un ami sage : se familiariser peu avec le monde..... 18

Ch. ix. Aimer à obéir : fuir l'attache à son propre sens..... 19
Ch. x. Des entretiens inutiles. Conférences saintes..... 21
Ch. xi. S'appliquer sérieusement à vaincre ses passions..... 23
Ch. xii. Combien il est avantageux de souffrir. 26
Ch. xiii. Utilité des tentations ; comme il faut y résister..... 28
Ch. xiv. Eviter les jugemens téméraires..... 33
Ch. xv. De l'excellence et du mérite des actions faites par amour de Dieu..... 35
Ch. xvi. Comme on doit supporter les défauts les uns des autres..... 37
Ch. xvii. Que toute la vie religieuse est fondée sur la mortification intérieure, et sur l'humilité..... 39
Ch. xviii. S'exciter à la vertu par l'exemple des premiers Saints..... 41
Ch. xix. Des exercices d'un bon Religieux.... 45
Ch. xx. Aimer la retraite, la prière et le silence. 50
Ch. xxi. De la componction, et du recueillement du cœur..... 56
Ch. xxii. De la considération des misères de cette vie..... 60
Ch. xxiii. Méditer la mort, et s'y préparer.. 66
Ch. xxiv. Du jugement terrible de Dieu, et des peines réservées aux pécheurs..... 72

Ch. xxv. Travailler à se corriger, et à avancer de plus en plus dans la vertu..... 78

LIVRE SECOND.

Avis à l'âme qui veut faire des progrès dans la vie spirituelle.

Ch. 1er. Rentrer en soi-même : vivre et s'entretenir avec *Jésus* 87
Ch. ii. Souffrir humblement les médisances des hommes..... 93
Ch. iii. De la paix intérieure..... 95
Ch. iv. De la pureté et de la simplicité du cœur..... 98
Ch. v. Ne s'occuper que de soi-même et de Dieu..... 99
Ch. vi. De la joie d'une bonne conscience... 102
Ch. vii. Aimer *Jésus* par dessus toutes choses. 105
Ch. viii. Que l'amitié de *Jésus* est la source de tous les biens..... 107
Ch. ix. Des dégoûts, et des sécheresses intérieures..... 111
Ch. x. De la reconnoissance pour les grâces de Dieu..... 118
Ch. xi. Du petit nombre de ceux qui aiment la croix de *Jésus-Christ*..... 122
Ch. xii. Du chemin Royal de la Croix..... 125

LIVRE TROISIEME.

Dialogue entre Jésus-Christ et l'âme, où est représenté tout ce qui se passe dans la vie intérieure.

Ch. Ier. Comment l'homme doit se préparer à écouter Dieu..... 137
Ch. II. L'Ame demande à Dieu qu'il lui parle au cœur..... 139
Ch. III. Qu'il faut écouter avec humilité et attention, lorsque Dieu parle ; et combien peu l'écoutent avec ces dispositions..... 142
Ch. IV. Marcher devant Dieu avec sincérité et humilité..... 147
Ch. V. De l'amour de Dieu, et de ses merveilleux effets..... 151
Ch. VI. Comment se prouve le véritable amour. 157
Ch. VII. Que l'humilité est la garde la plus sûre de la piété..... 162
Ch. VIII. S'anéantir en la présence de Dieu.. 167
Ch. IX. Rapporter tout à Dieu, comme au principe et à la fin de toutes choses..... 170
Ch. X. Qu'il est doux de mépriser le monde, pour servir Dieu..... 172
Ch. XI. Etre modéré, même dans le désir du bien, et assujettir la chair à l'esprit..... 176
Ch. XII. De la patience dans les tribulations et dans les combats que nous avons à soutenir contre nos passions..... 179

Ch. xiii. Obéir de bon cœur, à l'exemple de *Jésus-Christ*..... 182
Ch. xiv. Considérer avec une humble frayeur les secrets jugemens de Dieu, de peur de tirer vanité de nos bonnes œuvres..... 185
Ch. xv. Se soumettre à Dieu en tout, et ne vouloir que ce qu'il veut..... 188
Ch. xvi. Attendre Dieu. Ne se consoler et ne se réjouir qu'en lui..... 191
Ch. xvii. Mettre toute sa confiance en Dieu : le bénir également dans la paix et dans le trouble..... 193
Ch. xviii. Qu'il nous est doux, en suivant l'exemple de *Jésus-Christ*, de souffrir patiemment les misères de cette vie..... 195
Ch. xix. Comme on doit se disposer à la patience..... 198
Ch. xx. Confesser à Dieu sa propre foiblesse. Misères de cette vie..... 201
Ch. xxi. Qu'il faut chercher son repos en Dieu seul, et le préférer à tous les dons de la nature et de la grâce..... 205
Ch. xxii. Se rappeler souvent les dons de Dieu seul, pour lui en témoigner sa reconnoissance..... 211
Ch. xxiii. Quatre Avis importans pour avoir toujours la paix..... 216

Ch. xxiv. Fuir la curiosité, particulièrement sur la conduite des autres..... 220
Ch. xxv. En quoi consiste la vraie paix et le véritable avancement de l'âme..... 222
Ch. xxvi. Que la liberté de l'esprit s'acquiert surtout par la prière..... 225
Ch. xxvii. Que l'amour-propre est le plus grand obstacle à ce que nous possédions le souverain bien..... 228
Ch. xxviii. Mépriser tout ce que les hommes disent de nous..... 233
Ch. xxix. Comme l'âme doit invoquer et bénir Dieu dans toutes ses peines..... 234
Ch. xxx. Qu'il faut avoir recours à Dieu, espérer dans sa miséricorde..... 236
Ch. xxxi. L'âme ne peut s'unir à son Créateur qu'en renonçant à toutes les créatures..... 241
Ch. xxxii. Du renoncement à soi-même et à tout désir déréglé..... 246
Ch. xxxiii. De l'instabilité du cœur humain, qui ne peut se fixer qu'en Dieu..... 249
Ch. xxxiv. Celui qui aime Dieu le goûte en toutes choses, et par dessus toutes choses. 252
Ch. xxxv. Se préparer à être tenté et affligé dans cette vie..... 255
Ch. xxxvi. Contre les vains jugemens des hommes..... 258

Ch. xxxvii. S'abandonner tout à Dieu pour obtenir la liberté du cœur..... 261
Ch. xxxviii. Conserver la paix dans les actions extérieures, et recourir à Dieu dans le danger..... 264
Ch. xxxix. Attendre tout de Dieu, qui a soin de tout..... 266
Ch. xl. Que l'homme n'a rien de bon de lui-même, et ne peut se glorifier de rien..... 268
Ch. xli. Qu'il faut mépriser tous les honneurs de ce monde..... 273
Ch. xlii. Qu'il ne faut pas mettre son bonheur dans l'amitié des hommes..... 274
Ch. xliii. Que toute la science du monde n'est que vanité..... 276
Ch. xliv. Fuir les contestations, pour conserver son âme en paix..... 280
Ch. xlv. Ne point croire indifféremment tout le monde, et éviter avec soin toute indiscrétion dans ses paroles..... 281
Ch. xlvi. Qu'il faut nous tourner vers Dieu, et mettre notre confiance en lui, lorsque les hommes nous attaquent par des paroles piquantes..... 287
Ch. xlvii. Souffrir les maux passagers de cette vie, quelque grands qu'ils soient, dans l'attente des biens éternels..... 292

Ch. xlviii. Du bonheur du Ciel, et des misères de cette vie..... 295
Ch. xlix. Du désir de la vie éternelle, et des grands biens que Dieu promet à ceux qui combattent avec courage..... 300
Ch. l. Comment l'âme dans l'affliction doit s'humilier sous la main de Dieu..... 308
Ch. li. S'occuper de choses moins relevées et extérieures, lorsqu'on se trouve dans la sécheresse, et incapable de s'appliquer à la contemplation..... 314
Ch. lii. Qu'on doit se juger indigne des consolations divines, et digne plutôt de châtiment..... 316
Ch. liii. Que la grâce de Dieu est incompatible avec le goût des choses terrestres.... 320
Ch. liv. Des mouvemens différens, et tout contraires de la nature et de la grâee..... 323
Ch. lv. De la corruption de la nature, et de l'efficace de la grâce..... 330
Ch. lvi. Que *Jésus-Christ* est la voie qu'on doit suivre; qu'il faut porter sa croix avec lui, et renoncer à soi-même..... 336
Ch. lvii. Souffrir tout avec patience, même ses défauts; et ne pas se décourager lorsqu'on tombe en quelques fautes..... 340
Ch. lviii. Ne pas vouloir sonder les jugemens de Dieu : il faut plutôt imiter les Saints,

que disputer quels sont les plus grands d'entre eux..... 343
Ch. LIX. Que Dieu nous éprouve pour notre bien, et que nous ne devons mettre notre confiance qu'en lui seul..... 351

LIVRE QUATRIEME.

Du très-adorable sacrement de l'autel, et de la manière de se bien préparer pour le recevoir.

Ch. Ier. De l'invitation que *Jésus-Christ* nous fait de recevoir son corps et son sang, et du respect avec lequel nous devons nous approcher de lui..... 356
Ch. II. Sentimens d'une âme pénétrée d'humilité et de reconnoissance pour l'amour infini que *Jésus-Christ* lui témoigne dans l'Eucharistie..... 366
Ch. III. Qu'il est avantageux de communier souvent..... 371
Ch. IV. Des grands biens que reçoivent ceux qui communient avec ferveur..... 376
Ch. V. De l'excellence du sacrifice de l'eucharistie, de la dignité des Prêtres, et combien leur vie doit être pure et exemplaire..... 382
Ch. VI. L'âme demande à Dieu ce qu'elle doit faire avant la communion..... 385
Ch. VII. De l'examen de conscience, et des

bonnes résolutions qu'on doit prendre avant de s'approcher du sacrement de l'eucharistie..... 386
Ch. viii. Que, comme *Jésus-Christ* s'est donné tout entier pour nous, nous devons de même nous donner à lui sans réserve.... 391
Ch. ix. Comme, en offrant le saint sacrifice, on doit s'offrir soi-même, prier pour soi et pour les autres..... 393
Ch. x. Du fruit qu'on retire de la sainte communion, et qu'on ne doit pas s'en abstenir facilement..... 398
Ch. xi. Que le corps de *Jésus-Christ* et l'Ecriture sainte sont les deux dons les plus nécessaires à l'âme fidèle..... 404
Ch. xii. Comme on doit se préparer avant la sainte communion, et veiller sur soi après l'avoir reçue..... 411
Ch. xiii. Se détacher de tout, pour s'unir intimement à *Jésus-Christ* dans la sainte communion..... 415
Ch. xiv. De la ferveur de quelques âmes pieuses, dans la communion..... 418
Ch. xv. Comme on doit demander, attendre, recevoir et conserver la grâce..... 421
Ch. xvi. Prière à *Jésus-Christ*, dans laquelle l'âme expose à Dieu ses besoins, et lui demande ses grâces..... 424

Ch. xvii. Comment l'âme sainte désire de recevoir *Jésus-Christ*, et de s'unir à lui dans la communion..... 427

Ch. xviii. Ne point sonder la profondeur du mystère de l'eucharistie, et soumettre sa raison à la foi..... 431

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

TABLE DES MATIÈRES.

Adversités.

LIV. Ier. Ch. XII. Combien il est avantageux de souffrir..... 26
LIV. II. Ch. XI. Du petit nombre de ceux qui aiment la croix de *Jésus-Christ*..... 122
LIV. II. Ch. XII. Du chemin royal de la Croix.. 125
LIV. III. Ch. XV. Se soumettre à Dieu en tout. 188
LIV. III. Ch. XVII. Mettre toute sa confiance en Dieu..... 193
LIV. III. Ch. XXIII. Qu'il nous est doux, en suivant l'exemple de *Jésus-Christ*, de souffrir, etc..... 195
LIV. III. Ch. XXIX. Comme l'âme doit bénir Dieu dans toutes ses peines..... 234
LIV. III. Ch. XLVII. Souffrir les maux de cette vie dans l'attente des biens éternels..... 272
LIV. III. Ch. LIX. Que Dieu nous éprouve pour notre bien, etc..... 351

Amour de Dieu.

LIV. II. Ch. VII. Aimer *Jésus* par dessus toutes choses..... 105
LIV. II. Ch. VIII. Que l'amitié de *Jésus* est la source de tous les biens..... 107

LIV. II. Ch. x. De la reconnoissance pour les grâces de Dieu..... 118
LIV. III. Ch. v. De l'amour de Dieu et de ses merveilleux effets..... 151
LIN. III. Ch. vi. Comment se prouve le véritable amour..... 157
LIV. III. Ch. ix. Rapporter tout à Dieu, comme au principe et à la fin de toutes choses..... 170
LIV. III. Ch. xxi. Qu'il faut rechercher son repos en Dieu seul, et le préférer à tous les dons de la nature et de la grâce..... 205
LIV. III. Ch. xxii. Se rappeler souvent les dons de Dieu, pour lui en témoigner sa reconnoissance..... 211
LIV. III. Ch. xxxi. L'âme ne peut s'unir à son Créateur qu'en renonçant à toutes les créatures..... 241
LIV. III. Ch. xxxiv. Celui qui aime Dieu le goûte en toutes choses, et par-dessus toutes choses..... 252
LIV. III. Ch. xxxvii. S'abandonner tout à Dieu pour obtenir la liberté du cœur..... 261
LIV. III. Ch. xlii. Qu'il ne faut pas mettre son bonheur dans l'amitié des hommes... 274
LIV. IV. Ch. viii. Que, comme *Jésus-Christ* s'est donné tout entier pour nous, nous

devons de même nous donner à lui sans réserve..... 391
LIV. IV. Ch. IX. Comment on doit s'offrir soi-même à *Jésus-Christ*..... 393

Aridité Spirituelle.

LIV. II. Ch. IX. Des dégoûts, et des sécheresses intérieures..... 111
LIV. III. Ch. VII. Que l'humilité est la garde la plus sûre de la piété..... 162
LIV. III. Ch. XXX. Qu'il faut avoir recours à Dieu, et espérer dans sa miséricorde..... 236
LIV. III. Ch. L. Comment l'âme dans l'affliction doit s'humilier sous la main de Dieu.. 308
LIV. III. Ch. LII. Qu'on doit se juger indigne des consolations divines..... 316

Communion.

On ne cite aucun chapitre en particulier, parce que tous les chapitres du IVe Livre peuvent servir ou de préparation pour s'approcher de la sainte table, ou d'actions de grâces lorsqu'on a eu le bonheur de recevoir *Jésus-Christ* dans l'eucharistie.

Conduite envers le Prochain.

LIV. I. Ch. XIV. Eviter les jugemens téméraires..... 33

LIV. I. Ch. xvi. Comme on doit supporter les défauts les uns des autres..... 37
LIV. II. Ch. iii. De la paix intérieure..... 95
LIV. III. Ch. xix. Comme on doit se disposer à la patience..... 198
LIV. III. Ch. xxiv. Fuir la curiosité, particulièrement sur la conduite des autres..... 220
LIV. III. Ch. xxxvi. Contre les vains jugemens des hommes..... 258
LIV. III. Ch. xlv. Ne pas croire indifféremment tout le monde, et éviter avec soin toute indiscrétion dans ses paroles..... 281
LIV. III. Ch. xlvi. Qu'il faut se tourner vers Dieu et mettre sa confiance en lui, lorsque les hommes nous attaquent par des paroles piquantes..... 287

Fins de l'Homme.

LIV. I. Ch. xxii. De la considération des misères de cette vie..... 60
LIV. I. Ch. xxiii. Méditer la mort et s'y préparer..... 66
LIV. I. Ch. xxiv. Du jugement terrible de Dieu et des peines reservées aux pécheurs..... 72
LIV. III. Ch. xlviii. Du bonheur du ciel et des misères de cette vie..... 295

LIV. III. Ch. xlix. Du désir de la vie éternelle, etc..... 300

Paix intérieure.

LIV. I. Ch. vi. On ne trouve la paix qu'en mortifiant ses passions..... 14
LIV. II. Ch. iii. De la paix intérieure..... 95
LIV. III .Ch. xi. Etre modéré même dans le désir du bien, etc..... 176
LIV. III. Ch. xxiii. Quatre avis importans pour avoir la paix..... 216
LIV. III. Ch. xxv. En quoi consiste la vraie paix, etc..... 222
LIV. III. Ch. xxvi. Que la liberté de l'esprit s'acquiert surtout par la prière..... 225
LIV. III. Ch. xxvii. Que l'amour-propre est le plus grand obstacle à ce que nous possédions le souverain bien..... 228

Progrès dans la piété.

LIV. I. Ch. i. Imiter *Jésus-Christ* et mépriser toutes les vanités du monde..... 1
LIV. I. Ch. ii. Ne point désirer de savoir, et être humble dans sa science..... 4
LIV. I. Ch. iii. Ecouter Dieu, se connoître et se combattre soi-même..... 6
LIV. I. Ch. xi. S'appliquer sérieusement à vaincre ses passions..... 23

LIV. I. Ch. xviii. S'exciter à la vertu par l'exemple des saints..... 41
LIV. I. Ch. xix. Des exercices d'un bon Religieux..... 45
LIV. I. Ch. xxv. Travailler à se corriger, et à avancer dans la vertu..... 78
LIV. II. Ch. v. Ne s'occuper que de soi-même et de Dieu..... 99
LIV. II. Ch. vi. De la joie d'une bonne conscience..... 102
LIV. III. Ch. x. Qu'il est doux de mépriser le monde pour servir Dieu..... 172
LIV. III. Ch. xliii. Que toute la science du monde n'est que vanité..... 276
LIV. III. Ch. liii. Que la grâce de Dieu est incompatible avec le goût des choses terrestres..... 320
LIV. III. Ch. liv. Des mouvemens différens et tout contraires de la nature et de la grâce.. 323
LIV. III. Ch. lvi. Que *Jésus-Christ* est la voie qu'on doit suivre, etc..... 336
LIV. IV. Ch. vii. De l'examen de conscience et des bonnes résolutions, etc..... 386

Recueillement.

LIV. I. Ch. x. Des entretiens inutiles, etc... 21
LIV. I. Ch. xx. Aimer la retraite, la prière, et le silence..... 50

LIV. I. Ch. xxi. De la componction et du recueillement..... 56
LIV. II. Ch. i. Rentrer avec soi-même, vivre et s'entretenir avec *Jésus*..... 87
LIV. III. Ch. i. Comment l'homme doit se préparer à écouter Dieu..... 137
LIV. III. Ch. ii. L'âme demande à Dieu qu'il lui parle..... 139
LIV. III. Ch. iii. Qu'il faut écouter avec humilité et attention lorsque Dieu parle, etc... 142

Tentation.

LIV. I. Ch. xiii. Utilité des tentations, et comment il faut leur résister..... 28
LIV. III. Ch. xii. De la patience dans les tribulations et dans les combats contre nos passions..... 179
LIV. III. Ch. xiv. Considérer avec une humble frayeur les secrets jugemens de Dieu, de peur de tirer vanité de nos bonnes œuvres. 185
LIV. III. Ch. xx. Confesser à Dieu sa propre foiblesse. Misères de cette vie..... 201
LIV. III. Ch. xxix. Comme l'âme doit invoquer et bénir Dieu dans toutes ses peines..... 234
LIV. III. Ch. xxxv. Se préparer à être tenté et affligé en cette vie..... 255
LIV. III. Ch. lvii. Souffrir tout avec patience,

même ses défauts, et ne pas se décourager lorsqu'on tombe en quelques fautes..... 340
LIV. III. Ch. LIX. Que Dieu nous éprouve pour notre bien, etc..... 351

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

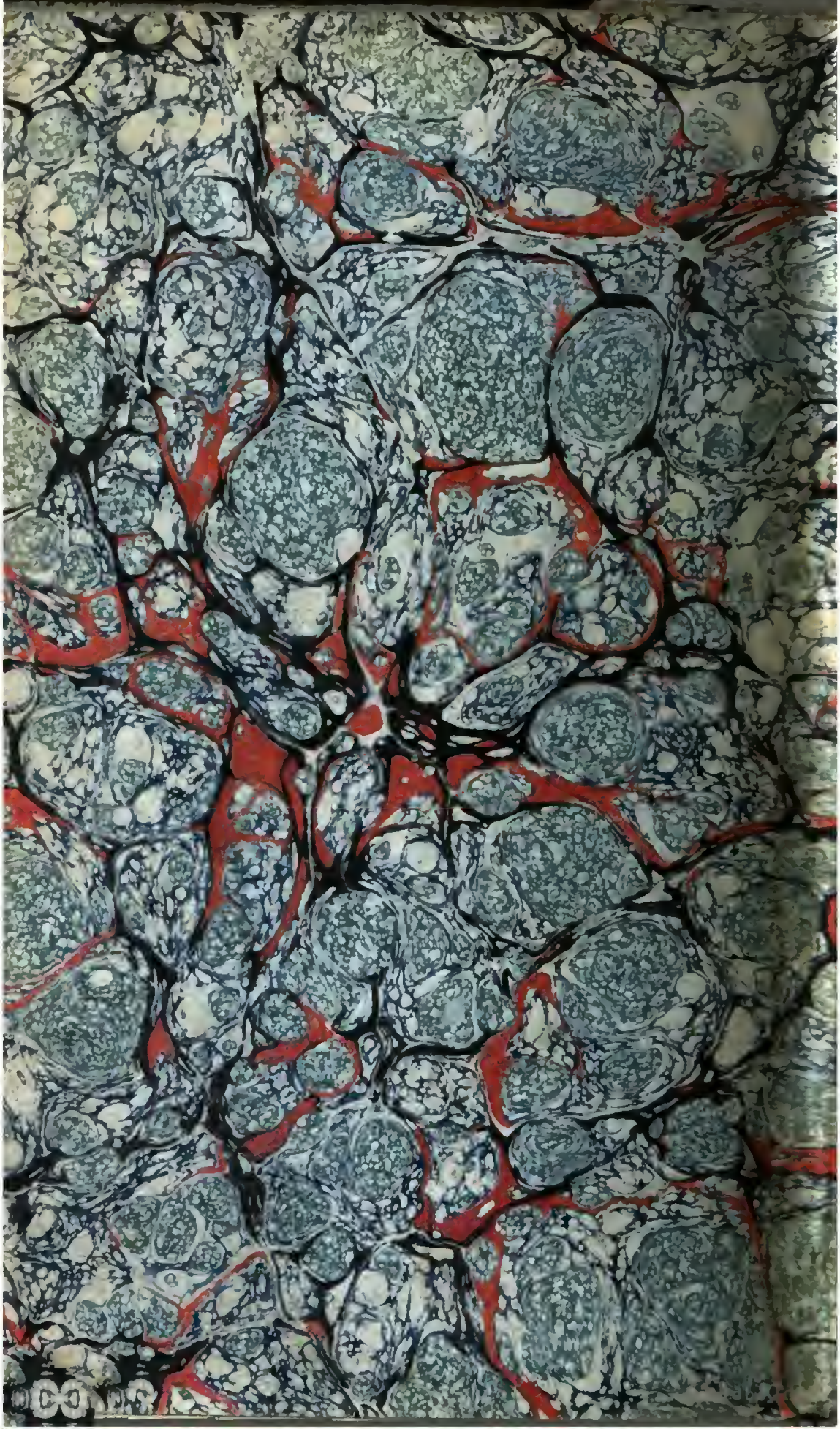
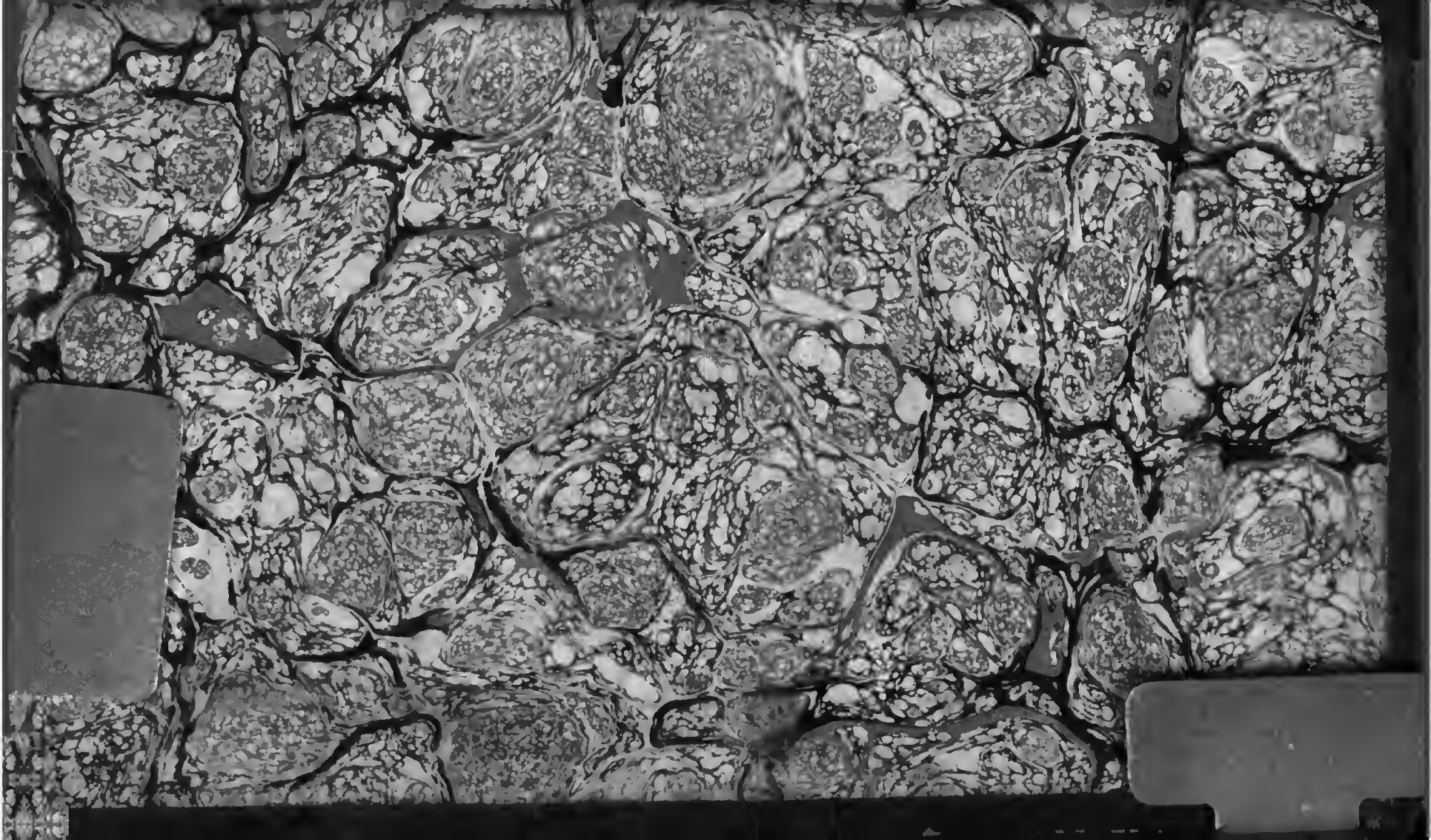
TABLE DES PRIÈRES.

Prières les plus remarquables de l'Imitation.

1. Prière pour demander à Dieu qu'il daigne nous écouter favorablement. *Mon Sauveur et mon Dieu, etc.* 146
2. Prière d'une âme qui remercie Dieu des consolations qu'il a versées en elle. *Je vous bénis, Père Céleste, etc.* 151
3. Prière contre les mauvaises pensées. *Va Esprit impur, etc* 161
4. Prière pour se résigner à la volonté de Dieu. *O Jésus dont la bonté est infinie, etc...* 190
5. Prière fervente pour se reposer en Dieu comme dans son souverain bien. *O Jésus, très-aimable époux des âmes, etc* 207
6. Prière dans les tentations, pour conserver la paix intérieure. *Seigneur, ne vous éloignez point de moi, etc* 217
7. Autre prière dans les tentations et les afflictions. *Seigneur, c'est vous qui avez permis, etc* 234
8. Prière pour élever son âme à Dieu. *O Lumière éternelle, etc* 253

9. Prière pour s'humilier devant Dieu. *Qu'on élève, Seigneur, votre saint nom, etc.* . . 271
10. Prière d'une âme affligée des distractions qu'elle a en la présence de Dieu. *O que ne souffré-je pas, etc.* 298
11. Prière dans toutes les peines intérieures. *Je vous rends grâces, ô mon Dieu! etc.* 311
12. Prière pour mettre en Dieu toute sa confiance. *Seigneur, quel est mon appui, etc.* 351
13. Acte d'offrande de soi-même. *Seigneur, tout ce qui est dans le ciel, etc.* 393
14. Prière fervente pour s'unir à Jésus-Christ. *Quand serai-je assez heureux, etc.* . . . 415
15. Prière pour exposer à Dieu nos besoins. *O Seigneur infiniment doux, etc.* 424

FIN DE LA TABLE DES PRIÈRES.

598721
SBN

Digitized by Google